

The background of the entire cover is a dense, overlapping pattern of red bricks with black outlines, creating a textured, three-dimensional effect. The bricks are arranged in a staggered fashion, with some facing forward and others receding into the background.

EZA BOTO

**VILLE
CRUELLE**



VILLE CRUELLE

EZA BOTO

VILLE CRUELLE

PRÉSENCE AFRICAINE

25 bis, rue des Écoles — 75005 Paris

© Éditions Présence Africaine, 1971

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

ISBN : 978-2-7087-0262-2

CHAPITRE PREMIER

Personne n'a jamais été misérable comme la pauvre fille que je suis. Penses-y toi-même, Banda. Les femmes me raillent dans leurs chansons à longueur de journée. Les vieillards me regardent avec compassion. Quand je passe près d'eux, les jeunes gens se détournent à peine. Les enfants pouffent de rire sur mon dos. Pourtant, je ne t'en veux pas. Mais j'ai besoin de savoir pourquoi tu m'as fait ça. Banda, pourquoi n'as-tu pas voulu de moi ? Je te demande seulement de m'expliquer...

À ces propos qu'il attendait et craignait, Banda, lentement, leva sur son amie des yeux remplis de mélancolie ; il la dévisagea avec un mélange de dépit et de pitié. Il était visiblement très perplexe. Toute sa physionomie, sa bouche particulièrement, exprimait le dégoût des âmes généreuses, enclines à la rêverie, devant les nécessités de la vie.

Il détourna aussi lentement son regard qu'il l'avait levé, enfouit sa tête dans l'oreiller jaunâtre et sale, comme à la recherche d'un confident. Il restait allongé sur le lit, parmi les draps d'une blancheur indécise. Son corps long et maigre évoquait ces gigantesques serpents tout noirs que les femmes rencontrent parfois, se prélassant dans leur champ, en proie à une pénible digestion.

Dans la brousse proche, quelques perdrix attardées se répondaient encore de loin en loin. Par le toit et par les rainures de la porte, pénétrait un matin clair, bruyant et turbulent. Dehors, des coqs s'ébrouaient, chantaient à pleine gorge, grommelaient des phrases galantes. Banda ferma les yeux comme s'il avait souhaité ne plus rien savoir, tout oublier.

D'une voix ténue, grelottante, mais décidée, elle avait repris son interrogatoire.

— Dis-moi, pourquoi as-tu refusé de m'épouser ? Comment as-tu pu préférer cette petite gosse qui ne saura jamais préparer un repas ? Alors qu'avec moi... d'abord tu n'aurais rien payé...

— Tu m'embêtes ! éclata soudain Banda.

C'était un cri de désespoir plutôt que de colère.

Elle était assise sur l'extrême bord du lit. Curieuse et inquiète, elle considérait ce grand garçon, cet homme qui tout à coup lui apparaissait sous un jour si nouveau. Les mâles étaient donc aussi cruels, aussi insensibles les uns que les autres ? Il y eut un silence lourd et ému. Et puis, Banda parla :

— Non, mais qu'est-ce que tu t'imagines ? Que je dois t'épouser parce que tu me nourris de bœuf — je me demande d'ailleurs comment tu te le procures, mais je préfère ne pas le savoir — et parce que tu me fais dormir dans tes draps ? Un petit marché, si je comprends bien. Pourquoi ne pas me l'avoir dit le premier jour ?

Il se tut brusquement et soupira. Peut-être regrettait-il déjà d'avoir proféré ces mots, d'être allé si loin. Peut-être aussi était-il soulagé, comprenant soudain qu'il venait de consommer leur rupture

et pensant que c'était aussi bien un souci de moins.

Le silence fut interrompu par sa voix à elle, toujours aussi chevrotante, toujours aussi obstinée.

— Je ne te demande plus de m'épouser, dit-elle ; seulement explique-moi pourquoi tu m'abandonnes ainsi. Comment as-tu oublié tout le temps que nous avons vécu ensemble, toutes les choses que tu me disais et que j'étais belle et que j'étais la seule femme au monde avec laquelle tu te plaisais vraiment ? Est-ce que j'ai fait quelque chose qui t'a dégoûté de moi ? Est-ce que... explique-moi, j'ai besoin de comprendre...

Banda se taisait. Au bout d'un petit moment, il lâcha imprudemment et avec colère :

— Ma mère !

— Quoi, ta mère ?

— Parfaitement, ma mère. Elle craignait que tu ne sois devenue stérile. Tu avais couché avec tant d'hommes... paraît-il.

Il évitait son regard qu'il sentait lui fouetter le visage.

— Banda, murmura-t-elle tout bas, en plissant la bouche, tu devrais avoir honte ! Ta mère a dit ça et tu l'as écoutée complaisamment. Resteras-tu donc toujours enfant ? Mais elle sera bientôt morte, ta mère ; est-ce que tu ne vois pas cela ?...

Dans le tréfonds de son cœur, elle exultait. L'aveu du jeune homme lui avait révélé que cette « petite gosse » ne constituerait pas un barrage à l'horizon de son espérance. Mais le regard transperçant de Banda vint tout glacer autour d'elle.

— Vois-tu, lui confia-t-il un peu comme à regret, ma mère, pour moi, c'est... oh ! à quoi bon, tu ne comprendras jamais. Tu sais, je n'ai presque pas connu mon père...

Couché sur le dos, il fixait obstinément le toit de nattes que la fumée avait rendues noires, il coupait ses phrases de silences émus.

— Je n'ai eu que ma mère, enchaîna-t-il.

— Et les autres ? fit-elle agressive.

— Quels autres ?

— Les autres garçons de ton âge...

— Alors ?...

— Presque tous n'ont pas connu leur père. Ils n'ont eu que leur mère, et pourtant ils ne l'adorent pas comme si elle avait créé le monde. Non ?

Banda soupira profondément. Est-ce qu'il allait lui dire tout ? Une indéfinissable lassitude l'assaillait maintenant, comme chaque fois qu'il lui fallait accomplir un acte dont l'inanité lui apparaissait aussi clairement.

— Non, ce n'est pas la même chose, dit-il, le regard suppliant. Ecoute bien.

Il s'était tourné vers elle, et tandis qu'il parlait, appuyé sur un coude, il faisait de grands gestes de l'autre main comme pour rendre ses explications plus plausibles. Mais au bout d'un moment, il dut s'apercevoir, à son regard sombre et ardent, qu'elle ne comprendrait jamais. Il se renversa donc derechef sur son dos, s'étira de tout son long, les bras croisés sur la poitrine, le regard perdu parmi les nattes

noircies de fumée du toit. On aurait dit qu'il parlait maintenant pour lui-même, à moins que ce ne fût pour un auditoire invisible.

— J'aime ma mère. Aïe ! Je l'aime comme tu ne peux pas savoir. As-tu jamais aimé quelqu'un, toi ? À la mort de mon père, j'étais âgé de quelques années seulement. Ma mère entreprit donc de m'élever. Elle y a apporté une sollicitude extrême. Elle a fait tout, m'entends-tu ? Tout ce qu'elle croyait devoir faire pour mon bien. Elle me gavait de nourriture, de bonne nourriture. Elle m'administrait un lavement toutes les semaines. Chaque soir, elle me plongeait dans une énorme marmite pleine d'eau tiède et me frottait longuement tout le corps. Trois fois par semaine, elle m'envoyait écouter les leçons du catéchiste... J'étais mieux habillé que les gosses de mon âge qui avaient leur père. Nous dormions sur des lits de bambou des deux côtés du feu que ma mère ne cessait d'attiser la nuit tandis qu'elle me racontait des fables ou me parlait de mon père, de son enfance à elle, du pays où elle était née, de ma grand-mère morte peu avant ma naissance... Certaines nuits, nous entendions hululer un hibou ou hurler un chimpanzé : je me faisais tout petit dans mon lit et ma mère en riant me disait : "N'aie donc pas peur, fils ; il ne viendra tout de même pas te chercher là, devant moi..." D'autres nuits, la pluie crépitait sur le toit, tandis que de violentes rafales balayaient la cour, agitaient les arbres là-bas derrière le village ; alors, ma mère me disait : "Mon Dieu ! écoute les mangues tomber. Un qui va être content demain, c'est toi. Pas vrai ?..." Oh ! elle me corrigeait souvent et sans ménagement. Mais le souvenir même de ces punitions me la rend encore plus chère.

« Tout ce qu'elle était pour moi, je ne l'ai deviné que ce jour où j'ai souffert pour la première fois de ma vie : ma mère était allée m'inscrire à l'école de la ville. Désormais, cinq jours sur sept, je serai

séparé d'elle. J'ai pleuré ce jour-là comme jamais plus je ne pourrai le faire (il se pencha et cracha sur le sol). J'ai bien fini par me faire à cette nouvelle existence ; mais au début, ce fut très difficile : ma mère, jalouse, ne m'avait pas habitué à fréquenter les enfants de mon âge. À l'école, je me montraï buté, sombre, timide, toujours au bord des larmes, ce qui agaçaï mes camarades et m'attira de nombreuses brimades... »

« Ma mère venait à la ville tous les samedis. Le dimanche, elle me menait à la messe où je bâillais. Elle s'en allait à la fin de la journée, non sans m'avoir dit des paroles tendres et qu'elle m'aimait et qu'elle pensait constamment à moi, et qu'elle priait Dieu qu'il ne m'arrive rien de fâcheux. Mais, à mon insu, je grandissais, je m'endurcissais, je devenais un homme. Déjà, je m'étais mis à songer de moins en moins à ma mère : j'avais d'autres soucis. Ses visites, ses paroles, sa piété m'apportaient déjà comme une gêne. Elle ne fut jamais dupe du changement qui s'opérait en moi. Mais, à cause de mon âge même, sa pudeur lui interdisait déjà de me faire certains reproches. Comme elle a dû souffrir, ma mère ! C'est seulement beaucoup plus tard que je l'ai deviné. »

« Je trimais depuis huit ans dans leur école à planter, à arracher des pommes de terre, et jamais à faire ce qu'on fait habituellement dans une école, quand ils s'avisèrent que j'étais vraiment trop grand et me boutèrent à la porte, sans aucun diplôme, naturellement. »

« Depuis un certain temps, je n'avais pas revu ma mère puisqu'elle avait cessé ses visites. En la retrouvant, j'eus bien du mal à la reconnaître. Elle était déjà malade, de cette étrange maladie qui, depuis, n'a fait qu'empirer : elle avait trop donné d'elle-même pour

m'élever. Et moi je m'étais si peu soucie d'elle ! Si elle était restée dans ce pays hostile, au milieu des demi-frères de mon père qui lui en voulaient à mort parce qu'elle les dédaignait, c'était pour moi (de nouveau il se pencha et cracha sur le sol). Dire qu'elle aurait pu retourner dans son pays natal où elle avait des parents. Mais, non, mon père avait toujours exprimé le souhait que je prenne un jour sa succession à Bamila. Elle n'avait pas le droit de partir, de m'arracher à mon terroir. Pour tout te dire, le remords me prit.

Rétrospectivement, je me la représentais courbée sous un soleil cuisant, grattant obstinément la terre avec une houe minuscule ou allant au marché, le dos chargé d'une hotte de légumes. Et tout cela pour moi qui l'avais si vite oubliée !... »

« J'ai voulu me racheter : j'ai allumé des querelles avec tous ceux que je soupçonnais d'avoir rendu la vie difficile à ma mère depuis la mort de mon père. J'étais fort... résultat : tout le monde me déteste maintenant dans mon village, ce dont je suis heureux. Je ne crois pas que rien au monde soit aussi abondant que l'amour d'une mère pour son enfant. Peut-être bien que j'exagère ; mais la mienne m'a vraiment trop aimé pour que je pense autrement. »

Il marqua une longue pause. Son thorax se bomba tout à coup plus que de coutume et se vida dans une violente expiration. Assise sur l'extrême bord du lit, elle le considérait toujours avec la même curiosité teintée d'une nuance de circonspection. Il reprit :

— C'est vrai qu'elle sera bientôt morte, ma mère. Alors, j'irai à la ville, tout simplement. Ce n'est pas que je souhaite la mort de ma mère. Je ne la souhaite pas, non. Mais elle sera bientôt morte tout de même Et moi je ne pourrai plus continuer à vivre ici : il n'y aura plus

de raison, vraiment plus de raison. Je quitterai le pays : je quitterai le village et j'irai me débrouiller à la ville.

— Que feras-tu à la ville ?

— J'essaierai de travailler. Mais ne te trompe pas : il est bien entendu que je ne t'épouserai pas. Je ne désobéirai pas à ma mère, même morte. Les morts sont toujours là parmi nous. C'est vrai que je n'ai pas été un modèle de fils ; mais au moins sur cette question-là...

— Et la petite gosse ? Elle l'aime ?

— Hum ! Quand elle a été chez nous, ma mère, après l'avoir vue, a dit comme ça : « C'est une belle femme. » Et puis plus rien. Elle ne l'aime pas spécialement.

Elle avait le souffle légèrement haletant, comme si elle avait couru pour rattraper Banda qu'elle sentait lui échapper irrémédiablement. Lui, qu'elle avait toujours considéré comme un grand bébé, voilà qu'il l'écrasait maintenant. Leurs yeux se croisèrent. Elle dit sans trop de conviction :

— Tu consentirais vraiment à payer tant d'argent pour cette misérable gosse ?

Son regard était sévère, presque méprisant, quand il lui répondit :

— Figure-toi qu'elle me plaît... Tu n'as donc rien compris, mon enfant ? C'est pour ma mère : elle veut que je me marie avant sa mort. Ce sera sa dernière joie. Je ne peux tout de même pas lui refuser ça... Et comme c'est la seule fille qu'elle n'ait pas explicitement rejetée...

Dehors, le matin était déjà rutilant de soleil et de ciel bleu. Banda s'était brusquement mis sur son séant et se préparait à partir.

— Demain, proposa-t-il, je m'en vais à la ville pour vendre mon cacao aux Grecs. J'espère que ces fils de voleurs me donneront suffisamment d'argent pour mes affaires. Des fois que tu aurais besoin de quelque chose...

Sans savoir trop comment, elle avait compris que c'était bien fini. Elle ne formula aucun désir.

Restée seule, elle ne put s'empêcher de le plaindre, parce que, songeait-elle, ce n'était pas le genre de femme qui lui convenait, cette petite gosse.

CHAPITRE II

Qu'est-il advenu de la ville de Tanga depuis l'époque des événements que relate cette chronique ? Comme s'il pouvait lui être advenu quoi que ce soit d'important en si peu d'années ! Tout va très vite aujourd'hui en Afrique ; pourtant, quel bouleversement Tanga peut-il bien avoir connu depuis ? L'on voudrait qu'il en ait connu un tant il est difficile de concevoir une humanité aussi méprisable autrement que marchant rapidement vers un destin moins féroce, traversant fébrilement la nuit pour déboucher sur la clarté âcrée du jour.

À cette époque-là, Tanga ressemblait certes à nombre d'autres villes du pays : de la tôle ondulée, des murs blancs, des rues rouges gravelées, des pelouses et plus loin, éparpillées sans ordre, de petites cases avec des murs de terre battue, des toits de nattes de couleur incertaine, des enfants nus dans la boue ou la poussière des cours, des commères sur les seuils. Pourtant, en arrivant à Tanga, le voyageur étonné, fût-ce seulement au fond de lui-même, se disait : « Cette ville n'est pas tout à fait comme les autres ! » Tanga ne manquait pas de cachet.

Imaginez une immense clairière dans la forêt de chez nous, la

forêt vierge équatoriale — comme disent les explorateurs, les géographes et les journalistes. Représentez-vous, au milieu de la clairière, une haute colline flanquée d'autres collines plus petites. Sur les deux versants opposés de cette colline, se situaient les deux Tanga. Le Tanga commerçant et administratif — Tanga des autres, Tanga étranger — occupait le versant sud, étroit et abrupt, séparé de la forêt toute proche par un fleuve qui roulait des eaux noires et profondes et qu'enjambait déjà un pont de ciment armé. Ce fleuve était une des curiosités de Tanga, une espèce de cirque permanent. L'on n'avait qu'à s'accouder au parapet du pont et à attendre. Bientôt une case-pirogue débouchait en amont. Elle glissait doucement sur l'eau. Deux hommes, accrochés l'un à la poupe, l'autre à la proue, soulevaient chacun une longue, très longue perche ; tour à tour ils la plongeaient dans l'eau jusqu'à ce qu'elle touche le fond. Alors, ils appuyaient de toutes leurs forces et poussaient l'embarcation. À l'intérieur, des sacs pleins et ronds s'entassaient contre les parois de bambou, une femme accroupie sur le plancher lavait des hardes à côté du foyer qui fumait. Les gens, massés sur le pont de ciment armé ne se lassaient pas du spectacle de ces longues cases montées sur deux ou trois pirogues jumelées et qui avaient parcouru des centaines de kilomètres. Elles venaient s'échouer lourdement sur le sable et se rangeaient, l'une à côté de l'autre.

C'étaient aussi d'énormes billes de bois attachées en radeaux. Ils venaient de loin aussi ces radeaux. Des hommes les montaient, généralement nus, superbement indifférents aux huées qui descendaient du pont. Ils manœuvraient sans hâte, allaient amarrer leurs radeaux en contrebas du quai à billes. Alors s'ébranlait une des deux grues qui stationnaient sur le quai. Chuintant et branlant, roulant

sur deux rails, elle s'avancait vers le fleuve. Et puis elle s'arrêtait, elle se penchait dangereusement sur l'eau ; ensuite elle se redressait tenant triomphalement une longue bille accrochée à ses deux dents. Elle se retournait et s'en allait. C'était un vrai monstre. Pour un objet qui se déplace tout seul, il était difficile de rien imaginer de plus laid.

À côté de cette machine, l'éléphant même aurait fait figure de parure. L'autogruie allait entasser les billes de bois dans un chantier d'où montait le cliquetis rageur des haches qui les équarrissaient, les arrondissaient, les réduisaient aux proportions de l'usine et de la civilisation. Un petit train, crachotant, misérable, venait d'une petite gare voisine, en plein air, et prenait livraison des billes sitôt dégrossies. Il les emmenait blanchies, numérotées, sagement couchées dans de longues voitures, vers Dieu sait quelle destination.

De ce côté-ci de la ville, tout ne semblait vivre que pour ou par la bille de bois jusqu'aux scieries là-bas dont on voyait les cheminées dégingandées dégorgier la fumée dans le ciel par des jets intermittents et saccadés. C'était le royaume de la bille de bois.

En remontant plus haut, on pénétrait dans le Tanga proprement commercial. Le « Centre commercial », comme on l'appelait ; on aurait tout aussi bien fait de l'appeler le centre grec. Tout le long des rues, les enseignes sonnaient grec : Caramvalis, Despotakis, Pallogakis, Mavromatis, Michalidès, Staveridès, Nikitopoulos — et l'auteur en passe. Leurs boutiques étaient construites à rez-de-chaussée avec des vérandas où s'installaient des tailleurs indigènes avec leurs apprentis ; elles vendaient tout. Derrière le comptoir, des clercs et des sous-clercs noirs vous invitaient chaleureusement, trop chaleureusement. Et c'est chez eux que vous trouveriez les prix les

plus bas. Et c'est dans leur maison que vous trouveriez la meilleure marchandise.

On voyait rarement le patron grec, sauf pendant la saison du cacao, c'est-à-dire de décembre à février (car si le bois était roi plus bas, le cacao régnait ici). Alors, huit heures sonnaient que M. Pallogakis — gommeux, olivâtre, frais, fort sobrement habillé de blanc, sec, le nez crochu et paternaliste — avait déjà pris place devant une balance romaine, entouré de ses hommes, des rabatteurs qui criaient, vociféraient, trépignaient avec frénésie, se frappaient la cuisse. De loin, ils vous faisaient l'éloge de leur maître en quelques mots très colorés et suggestifs. Si vous aviez l'air dédaigneux, ils descendaient dans la rue, vous prenaient au collet et vous disaient : « Pose ta charge là, sur le trottoir, nous te la remettons sur la tête au besoin. Ecoute-nous. Soixante francs le kilo... Penses-y, mon frère. Où trouveras-tu ça ?... » Et patati et patata... M. Pallogakis commençait la journée par un cours supérieur au prix officiel ; le bruit se répandait comme un feu de brousse. Les paysans accouraient avec leurs charges, s'amassaient devant le levantin. Et plus il y en avait et plus il en venait, et plus il était facile à M. Pallogakis de baisser progressivement et insensiblement le taux et de commettre d'autres fraudes.

La circulation, abondante à Tanga, lui donnait une allure dramatique très prononcée. Il ne se passait pas de jour qu'un homme ne fût écrasé par une automobile ou qu'on n'assistât à une collision spectaculaire de camions. Il semblait justement qu'il y eût trop de camions à Tanga. Peut-être était-ce uniquement parce qu'il y en avait du monde entier : chaque usine avait envoyé au moins un échantillon la représenter dans la ville. On en voyait de longs et osseux comme la carcasse d'un animal préhistorique ; certains étaient gigantesques et

massifs, faisaient un bruit à vous rendre fou ; d'autres étaient petits, trapus, ramassés. Ils arrivaient du nord ou du sud, de l'est ou de l'ouest, à une vitesse folle. Sans ralentir, ils pénétraient dans la ville, laissant un nuage de poussière triomphal flotter derrière eux, ou éclaboussaient hommes et choses de boue et de latérite rouge : les rues de Tanga n'étaient pas bitumées à l'époque.

Le Tanga commercial se terminait au sommet de la colline par un pâté de bâtiments administratifs, trop blancs, trop indiscrets. Ils flamboyaient au soleil. Leur vue laissait, on ne sait pourquoi, un irréductible sentiment de désolation.

L'autre Tanga, le Tanga sans spécialité, le Tanga auquel les bâtiments administratifs tournaient le dos — par une erreur d'appréciation probablement — le Tanga indigène, le Tanga des cases, occupait le versant nord peu incliné, étendu en éventail. Ce Tanga se subdivisait en innombrables petits quartiers qui, tous, portaient un nom évocateur. Une série de bas-fonds, en réalité ! Les mêmes cases que l'on pouvait voir dans la forêt tout au long des routes, mais ici plus basses, plus chiches, plus ratatinées, étant bâties en matériaux de la forêt qui se raréfiaient à mesure qu'on approchait de la ville.

Deux Tanga... deux mondes... deux destins !

Ces deux Tanga attiraient également l'indigène. Le jour, le Tanga du versant sud, Tanga commercial, Tanga de l'argent et du travail lucratif, vidait l'autre Tanga de sa substance humaine. Les Noirs remplissaient le Tanga des autres, où ils s'acquittaient de leurs fonctions. Manœuvres, petits commerçants, cuisiniers, boys, marmitons, prostituées, fonctionnaires, subalternes, rabatteurs,

escrocs, oisifs, main-d'œuvre pénale, les rues en fourmillaient. Chaque matin, les paysans de la forêt proche venaient grossir leurs rangs, soit qu'ils fussent simplement en quête de plus vastes horizons, soit qu'ils vinssent écouler le produit de leur travail ; il s'était constitué parmi cette population une mentalité spécifique, si contagieuse que les hommes qui venaient périodiquement de la forêt en restaient contaminés aussi longtemps qu'ils séjournèrent à Tanga. Comme les gens de la forêt éloignée qui conservaient leur authenticité, les habitants de Tanga étaient veules, vains, trop gais, trop sensibles. Mais en plus, il y avait quelque chose d'original en eux maintenant : un certain penchant pour le calcul mesquin, pour la nervosité, l'alcoolisme et tout ce qui excite le mépris de la vie humaine — comme dans tous les pays où se disputent de grands intérêts matériels. C'était la ville de chez nous qui détenait le record des meurtres... et des suicides ! On y tuait, on s'y tuait pour tout, pour un rien et même pour une femme. Des Grecs y avaient laissé leur peau à cause de leur promptitude à peloter une femme pour peu qu'elle fût jolie et qu'elle pénétrât dans leur boutique. Le mari faisait irruption un jour chez le commerçant avec un mauvais fusil de chasse ou à défaut, une machette, et vous expédiait proprement dans l'autre monde.

Leur amour pour la bagarre et le sang croissait au fil des jours. Quand ils en avaient assez de se colleter entre eux, ils s'en prenaient aux commerçants étrangers en nombre pléthorique ici. Ils avaient très vite flairé la sorte d'impunité qu'ils rencontreraient dans ce petit jeu dont il n'était personne qui ne connût les règles et les tours. Le mieux c'était de ne pas avoir affaire avec un colon français. Mais si cela vous arrivait, vous saviez à quoi vous en tenir — au fond, n'est-ce pas l'essentiel ? Par vantardise, certains acceptaient le risque. La police

alors leur tombait aussitôt dessus et l'on n'en parlait plus, à moins que l'on en parlât encore des dizaines d'années après. Quant aux membres civils de la hiérarchie supérieure de l'administration coloniale, il semblait qu'on les payât pour briller par leur abstentionnisme.

Ils étaient arrivés de tous les coins du pays. Mais ils tendaient de plus en plus à se penser plutôt comme habitants de Tanga que comme originaires du sud et de l'est, du nord ou de l'ouest. On pouvait les voir dans la rue : ils riaient, discutaient, se disputaient, avec des gestes qui auraient enfermé l'univers entier. Ils couraient, marchaient, se bouscullaient, tombaient de vélo, le tout non sans une certaine spontanéité, seul résidu de leur pureté perdue. Ils s'agitaient au soleil, dansaient, chantaient sous le regard angoissé des sbires qui circulaient par groupes comme dans une ville en état d'alerte.

La nuit, la vie changeait de quartier général. Le Tanga du versant nord récupérait les siens et s'animait alors d'une effervescence incroyable. Il faisait fête chaque nuit à ses enfants prodigues. On eût dit qu'il aurait voulu les abreuver d'une chose qu'ils perdraient peut-être bientôt pour toujours : la joie, la vraie joie, la joie sans maquillage, la joie nue, la joie originelle. Mais cela, ils ne pouvaient pas le comprendre. Déjà ils ne pouvaient plus dire d'où ils venaient qu'en nommant leur village natal, leur tribu d'origine. Ils ne savaient pas non plus où ils allaient, ni pourquoi ils y allaient. Étonnés de se trouver si nombreux ensemble, ils étaient non moins étonnés de cet étrange isolement de forêt vierge où ils se sentaient individuellement.

Dans Tanga-Nord, une case sur cinq tenait lieu de débit de boissons : le vin rouge généralement mélangé de mauvaise eau, le vin

de palme souvent mal conservé, la bière de maïs ce qu'il y avait de meilleur, y coulaient à profusion. Les initiés savaient en outre où et comment se procurer de l'africa-gin, une fameuse boisson locale, très fortement alcoolisée. L'Administration en avait formellement interdit la vente... et la fabrication — par fanfaronnade. Il s'était donc installé tout un réseau clandestin de distribution, de vente, d'achat, de transport de ce produit rare. N'importe comment, ce n'est pas sa fabrication que l'on pouvait raisonnablement interdire puisque là-bas, loin de la ville, au sein de la forêt, personne n'irait jamais voir.

Les maisons de danse exerçaient une attirance irrésistible sur les habitants des deux sexes. Violamment éclairées à l'électricité, bruyantes, mélodieuses et plus souvent cacophoniques, tambourinantes, pleines d'une faune singulière — engoncée dans des faux cols ou fagotée dans des robes et des jupes de mauvaise coupe, en tout cas guindée, bouffie, empruntée, fausse — elles coûtaient par bonheur trop cher. Aussi était-il commun de se rassembler à deux, à trois ou davantage, dans une case, autour d'unealebasse de vin, de battre sur des caisses vides à défaut de tam-tam, de pincer les cordes d'une guitare ou d'un banjo, d'improviser un bal où la fantaisie était la règle prédominante, malgré l'exiguïté du local.

Les rues de ce Tanga n'avaient pas de réverbères, cela va sans dire. Les mauvais garçons, nombreux ici, en avaient profité pour, la nuit, convertir la chaussée en lieu de règlements de comptes. Cela expliquait que l'obscurité retentît sans cesse de piétinements sourds, de poursuites frénétiques, de gifles dont la sonorité ne le cédait en rien à celle d'un browning. Ces séances de brutalité, à cause du phénomène de l'accoutumance, en étaient venues à ne plus intéresser que les professionnels, la population des cases y étant totalement

indifférente ; elles pouvaient durer un temps inimaginable pour un étranger, à cause de la carence nocturne de la police, commandée par des préceptes de prudence et d'économie très compréhensibles.

Combien d'âmes abritait Tanga-Nord ? Soixante, quatre-vingts, cent mille, comment savoir exactement ? Aucun recensement n'avait jamais été fait. Sans compter que cette population était en proie à une instabilité certainement unique. Les hommes quittaient la forêt pour des raisons sentimentales ou pécuniaires, très souvent aussi par goût du nouveau. Ils séjournaient ici quelque temps, à l'essai. Certains, assez peu nombreux, trouvaient impensable que l'on danse dans une case, alors que dans la case voisine on pleurait un mort dont le cadavre n'avait même pas encore été mis sous terre : écoeurés, ils s'en retournaient tout simplement dans leur village, où ils parleraient de la ville avec tristesse, en se demandant où allait le monde. D'autres, convaincus à force de railleries qu'ils s'habitueraient rapidement à des mœurs aussi insolites — simple question de temps — décidaient de se fixer définitivement. Ils faisaient ensuite venir femmes et enfants, ou, s'ils étaient jeunes et célibataires, frères, sœurs, cadets, pour conserver à côté d'eux, comme un vivant et constant souvenir du village natal, qu'ils ne reverraient peut-être plus. Généralement ils y pensaient d'abord à leur village natal ; et puis, peu à peu, les années passant, ils l'oubliaient, accaparés entièrement par des préoccupations d'un tout autre genre. Il en était qui ne pouvaient réaliser ici leurs ambitions sociales : ils s'en allaient goûter à une autre ville.

Mais qu'on ne procédât à aucun recensement, cette instabilité même ne pouvait le justifier, puisque l'Administration l'ignorait, de même qu'elle ignorait tout ce qui concernait cette demi-humanité, ses joies, ses souffrances, ses aspirations qui, certes, l'eussent déroutée,

mais qu'elle n'avait jamais cherché à deviner et encore moins à comprendre, à s'expliquer. Quand elle voulait bien s'occuper de ces gens-là, deux catégories se trouvaient l'intéresser particulièrement. Ceux qui, ayant réussi à se faufiler à travers d'innombrables barrières, avaient accompli une manière d'ascension sociale et dont le Fisc s'avisa soudain qu'ils pourraient aussi bien lui payer un modique tribut, tant qu'à faire. Ceux qui, de loin ou de près, consciemment ou inconsciemment, par leurs propos ou par leurs actes représentaient une menace pour un certain état de choses, conforme à une certaine vision du monde, jugé nécessaire pour certaines raisons, ou plus exactement pour certains besoins : ce n'était pas bien difficile ; on les mettait en pension quelque part et tout était entendu pour la plus grande gloire de l'humanité.

Tanga, Tanga-Nord, je veux dire, était un authentique enfant de l'Afrique. À peine né, il s'était trouvé tout seul dans la nature. Il grandissait et se formait trop rapidement. Il s'orientait et se formait trop au hasard, comme les enfants abandonnés à eux-mêmes. Comme eux, il ne se posait pas de questions, quoiqu'il se sentît dérouté. Nul ne pouvait dire avec certitude ce qu'il deviendrait, pas même les géographes, ni les journalistes, et encore moins les explorateurs.

CHAPITRE III

Un matin de février 193... dans une case basse et exigüe de Moko, un des quartiers de Tanga-Nord, deux jeunes gens, deux enfants, se disposaient à affronter cette nouvelle journée, comme ils en avaient déjà affronté tant d'autres, comme ils espéraient en affronter encore. Ils ne se ressemblaient guère, quoique frère et sœur. Il était jeune, plutôt grand, légèrement trapu. Avec ses longs bras, son long buste, ses jambes un peu courtes, il représentait un des modèles de garçons les plus courants dans le pays. Son teint, un tantinet rougeâtre, le caractérisait fortement. Sa pilosité aussi présentait cette coloration qu'un étranger eût jugée inattendue. Pourtant, il n'y avait pas de doute, en y regardant de plus près, on reconnaissait un enfant du pays. Ce sont ses yeux, trop clairs et d'une mobilité déconcertante qui donnaient la clé de l'apparente énigme : il y avait de l'albinos en lui.

Elle donnait, dès l'abord, une impression immédiate et générale de beauté rayonnante. Elle était bien proportionnée, plutôt forte, mais souple, avec l'arrière-train un peu proéminent. Sa poitrine fournie tendait la robe de cotonnade d'assez mauvaise coupe, par quoi l'on reconnaissait une « villageoise ». Elle avait le teint plus sombre, la peau

lisse des filles qui se baignent tous les jours, le visage légèrement joufflu, les yeux grands et tristes, les cheveux abondants tressés en nattes rampantes orientées vers la nuque. À considérer tous les gestes qu'elle faisait, on aurait dit qu'elle contenait comme un amas de virtualités maternelles.

Ayant enfilé sa combinaison de mécanicien autrefois kaki, aujourd'hui huileuse, crasseuse et noire, il vint dans la petite pièce commune et s'accouda à la petite ouverture qui tenait lieu de fenêtre : il tournait le dos à sa sœur à qui, apparemment, il prêtait une attention nulle. Il sifflotait des chansons de femmes. Il regardait les femmes passer sur la chaussée poussiéreuse, allant au marché par groupes compacts et bavards. De temps en temps, il en interpellait une, toujours une belle, en lui donnant comme nom la couleur de l'étoffe de sa robe, par exemple : « Popeline bleue ». Quand elle se retournait vers lui, il lui adressait une parole à sous-entendus grivois ; elle disait une réplique de convention et tous deux éclataient de rire. Parfois, il cessait de plaisanter et même de siffloter, et alors son regard se perdait dans le lointain. Mais ça ne durait qu'un bref instant : il se reprenait aussitôt sachant que sa sœur l'épiait.

Le son d'une sirène jaillit au loin. Nonchalamment, il se retourna, marcha vers la petite table de bois pour ramasser son vieux chapeau, et constata qu'elle était servie. Sa sœur, appuyée maintenant au mur, le regardait du coin de l'œil, très interrogative. Il prit les devants :

— Odilia, ma sœur !

— Hum ! fit-elle, réticente.

Peut-être qu'il allait l'entretenir de choses indifférentes pour se dérober ?

— Odilia, reprit-il, comment veux-tu que j'y comprenne quelque chose ? Voilà des siècles que nous n'avons plus d'argent et nous mangeons toujours. Comment peux-tu faire, dis, petite sœur ?

Il riait de toutes ses dents.

— Les villages des environs sont pleins de braves gens, répondit-elle, évasive à dessein.

— Il faut bien croire qu'une providence veille sur les pauvres Noirs, dit-il en guise de commentaire tandis qu'il mangeait.

« Bien sûr, reprit le garçon, la nourriture, ça n'est tout de même pas un problème : tu pourrais toujours aller en chercher au pays. Et puis moi je m'en fous ; je suis resté des semaines sans rien mâcher, en buvant juste de l'eau. Mais toi, il faut que tu manges et que tu manges bien... »

Il fit une pause, peut-être parce que mangeant trop vite pour ne pas être en retard, il avait la bouche trop pleine, peut-être aussi parce qu'il craignait de lui en dire davantage. Elle le scrutait, soupçonneuse. Ce songe ! Est-ce qu'il avait vraiment l'air de devoir mourir aujourd'hui ? Elle essayait dans son esprit de figer les traits de son frère dans une rigidité cadavérique ; elle n'y arrivait pas. Non, ce n'est pas possible, se dit-elle. Il n'a rien d'un cadavre ! Quelle idée de prêter foi aux songes. Pourtant, elle avait beau se dire que c'était stupide, son esprit y revenait quand même. Elle éprouvait l'envie de pleurer à se briser le cœur, comme cette nuit, en songe...

— Je trouverai bientôt du travail chez un meilleur type que ce T... Mais je ne peux pas le quitter comme ça.

— Et pourquoi pas ? implora-t-elle avec des larmes dans la

voix.

— Non ! Jamais ! cria-t-il en frappant du poing sur la table. Si les gens se mettent à vous payer seulement quand il leur plaît et s'il leur plaît, alors, comment fera-t-on pour vivre, c'est moi qui te le demande ? Oh ! il nous paiera. Il faudra bien qu'il y vienne. Et puis zut ! pourquoi en parler ici ?...

Elle s'était franchement adossée au mur, face à son frère. On devinait une lueur de défi dans son regard.

— Prends garde, Koumé, prévint-elle. Tu n'as jamais été prudent, toi. Tu t'imagines que tu t'en tireras toujours, pas vrai ? comme précédemment. Mais moi, je crois que ce n'est pas certain... Fais attention ! Ton Monsieur T... il est bien avec le commissaire de police...

— Oui, je sais. Et moi, je suis très bien avec mes copains, ne l'oublie jamais.

Il s'était levé. Il mit son vieux chapeau qui le rendait impersonnel, semblable à des millions de ses compatriotes.

— Ma petite Odilia, sache bien ceci : nous avons le nombre et le droit...

— D'autres les ont eus avant vous ; est-ce que tu as des yeux pour ne pas voir ?

— D'autres les ont eus avant nous, ça c'est exact ; mais ils les ont mal utilisés.

Il plaisantait. Il aimait à plaisanter sa « gosse de sœur » comme il disait. Il souriait, très décontracté.

On n'eût jamais dit que son esprit roulait de sombres projets.

— Est-ce que vous projetez de le brutaliser ?

Pris à l'improviste, il se retourna brusquement, tremblant des lèvres, hagard, surpris comme un boxeur qui a reçu un coup bas. Il hésitait à répondre.

— Non, proféra-t-il enfin, sans trop de conviction.

Et puis, comme s'il avait eu mauvaise conscience, il ajouta :

— Et de quoi t'occupes-tu ? Laisse donc ; c'est affaire de garçons. Tu sauras bien...

Il s'arrêta sur le seuil à siffloter, tout comme aux plus beaux jours. Il se retourna une dernière fois et dit :

— Au revoir, petite sœur. Surtout ne va pas t'inquiéter. Les histoires avec des salauds comme T... ça me connaît.

Et il disparut.

Ce n'était pas une fanfaronnade. Il pensait vraiment ce qu'il disait.

CHAPITRE IV

Ce même matin-là, Banda faisait la queue devant les agents du Contrôle au couteau desquels il devait soumettre ses deux cents kilos de cacao avant d'être autorisé à les offrir aux-Grecs.

Ces agents du Contrôle étaient deux garçons ni jeunes ni vieux ; leur mine ne vous disait pas s'ils étaient bien ou mal nourris. Ils devaient l'être plutôt mal que bien à en juger par la façon dont ils se comportaient. Ils avaient commencé par se faire attendre une grande partie de la matinée. Tantôt, en arrivant, ils avaient d'abord passé les rangs en revue. Ce manège leur avait pris beaucoup de temps. Chaque fois qu'ils repéraient un homme ou une femme qui n'était pas tout à fait dans la file, mais un peu de côté, ils en concluaient qu'il avait fraudé.

— Va-t'en au bout de la queue. Ça t'apprendra à être pressé. Quand on arrive, on se met à la dernière place, à la fin de la queue. Est-ce que vous arriverez jamais à vous mettre ça dans vos têtes d'hommes de la brousse ? Nous, on n'aime pas le désordre ; nous, on ne peut pas travailler dans le désordre, que diable ! Ne nous obligez pas à vous envoyer la police dessus...

Ils prononçaient ce discours chaque fois qu'ils renvoyaient

quelqu'un à la fin de la queue ! L'un des deux contrôleurs était très bavard. L'autre ne disait rien et le bruit courait le long des rangs que c'était le plus sévère.

En inspectant les queues, ils étaient entourés d'une demi-douzaine de costauds en plus des huit membres de la Garde régionale qui leur avaient été octroyés pour assurer l'ordre, des gars qui portaient un uniforme kaki.

Il y avait deux queues, une sur chaque trottoir ; elles s'allongeaient à vue d'œil. Les paysans arrivaient sans cesse. Les hommes portaient en équilibre sur la tête une grosse charge, un sac à moitié plein ; ils avaient le cou ramassé, un peu raide, les épaules et le dos arrondis. Les femmes portaient des hottes sur le dos : elles marchaient penchées vers l'avant. On pouvait voir les bretelles des hottes leur entrer dans les épaules.

Les contrôleurs, un devant chaque file, travaillaient maintenant avec beaucoup de précipitation. De fréquents remous secouaient les files rangées sur chaque trottoir et y semaient le trouble et la confusion pendant un petit moment. Sur la chaussée qui formait couloir, les piétons et les automobiles n'arrêtaient pas de passer : un nuage de poussière consistante flottait dans l'air constamment.

Malgré la précipitation des contrôleurs, les queues ne faisaient rien que s'allonger. Il se produisait plus d'une bousculade toutes les minutes : elle partait de l'avant ou de l'arrière et parcourait lentement la file comme une onde. Il n'était pas rare qu'un jeune homme, mécontent de se trouver à la fin de la queue, vînt se faire une place plus avant, au coup de poing généralement. Si ses adversaires estimaient qu'ils étaient dans leur bon droit, et s'ils se tenaient les

coudes, la dispute se terminait à leur avantage. À moins que n'intervinssent les gardes régionaux : alors le cacao du délinquant était tout simplement confisqué. Malgré cette sévérité dans les sanctions, les jeunes gens venaient souvent de l'arrière : avec des regards d'aigles ils cherchaient un point faible dans la queue ; quand ils en avaient détecté un, ils s'y fourraient brusquement et posaient leur charge entre leurs jambes. Cette manie de la conquête leur réussissait de plus en plus. Il vint un moment où ils ne rencontrèrent plus de résistance : leur opiniâtreté à renouveler leurs assauts avait fini par décourager tout le monde. Les gardes régionaux, débordés, furent réduits au rôle peu brillant de spectateurs impuissants, tout en se promettant de sévir quand ils le pourraient.

Lorsque revint le calme, tous les jeunes gens avaient conquis des places plus avancées, à la pointe de leurs poings.

Je n'aurais pas dû venir un samedi, songea Banda. Cette affluence... je n'aurais pas dû venir un samedi. Dans son esprit, sans savoir exactement pourquoi, il liait la joie et la détente au jour du samedi. C'est pourquoi l'idée lui était venue de venir un samedi...

Il ne parvenait pas à voir ce qui se passait devant lui. Il était sans cesse obligé d'avancer pour ensuite reculer. Comme toujours, il se pliait avec complaisance aux nécessités du moment. Il sentait dans ses pieds comme une armée de fourmis.

Pour se trouver un dérivatif, il se mit à contempler la scène du contrôle sur l'autre trottoir. Le contrôleur était penché sur un appareil de bois, assez grand, en forme de section conique renversée sur la petite base. Ce meuble était grossier, taillé à coups de hache, eût-on dit, sans aucun souci artistique, mal raboté. Il se fermait par la petite

base au moyen d'une palette. Il était soutenu par des tréteaux branlants : le tout venait à hauteur de l'abdomen de M. le Contrôleur, comme il aimait à se faire appeler.

Le cacao était transvasé du sac ou de la hotte dans l'appareil de bois. Le contrôleur fourrageait dans les fèves dont il examinait la qualité au moyen de divers procédés remarquablement variés, il pouvait, par exemple, les presser très vigoureusement dans sa main : si elles craquaient, il restait impassible ; sinon vous étiez bon pour un certain nombre de jours de bain de soleil. Que diable ! n'ameniez-vous du cacao sec ? À moins que... N'importe comment, il finissait par les sectionner pour voir si elles ne contenaient aucune moisissure. Enfin, il prononçait très discrètement son verdict, toujours avec le détachement qui sied à M. le Contrôleur. Après quoi il faisait fonctionner la palette et les fèves se déversaient dans le sac ou la hotte.

Trois solutions étaient possibles — officiellement :

1° vous étiez immédiatement autorisé à vendre votre cacao ;

2° on vous le faisait sécher au soleil, un, deux ou trois jours, sous la surveillance du service du Contrôle ;

3° on le mettait au feu s'il était vraiment trop mauvais, c'est-à-dire impossible à exporter.

En fait, une quatrième solution, transactionnelle celle-là, avait cours : Banda aurait bien fait de la connaître.

Il se dit que tout cela paraissait bien expéditif. Sans trop y prendre garde, il sentit une légère inquiétude lui serrer la gorge. Pourquoi le fonctionnaire du Contrôle avait-il ce visage plissé et

réticent ?

Il ignorait que la hargne fût de tradition chez ces messieurs du Contrôle, quoique leur histoire, à l'époque des événements de ce récit, ne fit que commencer.

Jusque-là, la qualité du cacao avait été une affaire entre le producteur indigène et l'acheteur grec. L'Administration s'était tenue à l'écart, pour le bonheur de tous. Mais un jour, elle s'était sentie en veine de se mêler de tout. Les gens avisés auraient bien pu la voir venir. Tout avait commencé par une équipe de parasites qui se répandaient sur le pays, telle une volée de sauterelles. Ils surgissaient dans le village et vous démontraient que vos plantations étaient mal tenues, vos cacaoyers mal plantés, trop serrés, vos plants mal sélectionnés, qu'ils allaient vous apprendre comment faire pour étendre vos plantations, pour avoir un meilleur rendement, etc. Après quoi, ils vous faisaient trimer des semaines durant à abattre inutilement vos propres cacaoyers, à les compter et recompter, à déraciner les arbustes et les arbrisseaux, à transporter du bois mort. Le mieux, évidemment, c'était de ne pas regimber, ça vous aurait apporté des ennuis : ils ne rigolaient pas quand il s'agissait pour eux d'avoir l'air d'être utiles.

Ils vivaient sur le village, pendant le temps qu'ils y séjournaient, soi-disant pour instruire les gens. Ils montraient à répartir une hâte toute relative. Si vous vous lassiez de les nourrir, c'est eux qui vous invitaient et vous servaient... le dernier coq qui vous restât. D'abus en abus, ils en étaient venus au Contrôle. Jusqu'où iraient-ils ?

Voilà la question que les paysans se posaient. Il n'y avait plus de sécurité stable depuis un certain temps, à cause de la complaisance

que ces gens-là apportaient à fourrer leur nez dans vos affaires, à tout contrôler.

Une onde de bousculade agita la file. Banda dut se courber, s'appuyer à sa charge pour ne pas tomber.

— C'est ça que tu n'aurais pas dû faire, Banda...

Il se retourna vivement et la considéra. Tiens ! elle était inquiète comme lui-même. Et les autres ? Il les scruta successivement en se penchant vers la chaussée pour mieux les voir. Ma foi, se dit-il, les voilà craintives toutes. Peut-être que je devrais en envoyer trois dans l'autre queue ? Au fait, quel est le plus sévère des deux ? Mais il ne pouvait pas les comparer, ne voyant pas ce qui se passait devant lui. Quel est le plus sévère des deux contrôleurs ? Et puis non, ce n'est pas la peine : mon cacao est bon incontestablement.

— Banda, tu n'aurais pas dû...

— Qu'est-ce que je n'aurais pas dû faire ? demanda-t-il, nerveux, anxieux.

— Tu aurais dû t'entendre avec lui... On ne risque pas deux cents kilos de cacao comme ça... Est-ce que tu ne pouvais pas essayer de t'entendre avec lui ?... Je te l'ai déjà dit, tu devrais te méfier ; tu ne veux jamais faire comme tout le monde. Il paraît qu'on ne sait jamais avec un contrôleur...

— Mon cacao est bien, maugréa Banda. J'ai fait tout ce qu'ils ont recommandé. J'ai suivi leurs instructions. Je n'ai rien à craindre : il n'y a pas de raison. Mon cacao est de bonne qualité...

Il aurait pu se le répéter pendant une heure sans se convaincre car, en fait, il commençait à avoir peur.

— Tu as beau dire, répliquait Sabina, tu as beau dire, on ne risque pas deux cents kilos de cacao ainsi...

Qu'elle était raisonneuse, Sabina !

— Et toi, Régina, qu'en dis-tu ? s'enquit-il.

Régina avait toujours dans la bouche une énorme chique qui l'empêchait de parler au moment voulu. Manœuvrant avec sa langue, elle cala d'abord sa chique dans la joue droite qui se gonfla ; ensuite, elle cracha le jus noir dans la rigole.

— C'est vrai ça, déclara-t-elle sentencieusement. On ne risque pas deux cents kilos de cacao comme ça : tu devrais nous croire, nous avons l'âge de ta mère. « Mon cacao est bon... », est-ce que tu sais bien ce que ça signifie ? On ne dit jamais cela avant : on le dit toujours après, quand les contrôleurs ont jugé ton cacao bon. Avant, il n'est rien du tout, ni bon ni mauvais...

À nouveau, elle cracha le jus noir dans la rigole. Interrogée, la troisième répondit :

— On ne risque pas si imprudemment tout son cacao, ça c'est vrai. Deux cents kilos, c'est tout de même quelque chose.

— On ne risque pas deux cents kilos comme ça, estima la quatrième.

— Oh ! nous verrons bien, dit la dernière.

Elle ne devina jamais combien Banda lui sut gré de ce propos.

— Cette nuit, vous n'avez fait que chanter, chemin faisant, et maintenant vous avez peur ! dit le jeune homme avec humeur.

— Allons donc ! Si nous avons peur, c'est pour toi. Le cacao

c'est à toi qu'il appartient, pas à nous. Nous t'avons seulement aidé à le porter, parce que ta mère est malade et qu'elle ne peut t'être d'aucun secours. Mais, pour le reste, débrouille-toi tout seul. Tu es assez grand...

Cette Sabina ! Il se sentit horriblement seul soudain. Il avait souvent éprouvé cette impression, mais rarement avec une telle force. S'il lui arrivait quelque chose, il le supporterait tout seul : sa mère l'apprendrait tard dans la soirée seulement. Et même, il aurait préféré que sa mère ne l'apprenne jamais ; du moins que lui Banda ne soit pas obligé de le lui apprendre.

— Ces contrôleurs, remarqua Régina, on dirait qu'ils sont plus sévères ce matin que d'habitude. Est-ce une consigne ?...

Une violente poussée venue de l'arrière les jeta les uns contre les autres.

Tanga-Sud s'étalait devant Banda, scintillant, blanc, rouge, vert, et le fascinait. Il se prit à rêver du petit train qui fumait là-bas : ses voitures étroites et coquettes comme des jouets d'enfant grec avalaient des gens, des voyageurs.

Où allaient-ils ? À la grande ville de la côte là-bas à trois cents kilomètres ?... Trois cents kilomètres ?... douze heures dans le train... Fort-Nègre, la grande ville de la côte ! Il devait être plein d'immeubles. À quoi pouvaient bien ressembler les quartiers noirs de là-bas ? Ils n'étaient certainement pas aussi laids que Tanga-Nord. Et peut-être qu'on vivait largement à Fort-Nègre, avec tout l'argent qu'il y avait là-bas ?... On n'était peut-être pas obligé de se disputer deux cents kilos de cacao avec les contrôleurs et les Grecs. On disait même que le cacao n'y avait aucune importance. On gagnait beaucoup

d'argent à faire autre chose que casser des cabosses, tripoter les fèves. Et on ne payait pas une grande somme pour avoir une femme, sa femme. Maudit soit le premier homme qui obligea son futur gendre à déboursier une telle somme ! Peut-être que c'est là qu'il irait, après la mort de sa mère, à Fort-Nègre. Oui, peut-être que c'est là qu'il finirait bien par aller. Il confierait d'abord sa femme à ses beaux-parents. Il ne la ferait venir dans la grande ville qu'après des mois de séjour, lorsqu'il aurait beaucoup d'argent. Il viendrait l'attendre à la gare de là-bas qui, lui avait-on dit, était une immense maison. Oui, il irait l'attendre à la gare. Elle ne le reconnaîtrait plus, tellement il serait bien habillé. Il la serrerait dans ses bras et lui dirait : « Tu ne me reconnais donc plus... » Elle écarquillerait les yeux de surprise et répondrait : « Banda, mon petit mari, est-ce que c'est vraiment toi ou est-ce que je me trompe ? » Elle ne se tiendrait pas de joie. Il l'emmènerait chez eux dans leur case en traversant tout son quartier.

Les gens le salueraient familièrement, au passage, et s'écrieraient : « Tiens ! mais c'est notre cher ami Banda ! d'où vient-il donc comme ça ? » Et lui, il leur répondrait : « Voyons, est-ce que je ne vous ai pas parlé de ma femme ? Je vous disais bien qu'elle arriverait un de ces jours. Eh bien, la voici ! » En venant toucher la main de sa femme, ils auraient des yeux d'envie. L'intérieur de leur case serait si beau qu'elle hésiterait à entrer : au milieu, une lampe Aida serait suspendue au toit, au-dessus d'une jolie petite table de bois couverte d'une nappe, entourée de chaises de bois et de fauteuils de rotin. Une armoire se tiendrait dans un coin, contenant des verres, des assiettes en faïence, des cuillers et des fourchettes en aluminium. Fort-Nègre... Il connaissait quelqu'un qui en venait. Là-bas, disait-il, les gens ne s'occupaient pas de vous. Personne ne viendrait vous reprocher quoi

que ce soit ; sauf la police, bien entendu : ce n'était pourtant pas comme à Bamila ou même à Tanga-Nord où les gardes régionaux venaient vous réquisitionner comme ça sans raison, et vous menaient suer deux semaines sur un chantier, ainsi que cela lui était arrivé à lui Banda ; il avait été pris à Bamila un jour, tout à coup, sans qu'il s'y attende le moins du monde... Pourquoi y penser maintenant ?

Le petit train s'ébranla avec un cri aigu, long, grêle comme celui que poussaient les femmes quand elles étaient prises par la danse et le chant. Il disparut derrière un massif de verdure : seul le panache de fumée qu'il laissait restait visible. Puis, le panache de fumée lui aussi s'évanouit. Le petit train était parti.

Banda soupira d'une façon pitoyable.

— C'est long, hein ? dit quelqu'un.

Il fallait se courber au moins une fois toutes les minutes et s'appuyer sur quelqu'un ou sur sa charge pour ne pas tomber. Une femme épuisée s'était déjà étalée sur le gravier rouge de la chaussée. Le contrôleur en avait paru ému, chose étonnante. Il avait tripoté ses fèves un court instant et l'avait aussitôt libérée. Ce que voyant, la foule avait murmuré d'approbation : c'était aussi un encouragement à plus de clémence en général, mais il est peu probable que le contrôleur l'ait compris ainsi.

Le jour était radieux de soleil. Il faisait chaud et lourd. Les hommes ruisselaient de sueur. Ils passaient leur paume sur le visage, l'agitaient dans l'air et la frottaient sur leur short ou leur pantalon kaki. Leurs chemisettes de cotonnade, quand ils en avaient, étaient humides comme après une pluie : ils les déboutonnaient sur la poitrine et soufflaient dedans.

— Vois-tu ça ? Imagine-t-on un tel gaspillage ?

Banda scrutait la direction que lui indiquait l'index maternel de Sabina. Un imposant spectacle, un panache d'épaisse fumée blanche s'élevait d'un amoncellement de fèves rouges et s'envolait vers le ciel, en déroulant des volutes indolentes. En même temps, de vagues relents de chocolat emplissaient l'atmosphère.

Le regard du jeune homme se posa plus loin sur un terrain vague que tapissaient pêle-mêle des pagnes multicolores, des nattes, jonchées de fèves de cacao. Ici et là, un enfant, une femme, plus rarement un homme, surveillant son bien avec résignation, était accroupi, le menton appuyé au genou, insensible au soleil qu'il bénissait, implorant seulement le ciel que ne vint pas l'orage. Pourtant, il viendrait, l'orage. Alors, ils raviraient aussi rapidement que possible leur « produit » — comme ils disaient — à l'action funeste de l'eau de pluie, sans être pour autant dispensé de se tenir à la disposition du fonctionnaire du Contrôle, qui jouissait d'un pouvoir discrétionnaire quant à les relâcher. Discrétionnaire... parfaitement.

Des groupes joyeux s'éloignaient tumultueusement de l'appareil du contrôleur. C'était ici la seule catégorie des gens qui ne donnassent aucune impression de détresse. Les hommes saisissaient à deux mains leur sac à moitié plein. Comme des champions d'haltères ils le soulevaient plus haut que leur taille, et le laissaient retomber sur leur tête avec un bruit sourd. Les femmes, non sans quelque coquetterie, prenaient leur hotte par les bords, elles la soulevaient, la posaient sur leur genou droit. Ensuite, elles saisissaient la bretelle droite à deux mains et, d'un mouvement de reins aussi adroit que vigoureux, elles envoyaient la hotte se caler sur leur dos, le tout plus rapidement que

jamais personne ne pourrait le dire. Banda songeait que ceux-là au moins n'avaient pas à se plaindre, comme s'il avait pressenti que son sort à lui serait différent. Il les regardait se diriger gaiement vers Tanga-Sud. Leur pas était léger, malgré la charge qui pesait sur leur tête et leur cou, sur leurs épaules ou sur leur dos : ils marchaient dans un tourbillon de poussière : leurs pieds nus semblaient à peine toucher le sol.

Le soleil escaladait rapidement le versant est du firmament et laissait couler la chaleur à flots épais. Une voiture passa avec le ronronnement malaisé d'un moteur vieilli ; le klaxon trop bruyant annonçait une richesse récente désireuse de s'affirmer. Banda se tourna à peine. Par la suite, il s'efforcera de saisir à nouveau cet instant ; il y épuisera en vain ses facultés mnémoniques. Grosse voiture noire, avec d'énormes phares saillants, occupée par un homme blanc au volant, et une femme blanche assise à côté de lui. Mais ça, il aura beau jeu pour se le répéter puisque plus tard il revit tout cela. La voiture allait-elle vite ou au ralenti ? Le ciel bleu était-il sillonné de nuages gris, longs et immobiles ? Ou bien l'orage roulait-il déjà ses masses sombres à l'horizon ? La brise ridait-elle le fleuve de minuscules vaguelettes ? De nombreux piétons encombraient-ils le pont de ciment armé ? Ce pêcheur crispé sur la poupe de sa pirogue, tenant sa ligne avec circonspection, n'était-ce qu'une image stéréotypée, surgie de sa vie antérieure, tout simplement inséparable de certaines circonstances, de certaines autres sensations, de certaines autres images ? Cela, il ne le saura plus. Il avait à peine entrevu la voiture que déjà l'inéluctable nuage de poussière s'était interposé en un écran opaque. Dire qu'au moment même où un malheur que pendant un temps il crut irréparable allait l'atteindre, une aubaine

exactement compensatoire était en route, se dirigeant vers lui ! Mieux, elle l'avait frôlé et il ne l'avait qu'entrevue !

Le fonctionnaire du Contrôle rugissait de toute la force de ses poumons :

— Avancez, mais avancez donc là-bas. Que se passe-t-il ? Est-ce que vous croyez que je vais passer la nuit ici, moi ?

La question fit sourire Banda, qui n'avait pas perdu tout sens de l'humour malgré sa peur.

Deux ou trois bousculades ébranlèrent encore la file.

— Tiens ! c'est mon tour, se dit Banda en frissonnant.

Il était juste temps. Le sifflet d'une sirène sortit d'une scierie là-bas et s'éleva tout droit dans l'air chaud et visqueux. Il allait être midi.

Banda vidait lentement son sac dans l'appareil de bois. Il ne pouvait détacher ses yeux des fèves qui, en roulant les unes sur les autres, faisaient un bruit de feuilles mortes qu'on piétine. Comme il les aimait ces fèves-là ! Il lui semblait qu'elles étaient sorties de son sein tant il avait mis de lui-même pour les obtenir, pour les créer, et en faire ce qu'elles étaient aujourd'hui, si rouges, si sèches. Son cacao était bon, incontestablement. Ses yeux rencontrèrent ceux du fonctionnaire. Celui-ci plongea son bras jusqu'au coude dans les fèves. Il y fourragea longuement, retira une pleine poignée qu'il étreignit plusieurs fois de sa main... Il ne disait rien. Pour être sèches, elles sont sèches, songea le jeune homme qui décrocha un bref regard triomphal à Sabina. Le contrôleur s'était mis à sélectionner les fèves, une à une, sans arrêt, avec application ; son couteau lançait de menus éclairs. Il avait le visage fermé, l'œil rétréci. Banda, de plus en plus nerveux,

s'accroupit, plaça le sac béant à l'endroit de l'ouverture pour récupérer les fèves. Il ne se releva pas : il attendait tenant à deux mains son sac par les bords. Au-dessus de sa tête les craquements secs lui indiquaient que le contrôleur n'avait pas terminé. Comme il était long : Ça c'est mauvais signe, constata Banda qui, n'y tenant plus, se releva brusquement. De nouveau, leurs yeux se croisèrent. L'autre maintint les siens ; Banda aussi, quoiqu'il eût atrocement peur maintenant.

— J'ai cinq autres charges avec moi, fit-il pour dire quelque chose.

Aussitôt, il se reprocha d'avoir dit ça. Il avait parlé sans avoir été interrogé, comme autrefois à l'école lorsqu'il était menacé d'une correction. Le souvenir de ces années de constante dissimulation et de peur lui fit mal au cœur.

— Est-ce le même cacao ?

— Oui...

— Exactement le même ?

— Mais oui !

Il n'ignorait pas tous les égards qu'il devait au fonctionnaire du Contrôle, à M. le Contrôleur. Mais à dessein, il lui parlait avec nervosité, s'appliquait à crâner pour se venger d'avoir laissé paraître sa peur.

— Montre-le-moi toujours.

Pour sûr qu'il était bon son cacao. Autrement, pourquoi aurait-il dit ça : « Montre-le-moi toujours » ?

Les cinq femmes s'étaient sagement groupées autour du contrôleur et suivaient l'opération non sans intérêt, il prenait une pleine poignée de fèves dans chaque hotte : il les sectionnait toutes jusqu'à la dernière. Parfois, il sectionnait des moitiés ou des quarts de fèves.

Tout à coup Banda songea de nouveau à la phrase : « Montre-le-moi toujours. » Et peut-être qu'il était mauvais aussi, son cacao. À cette idée, il sentit comme une aiguille s'enfoncer lentement dans son cœur. Est-ce que vraiment il pourrait être mauvais, son cacao ? À son tour, il puisa une poignée de fèves dans une hotte et les pressa dans la paume de sa main. Pour être sèches, elles étaient sèches. Mais alors quoi ? Est-ce qu'elles étaient moisies au-dedans ? Il n'eut pas le temps de se trouver une réponse à cette question. En un tour de main les costauds du contrôleur s'étaient emparés des cinq charges de cacao qu'ils emmenaient vers le monceau de fèves d'où partait la fumée. Que venait donc de dire le contrôleur ?

— Mauvais, ce cacao... très mauvais. Au feu !...

Banda frémit de colère. Ses yeux s'embruèrent de larmes.

— Non, rugit-il, ce n'est pas vrai ! Mon cacao est bon !

Il bondit après les costauds du contrôleur. On aurait dit que les gardes régionaux n'attendaient que ce geste. Ils se ruèrent sur lui. Il y eut une mêlée confuse, rapide. On vit des poings, des matraques s'élever et s'abattre. Le corps gigantesque d'un garde roula par terre. Les cinq femmes qui avaient accompagné Banda s'interposèrent courageusement.

— Vous ne pouvez pas vous battre à quatre contre lui tout seul. Vous n'êtes donc pas des hommes ? disaient-elles.

— Nous ne voulons pas nous battre contre lui, répondaient les gardes régionaux. Nous l’emmenons au commissariat de police, un point c’est tout.

Ils venaient de le maîtriser. Ils l’obligèrent à se relever et lui mirent des menottes. La foule silencieuse était tout yeux et tout oreilles pour le jeune homme. Il avait un œil poché. Un filet de sang pendait à ses lèvres. Une rumeur monta vers lui, par vagues, comme des messages de sympathie.

Instinctivement, il se débattait, essayant de se débarrasser des menottes, jusqu’au moment où il s’aperçut qu’elles étaient en acier. Il ne les avait jamais vues que de loin. Lorsqu’ils étaient venus le prendre à Bamila pour l’envoyer dans un chantier, c’est une corde qu’ils avaient enroulée autour de lui, au niveau de la ceinture. Sa vue était trouble. Il se sentait très las. Il avait soif.

Les cinq femmes pleuraient autour des gardes régionaux qu’elles suppliaient d’avoir la générosité de lui pardonner. Elles s’humiliaient au point de dire qu’il avait eu tort, lui, Banda, et qu’il leur saurait gré toute sa vie s’ils voulaient bien ne pas tenir compte de son petit mouvement d’humeur. Sabina prétendit même que c’était son fils : elle demandait pitié non plus pour lui, mais pour elle, pour la mère. Est-ce qu’ils n’avaient pas une mère, eux ?

— Apprends à ton fils à se mieux tenir, lui fut-il répondu.

L’une d’elles se détacha et vint près du contrôleur qu’elle se mit à implorer d’une voix lamentable et en étendant les bras. Elle faisait pitié ; elle inspirait le dégoût, cette femme qui implorait pour l’enfant d’une autre. Elle faisait pitié mais elle était vraiment sublime : elle évoquait par son attitude, des fantômes de femmes à jamais disparues.

À aucun moment, le contrôleur courbé sur sa machine, ne lui accorda l'aumône d'une œillade.

— Arrête donc Régina ! lui cria Banda. Ce n'est pas un homme que tu vois là. C'est une bête.

Le mot de Banda provoqua une confusion de murmures et d'éclats de rire.

Il aperçut soudain le monceau de fèves d'où s'échappait la fumée : il lui semblait encore voir les costauds du contrôleur verser ses propres fèves dessus. Ce spectaculaire panache de fumée apparut à Banda comme un miracle, un mensonge : il cherchait en vain à apercevoir le feu qui devait en être l'origine. S'il y était, ce feu, il ne brûlait pas avec une flamme.

Le tas de fèves affectait la forme d'une pyramide à base énorme, à corps effilé, à crête insignifiante. Dans tous les cas, le feu ou la fumée qui s'en élevait, ne pouvait toucher qu'une infime partie des fèves. Banda vit tout cela ; il se le rappellera plus tard quand on lui révélera que le « mauvais cacao » était en réalité promis à un destin moins purificateur que le feu ; qu'il faisait l'objet, la nuit venue, de diverses opérations de récupération, supervisées par les fonctionnaires du service du Contrôle.

Pendant que les gardes régionaux le conduisaient au commissariat de police, il éprouvait un profond, très profond sentiment de frustration ; cette impression non plus n'était pas nouvelle dans sa vie. À maintes circonstances déjà, il lui avait semblé éprouver cette même chose : seulement, à cet instant elle prenait une forme suraiguë. Elle s'accompagnait aujourd'hui comme avant, de cette autre impression, elle aussi rendue aiguë par les circonstances, que la

sécurité s'était retirée à jamais de la grande forêt.

Il crut avoir touché du doigt le fond de la cruauté humaine, ne se doutant pas qu'elle fût insondable.

« Mauvais cacao... Au feu !... » Comme un bloc de pierre, les mots l'avaient terrassé et le tenaient sous eux, impuissant. Ils le remplissaient entièrement.

Ils étaient dans son ventre : il sentait la constipation déplacer ses viscères.

Ils étaient dans ses poumons : la terreur de Bamila, knock-outé pour la première fois de sa vie, cherchait le souffle et ne le trouvait pas.

Ils étaient dans son cerveau dont ils brouillaient le mécanisme : Banda avait l'impression de se trouver en terre étrangère, à une distance incommensurable de son pays natal, des siens.

Ils étaient dans ses yeux : des myriades d'étincelles scintillaient et éblouissaient Banda dans cet univers qui n'était pas le sien.

« Mauvais cacao... Au feu ! »

Il se sentait comme ce jour à Bamila où il pensa mourir tellement il avait reçu de coups, tellement il avait frappé. Une étrangère de passage dans le village l'avait pris en amitié, tandis que, manifestement elle dédaignait les autres jeunes gens. Ces derniers s'étaient avisés d'infliger une correction aux fanfaronnades et à la vantardise de Banda — c'est ainsi qu'ils parlaient. En conséquence, ils avaient monté contre lui une espèce de mètèque dont on disait couramment dans le pays qu'il était fort comme un fleuve. Au moins, était-il, lui Banda, sorti victorieux de cette lutte, quoique meurtri. Son antagoniste garda

le lit des semaines durant.

Aujourd'hui» il aurait parié qu'on lui avait encore imposé une lutte farouche, mais avec, ici, la certitude d'être battu : comme si on lui avait dit : « Va te battre, pauvre garçon, mais ne te fais pas trop d'illusion. Il est bien entendu que... »

Il était encore si plein d'espérance ce matin. C'est peut-être lorsqu'on croit le bonheur proche qu'il vous arrive des coups de ce genre-là, songea-t-il.

Derrière lui, il entendait les semelles des gardes régionaux grincer sur le gravier de la chaussée. Il les entendait rire aux éclats : ils avaient oublié l'incident, eux ; ou bien ils le narguaient. Est-ce qu'ils le narguaient ? Il voulut en avoir le cœur net et écouta attentivement. Ils parlaient haut un dialecte qu'il ne comprenait pas. C'est vrai qu'ils n'étaient pas du pays. Ils venaient du Nord. Pas un seul instant, il ne lui sembla qu'ils le narguaient. Pourquoi les recrutait-on toujours dans le Nord ? Peut-être parce qu'ils étaient plus grands et plus forts là-bas ? Peut-être aussi parce que stupides comme ils étaient, ils montraient plus de docilité ?... S'ils étaient plus dociles, ce n'était peut-être pas à cause de la stupidité ?... C'est peut-être uniquement parce qu'ici ce n'était pas leur pays. Si on prenait des gars d'ici pour être gardes régionaux là-bas, peut-être bien qu'ils seraient pareils ; peut-être bien qu'ils seraient aussi insensibles. Ça serait curieux de savoir qui assurerait l'ordre dans le Nord, dans le pays de ces deux gars qui le conduisaient devant un commissaire de police. Monsieur le Commissaire de police, un Blanc ! Qu'est-ce qu'il allait lui dire, celui-là ? Couillon, sale nègre, feignant, vicieux, macaque, con... Et peut-être que le commissaire de police le souffletterait du moment qu'il

avait osé se battre avec ses hommes ? Oui, peut-être qu'il allait le souffleter. Il ferait bien attention de tenir ses bras serrés contre son corps, parce que si le Blanc le frappait, lui, Banda, risquait beaucoup de lui rendre ça, de le frapper aussi. Il n'avait jamais supporté un soufflet, ça n'allait pas être la première fois. Mais alors, il serait perdu s'il frappait le Blanc ; perdu pour toujours. Ce serait un chagrin pour sa malheureuse mère, ce symbole de la souffrance. Ouais ! il ferait attention quand le commissaire de police le souffletterait, autrement il se battrait avec lui. Et alors, ce serait fini...

Avant de pénétrer dans le bureau du commissaire, il revit une dernière fois l'image de sa mère, une pauvre chose, maigre, noire, misérable, dégoûtante, inhumaine et digne de pitié, qui gisait sur un lit de bambou.

CHAPITRE V

Le tailleur s'était tourné vers son neveu qu'il écoutait avec une attention admirative.

— Fils, dit-il, raconte-moi ça une nouvelle fois. Elles étaient cinq à t'accompagner...

— Cinq à m'accompagner, reprit Banda en écho.

— Et vous portiez à vous six deux cents kilos de cacao.

— Oui, deux cents kilos ni plus ni moins.

— C'est beaucoup, ça.

— Oui, beaucoup.

— Et ils ont saisi ton cacao au Contrôle.

— Oui, ils l'ont saisi et ils l'ont mis au feu.

— C'est-à-dire qu'ils ont fait semblant.

— Je ne sais pas, mais ils l'ont mis au feu.

— Je te dis qu'ils ont fait semblant

— Soit, oncle. Ils ont fait semblant.

— Deux cents kilos...

- Deux cents.
- Tout saisi...
- Tout jusqu'à la dernière fève.
- Et tu t'es battu avec eux ?...
- C'est-à-dire qu'ils m'ont rossé... Ils étaient quatre. Ils m'ont poché un œil.

En signe de désagréable surprise, le tailleur avait entrouvert sa bouche et tirait légèrement sa langue pâle d'affamé. Ses yeux étaient rouges comme s'il n'avait pas dormi depuis des jours. Sa tête entièrement chauve, sauf à la nuque, luisait au soleil. Il était assis devant sa machine, désarmé, triste, pensif.

— Ah ! Banda, mon enfant, quel malheur te frappe là ! Deux cents kilos de cacao au feu ! A-t-on jamais vu pareille chose ? Pauvre garçon ! Comment te marier après ça, je te le demande ? Deux cents kilos... une fortune. Travailler toute l'année, débrousser sa plantation, émonder les cacaoyers chaque matin... pour quel résultat ? Cette idée d'instituer un service du Contrôle... et des contrôleurs. Si nos chefs à nous avaient seulement le courage de nous défendre, ce qu'ils feraient tout de suite c'est d'aller protester... Seulement, ce n'est pas eux qui feront ça. Ils n'ont jamais pu paraître devant le Blanc sans avoir envie de pisser. Les chefs... pouah ! Et va faire ceci. — « Oui, mon commandant ! » Et va dire ceci à tes gens : « Oui, mon commandant ! » Quand diront-ils : « Non, mon commandant ! » ?... Oh ! tu attendras longtemps avant qu'ils le disent : « Non, mon commandant ! Mes hommes à moi en ont assez. » Tu attendras longtemps. Les chefs... pouah ! Non, mais cette idée d'instituer des contrôleurs... Autrefois, nous en faisions à notre tête... personne ne nous disait jamais

comment traiter notre cacao. Et pourtant on nous l'achetait toujours, et au prix fort, ne l'oublie pas. Tout marchait bien., ou à peu près... enfin on ne se plaignait pas trop. Ce qui est sûr c'est que nous aurions pu nous passer de leurs contrôleurs. Mais non, les voilà qui s'amènent. Et de te faire la leçon. Et de t'en dire et de t'en raconter...

— Toi, tu suis leurs préceptes, et à la lettre. Est-ce que ça les empêche de saisir ton cacao ? Pas du tout. Et de le brûler, ou plutôt de faire semblant ? Pas du tout. Comment vivre dans de telles conditions, je te le demande, fils ? Tu ne peux jamais savoir ce qui t'arrivera seulement demain matin...

L'homme se courba sur sa machine. C'était presque un vieillard : il devait avoir recours à d'autres tailleurs sur la véranda pour enfiler l'aiguille. Il appuyait sur la pédale ; pendant qu'il travaillait, une protestation inconsciente lui faisait secouer la tête et hausser les épaules continuellement. Il cessa soudain de pédaler et se tourna vers son neveu.

— Tu ne sais donc pas ce que l'on raconte ? Les contrôleurs, il faut leur mouiller la barbe... Mais oui, leur mouiller la barbe... C'est ça qu'ils veulent. Et ton cacao sera toujours de la meilleure qualité. On ne l'enverra pas au feu. On ne te fera même pas cuire des journées entières au soleil à surveiller des fèves pas assez sèches soi-disant. Leur mouiller la barbe... Pourquoi n'as-tu pas essayé, fils ? Il paraît que tout le monde le fait. Tu ne savais donc pas ?...

— Mon cacao était bon, répondit Banda sans desserrer les dents, en articulant à peine. Mon cacao était bon. Il était sec, sec comme des brindilles, oncle. Il n'avait pas de moisissures à l'intérieur, ce n'est pas vrai. Il n'avait rien que de la bonne qualité...

Le vieil homme l'avait écouté avec indulgence. Il prit un air mystérieux, hésita et dit :

— Ton cacao était bon... Il n'avait rien que de la bonne qualité, d'accord, fils. Mais raison de plus pour que tu leur mouilles la barbe. Raison de plus pour qu'ils saisissent ton cacao, si tu ne leur proposes pas un petit marché. Ecoute-moi bien, fils. Vois, je ne suis plus jeune. Il y a vingt-cinq ans que je me tiens ici sur cette véranda à héler des clients. Les Blancs, j'en ai vu des tas arriver ; j'en ai vu des tas repartir. J'en sais des choses ! Quand tu étais écolier, te rappelles-tu ? Que tu habitais chez nous, je te disais souvent : « Fils, les choses vont mal ; le pays se gâte ; nous ne le voyons pas encore ; mais patience ! nous le verrons bientôt. » Eh bien, voilà ! Si tu n'as pas la force, fils, essaie de ruser. Et toi tu n'as pas la force, Banda, c'est moi qui te le dis. À quoi te sert-il de parler ainsi, comme un homme fort ! Banda, tu n'es qu'un faible, il vaut mieux que tu le saches bien dès maintenant. Tu es encore plus faible que moi, ton vieil oncle, l'aîné de ta pauvre mère. Les contrôleurs, ils font exactement ce qui leur plaît, comme les autres aussi. Que peux-tu contre eux, fils ? Des gens ont porté plainte, ça n'a jamais eu de suite. Ça n'aura jamais de suite, je te le dis. Une supposition que tu retournes demain à la place du Contrôle, juste pour voir : il n'y aura plus la moindre trace du tas de fèves d'où sortait la fumée. Tu sais comment elles brûlent, les fèves, lentement, très lentement. Une supposition que tu retournes là-bas, il n'y aura plus la moindre trace des fèves. Où est-ce qu'elles sont parties, je te le demande, fils ? Et les ordres, dis, d'où est-ce qu'ils viennent ? De très haut, fils, je te le dis ; et personne ne l'ignore à Tanga... Pourtant, nous nous taisons... Non, fils, tu n'aurais pas dû penser comme ça. « Mon cacao n'a rien que de la bonne qualité. » Tu

aurais dû te demander : « Comment faire pour que le contrôleur me laisse passer ? » Tu aurais mieux fait de leur mouiller la barbe. À quoi te sert-il d'avoir été fier ?...

Banda était assis sur l'énorme malle de bois dans laquelle le tailleur entassait ses chiffons. Il fixait obstinément ses propres jambes, ses longues jambes noires et minces et les chaussures de toile blanche qui emprisonnaient douloureusement ses grands pieds. Il avait le visage sévère, tendu et en même temps modeste et quelque peu amusé que donne un chagrin mal digéré.

Son vieil oncle était un des rares hommes avec qui il pût parler à cœur ouvert, sans éprouver aucune gêne. Pendant des années, le jeune écolier qu'il avait été n'eut d'autre père que cet homme volubile et généreux, tous défauts qui expliquaient qu'après plus de vingt ans de travail quotidien à Tanga, il frisât toujours la misère. Banda leva les yeux sur son oncle, il imprimait de ses pieds un mouvement périodique à la machine, ce qui contraignait sa tête chauve et lisse à un balancement saccadé. Banda ne put supporter le spectacle de cette détresse. Il détourna le visage.

— Oncle, dit-il, pourquoi ne retournes-tu pas au pays ? Tu es si vieux, si fatigué. Pourquoi ne retournes-tu pas au pays, pour te reposer ? Tu es si fatigué.

Le vieil homme prit un air compassé, regarda au loin.

— Fils, dit-il, tu crois que c'est facile, n'est-ce pas ? Tu crois que c'est facile et tout le monde le croit aussi, tous ceux qui n'ont jamais habité Tanga, ou toute autre ville ; ils croient tous que c'est facile. Les gens me demandent comme toi : « Pourquoi ne retournes-tu pas là-bas ? » Ils s'imaginent que c'est facile. En réalité, ce n'est pas

si facile, fils. Ça fait vingt-cinq ans, pense-y, vingt-cinq ans que j'ai quitté le pays, vingt-cinq ans que je suis ici ; vingt-cinq ans que je fais ce métier. Qu'y ferais-je maintenant, au pays ? Qu'y ferais-je, je te le demande, fils ? En réalité, ça n'est pas aussi facile qu'on le croit. Je crois que c'est à Tanga que je crèverai, peut-être de maladie, et peut-être aussi de faim — surtout de faim..

Ils se turent tous deux. Le bruit métallique, doux, huileux de la machine semblait les bercer.

— Fils, dit le tailleur, sais-tu que c'est très intéressant ce qui s'est passé au commissariat de police ? C'est très intéressant. On ne sort pas de cette baraque-là à si bon compte. Raconte-moi encore ce qui s'est passé là-bas.

Il souriait de toutes ses dents qui étaient fort belles et blanches malgré son âge. Pour la troisième ou quatrième fois, Banda reprit son récit pendant que son oncle, admiratif, le dévorait des yeux.

— Aux environs de midi, ils m'ont emmené là-bas, deux gardes régionaux — ils venaient de me pocher un œil.

— Ne te tracasse pas, fils. Un œil poché ce n'est rien. Tu n'auras qu'à y appliquer ce soir un torchon mouillé d'eau chaude d'abord, froide ensuite. Qu'est-ce qu'un œil poché ? Rien du tout. Continue, fils.

— Ils m'ont enfermé dans un petit réduit : je suppose qu'il n'y avait plus aucun Blanc au commissariat ; ils étaient tous après manger. J'ai dû m'assoupir ; je n'en suis pas sûr, mais il me semble que je me suis assoupi.

— Comment ça, fils ?

— Je m'étais accroupi, le dos contre le mur, les jambes repliées, le menton sur les genoux. Et j'ai dû m'assoupir, j'étais très fatigué. Et puis j'ai senti qu'on me marchait sur les pieds : c'est un garde qui a eu cette idée-là pour me réveiller. Il m'a conduit devant un Blanc.

— Le commissaire de police ?

— Non ; je crois que c'était plutôt un gradé quelconque. Le commissaire, je l'ai vu à Bamila plusieurs fois : il n'est pas aussi grand. Il m'a interrogé.

— Est-ce que tu lui as parlé directement ?

— Non, parce que je ne comprenais pas. Il parlait beaucoup trop vite et moi je ne comprenais pas. J'ai donc raconté mon histoire à l'interprète qui a traduit. Mais j'ai bien compris ce qu'il a dit à la fin, le gradé blanc.

— Qu'est-ce qu'il a dit à la fin, le gradé blanc, fils ?

— Il a dit comme ça : « Merde, alors ! Bon ça suffit comme ça. Ils m'ont trop couillonné. Au moins je m'en vais relâcher celui-là. »

— Il a dit ça, fils ?

— Oui. Il avait d'abord eu l'air ennuyé. Et puis il a paru chercher dans son esprit et tout à coup il a dit ça.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce que ça peut bien signifier ? conclut le tailleur. C'est étrange tout de même...

Le tailleur se remit à travailler.

Banda contemplait le marché, en face de lui ; c'était une vaste

baraque, au milieu d'une grande place, entourée elle-même d'autres baraquements plus exigus. Le tout était rutilant de tôle ondulée que Banda entendait craquer au soleil. Parce que c'était un samedi, le marché grouillait encore de monde à trois heures d'après-midi. Les yeux du jeune homme prenaient surtout plaisir à suivre les femmes, à cause de leurs robes de cotonnade aux coloris variés. Jeunes, vieilles, grandes, petites, corpulentes, maigres, qu'elles étaient nombreuses. De temps en temps, il en distinguait une, robe de soie rouge, jaune, bleue ou blanche, chapeau de paille, lunettes noires, sac à main, chaussures à hauts talons : « Encore une concubine de Grec ! » songeait-il, tandis que sa bouche esquissait un mouvement de dégoût.

Il se trouvait un faible pour les femmes de la brousse que l'on reconnaissait facilement, à certains signes caractéristiques. Elles portaient des robes dont l'étoffe présentait des couleurs sobres, dont la coupe était simple. Elles avaient des membres très musclés. Elles cachaient leurs cheveux sous un foulard. Parfois, une hotte, vide maintenant, s'accrochait à leurs épaules. Leur sans-gêne aussi les distinguait. En bandes joyeuses et mouvantes, elles parcouraient les échoppes des marchands, touchant à tout, retournant les objets indéfiniment, demandant le prix, le discutant et n'achetant rien finalement. On en voyait qui, accroupies devant un monceau de bananes, d'ignames ou d'oranges, interpellaient un client éventuel, marchandaient avec une hargne feinte, la bouche amère et agressive, mais le sourire dans les yeux. D'autres faisaient patiemment la queue devant le boucher ; lorsqu'elles avaient réussi à dégouter leur ration de charogne, elles s'éloignaient, secouées par un rire métalliquement sonore.

Pourquoi, se demandait Banda, était-il si difficile de se procurer

sa petite femme à soi, parmi tant de femmes ? Avec quelle impatience avaient-elles attendu, dans leur lointain village, ce jour pour venir à la ville. Pour elles, avides de sensations neuves et de préférences fortes, la saison du cacao signifiait surtout les longues randonnées à travers la ville, la visite dans les boutiques grecques, les rations de bœuf, les conversations oiseuses avec les clercs et autres jeunes gens de la ville, la surprise des scènes inattendues. Il aurait bien voulu prendre part à leur joie, mais il ne le pouvait pas. Beaucoup d'hommes, pensait-il parfois, doivent se trouver dans la même situation que moi. Mais à quoi lui servait-il de se le dire puisque cela même ne le consolait pas. Et puis ce n'était pas très certain. Combien d'hommes avaient vu verser aujourd'hui leurs deux cents kilos de cacao au feu ? Est-ce que beaucoup avaient une mère sur le bord de la tombe ? Et puis même si c'était certain, pourquoi se trouver toujours dans le camp des malheureux, des malchanceux ?

— Il se fait tard, Banda ; si tu veux retourner à Bamila...

— Non, oncle, pas aujourd'hui.

— Non ? pourquoi ?

— Ma mère... je serais obligé de la voir pleurer. Non, je n'y retournerai pas aujourd'hui.

— Ah bon ! j'ai failli m'imaginer que tu avais décidé de te fixer à la ville.

Il riait encore de toutes ses belles dents.

— Non, pas tant que ma mère sera vivante.

Banda faisait des efforts pour sourire aussi, de peur d'être en reste. Mais le tailleur se rembrunit soudain : c'était sa façon de faire

comprendre qu'il parlait sérieusement.

— Des fois je me demande si tu ne ferais pas mieux de te fixer à la ville. Et peut-être que tu y réussirais mieux.

— J'y ai bien songé, oncle ; j'y ai souvent songé. Mais ce n'est pas Tanga qui me vient à l'esprit : c'est trop petit. Je préférerais Fort-Nègre.

— Fort-Nègre !

— Oui, Fort-Nègre... Je préférerais Fort-Nègre.

— C'est bizarre ça...

De nouveau le regard du vieil homme se perdit dans le lointain : ses yeux semblaient caresser l'image d'on ne sait quel monde féerique, tandis que sur le front sillonné de rides se lisait le regret d'une jeunesse ratée et à jamais enfuie. Il resta longtemps sans rien dire. Puis, il soupira.

— Ainsi donc, dit-il changeant de sujet, tu ne vas pas à Bamila ?

— Non, oncle, pas aujourd'hui. Ma mère...

Il désirait retarder le plus possible le moment où il lui faudrait conter la catastrophe à sa vieille mère infirme dont la vision lui emplissait l'esprit, gisant sur un lit de bambou, les jambes repliées, le visage enfoui dans le creux de la poitrine, lamentablement voûtée, n'attendant plus que la mort. Il songeait qu'à la nuit tombante, les femmes, de retour à Bamila lui diraient, elle pleurerait sur son fils ; et tous ses espoirs s'envoleraient, faisant place à la douleur, une douleur infinie. Il sentait que ses yeux s'embuaient de larmes ; il fit un geste pour les essuyer au revers de sa main, mais se retint. Il ne voulait pas

qu'on sache qu'il pleurait. Il en voulait intensément au fonctionnaire du Contrôle et à ses semblables, tous ceux qui pouvaient impunément s'offrir le luxe d'infliger la souffrance, même à une malheureuse femme comme sa mère qui n'avait fait que souffrir toute sa vie. Curieux destin : toujours souffrir. Car c'était bien à cause de ce fonctionnaire du Contrôle si sa mère allait encore souffrir. Il se disait qu'il devait se venger : mais il se demandait comment.

— Tu devrais aller voir ta tante, Banda ; elle est malade.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Difficile de savoir exactement, fils. Des douleurs dans tout le corps. C'est l'âge, vois-tu !...

— Est-ce que ça ne serait pas plutôt des rhumatismes, oncle ? Déjà quand j'habitais chez vous, autrefois, ma tante se plaignait de douleurs dans tout le corps. Tu devrais essayer de la porter au dispensaire...

— À quoi ça servirait-il, fils ? Tu sais ce que c'est. Toujours la même histoire : mouiller la barbe, si tu veux que les gens te servent. Fils, je dois te dire la vérité, je n'ai pas d'argent. Vois comme ils refusent de me donner du travail : je suis devenu trop vieux.

Il avança les lèvres, pour dire son dégoût.

Le soleil était à mi-chemin sur l'autre versant du ciel. Il devait être près de quatre heures de l'après-midi. Tanga-Sud se vidait lentement malgré l'heure tardive, car c'était un samedi.

— Vas-y, fils, va trouver ta tante. Je vous rejoins dans une heure, sitôt que j'aurai fini ça...

Le temps s'alourdissait. Des nuages immenses, hérissés et gris à

l'avant, unis et sombres à l'arrière s'accumulaient lentement au-dessus de la tôle ondulée des toits.

— Hâte-toi, fils. J'ai idée qu'il va tomber une de ces pluies !...

— Oui, oncle, j'y vais...

Une fois debout, il dut s'étirer longuement pour se redonner un peu de vigueur. Il se sentait las ; la chaleur lui pesait. Dans le fond, c'était une chance qu'il voulût bien pleuvoir.

Il marchait sans se hâter : la case de son oncle n'était pas si loin ; elle se trouvait juste au-delà de Moko, le premier quartier de Tanga-Nord.

Il vit un attroupement au coin d'un carrefour et s'en approcha mécaniquement. Une foule de curieux entouraient un camion chargé de longues billes de bois. Le conducteur, un petit homme rondouillet, haletant, était affalé sur le marchepied. Des femmes de la forêt, des « villageoises », se tortillaient en geignant tandis que leur index désignait quelque chose sous le camion à billes. Quelques hommes de la forêt aussi probablement, hurlaient des injures et des paroles de défi, en agitant leurs gros poings noirs et menaçants devant la grosse face du conducteur, luisante de sueur, inexpressive. Banda se baissa, imitant d'autres spectateurs.

Seuls les petits pieds nus, le short kaki, la ceinture de cuir et le reste d'un tricot blanc révélaient un garçonnet : la tête, le cou et le début du thorax s'éparpillaient en menue viande dans une mare de sang rouge clair, autour de la double roue gauche du véhicule. Fasciné, il contemplait ce tableau d'horreur. Il en avait pourtant vu des accidents de circulation. Mais cette fois, il pensa qu'on pouvait difficilement imaginer quelque chose de plus inhumain.

Le tumulte grandissait autour du chauffeur, toujours affalé sur le marchepied. La foule devenait plus compacte. Des gars de la police ne purent pas se frayer un passage ; on les vit repartir, probablement pour chercher du renfort. Il était visible qu'une violence finirait par être commise sur la personne du conducteur. Celui-ci se leva soudain, se hissa péniblement sur le marchepied et parla à la foule en étendant les bras :

— Mes frères et mes sœurs, écoutez-moi... Ecoutez-moi donc, je vous en prie. Ecoutez-moi, un petit instant...

En l'entendant, on sentait que sa langue était pâteuse ; de plus, elle lui fourchait, à chaque instant. Banda constata aussi que son regard était noyé, ses yeux tout rouges et légèrement enflés : « J'aurais bien dû m'en douter, songeait le jeune homme. Ces chauffeurs sont tous les mêmes, des soûlards !... »

— ... Vous me connaissez bien, disait le conducteur, larmoyant, vous m'avez vu tous les jours dans cette ville où je me suis conduit comme un homme honnête, pensez-y. Je suis le fils de Mimboga, que vous connaissez aussi, dans le village de Tomasi. Vous voyez bien que ce malheur, je ne l'ai pas voulu ; je l'ai encore moins cherché. Mes frères et mes sœurs, réfléchissez vous-mêmes... Mes frères et mes sœurs...

Il parlait très correctement le dialecte local — quoique souvent la langue lui fourchât. La foule s'était calmée ; elle l'écoutait ; elle le prit même en pitié finalement, surtout les paysans, les « villageois », qui avaient d'abord été les plus indignés.

— C'est vrai, disaient les femmes en écarquillant les yeux, c'est vrai ce qu'il raconte là. Il parle bien notre langue. Pas d'erreur.

C'est un frère à nous. Pauvre homme ! si ce n'est pas malheureux !...

— Tout de même, disaient les hommes, tout de même quel manque de veine.

Et ils haussaient les épaules. Le chauffeur n'était certainement pas le fils de l'homme ni du village qu'il avait nommés. Ceux de Tanga qui assistaient à la scène ne furent pas dupes d'une mystification devenue classique. Non sans intention de complicité, ils se gardèrent bien d'accuser le coup.

Banda reprit son chemin. La scène qui s'offrit ensuite à ses yeux lui coupa littéralement le souffle. Un paquet de jeunes gens, huileux dans leur combinaison de mécaniciens portaient un immense Blanc en travers sur leurs épaules. Comme il n'y avait pas assez de place pour tous, certains se contentaient d'étayer ce corps gigantesque en passant le bras par-dessus les épaules de leurs camarades. D'autres s'agrippaient à ses mains et à ses pieds pour les immobiliser. Ils marchaient avec précipitation ou ils couraient : ils avaient visiblement hâte de se débarrasser d'un tel poids. Ils poussaient des hurlements terribles, montraient des visages convulsés par la colère, des yeux injectés de sang. Ils passèrent si près de lui qu'il put entrevoir l'air désespéré, apeuré du Blanc bedonnant. Un essaim de jeunes garçons qui riaient, criaient, chantaient, faisaient des contorsions, suivaient les mécaniciens. Banda aussi les suivit, de loin, juste pour voir. Il entendit que le gros Blanc marmottait quelque chose et s'approcha pour mieux écouter : il était curieux de savoir ce que disait un Blanc s'il avait peur et s'il avait mal. Mais un camion venait de se garer tout près, d'où s'élançaient des colosses en kaki que Banda reconnut aussitôt pour des gardes régionaux. Les mécaniciens lâchèrent subitement leur

charge, qui s'écrasa sur la chaussée, avec un râle de surprise et de douleur. Comprenant qu'ils ne pouvaient plus fuir, les jeunes mécaniciens huileux se disposaient instinctivement en carré pour recevoir les gardes. Contre toute attente, la collision n'eut pas lieu. Les garçons se précipitèrent sur le gros Blanc qu'ils relevèrent avec des égards infinis, cependant que dans le dialecte local, ils criaient aux mécaniciens :

— Foutez le camp ! Mais allez-vous-en en douce ! Bon Dieu, qu'attendez-vous ?...

Sans demander leur reste, les mécaniciens s'égaillèrent rapidement en direction de la forêt proche. Les jeunes garçons, eux, sachant leur impunité, restèrent sur leurs positions : ils ne désiraient à aucun prix manquer la fin d'un jeu aussi passionnant. D'autres badauds, de tous âges, vinrent bientôt s'ajouter à eux.

Le gros Blanc avait donné de la tête contre la chaussée pierreuse. Il saignait abondamment et gigotait ; sa combinaison bleue était déjà maculée de sang. Sa bouche, alternativement, se fermait et s'ouvrait comme une forge. Les gardes l'entouraient. Au milieu d'eux, roulant une voix sonore comme le tonnerre, Banda aperçut le gradé blanc qui l'avait fait relâcher tantôt. Il parlait très vite et Banda ne le comprit pas plus que dans son bureau du commissariat de police ; mais il devina qu'il tançait sans aménité ses subordonnés parce qu'ils avaient laissé s'échapper les mécaniciens. Il se tourna vers la direction où ils s'étaient enfuis, et la scruta un moment, caressant pensivement sa barbe noire. Il dut comprendre l'inanité de leur faire donner la chasse ; car il haussa soudain les épaules et reprit son tonnerre. Et même, après un moment, ne voilà-t-il pas qu'il se mettait à botter les

fesses de ses subordonnés noirs, un à un, méthodiquement. Des rires fusaient parmi les badauds : ces rustauds leur en avaient fait voir de toutes les couleurs, ce n'est pas eux qui allaient être mécontents qu'on les malmène un peu. Mais Banda se dit à part soi qu'il y avait là une manière de contretemps : pour une fois que les gars de la garde régionale s'étaient montrés compréhensifs, on leur bottait le derrière sans ménagement. Au moins, songeait-il, ils l'ont vraiment eu, ce gradé blanc, en parlant le dialecte local aux mécaniciens pour leur dire de se défiler. Ils l'ont eu... Pour sûr il n'a pas compris, le gradé blanc. Naturellement, il n'a pas compris. C'est encore une chance que ce ne soient pas des missionnaires, les gradés blancs de la police. Un missionnaire aurait compris ; lui, le gradé blanc, il n'a rien compris. Qu'est-ce qu'il a bien pu croire que les gardes leur disaient aux mécaniciens ? Peut-être : « Enfants de putains, nous allons vous rendre propres ! Attendez donc, si vous portez des couilles, des vraies et pas seulement des imitations. Attendez-nous donc, bande d'empaillés, bande de lâches. » Oui, c'est ça qu'il a cru que les gardes régionaux leur disaient, aux mécaniciens... Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ils ont fait ça, les gars de la Garde... Généralement ils ne sont pas si gentils... Pourquoi ont-ils fait ça ?... Peut-être qu'ils connaissaient les mécaniciens ; peut-être qu'ils ont bu l'africa-gin un jour avec eux. Ça ne s'oublie pas l'africa-gin ni les copains avec qui on l'a bu... Ouais, pourquoi ils ont fait ça, je me demande ?

Perdu dans ses rêveries, Il ne s'était pas rendu compte qu'Il était sorti de Tanga-Sud et entrait dans Tanga-Nord : il pénétrait dans Moko, le premier quartier de Tanga-Nord. L'image persistait, vivace dans son esprit : les gardes régionaux et leur gradé blanc grimant

dans le camion et emmenant le gros Blanc qui geignait, saignait et gigotait toujours. Mais la pluie se mit brusquement à tomber, torrentielle. Il quitta la chaussée. Avisant une case pleine d'éclats de rire, il y pénétra.

CHAPITRE VI

Assis sur un lit, il contemplait la pluie ; elle tombait en traversant les rayons du soleil que les nuages n'avaient pas encore réussi à couvrir. De gros torrents turbulents traversaient la cour en suivant leurs sillons habituels et allaient se précipiter dans la rigole qui longeait la chaussée. Dans tout l'espace, on aurait dit de longs fils de métal brillants que quelqu'un aurait pris plaisir à secouer, à faire trembloter.

La case était basse mais plutôt vaste. On y buvait de la bière de maïs qui était la spécialité de la maison. C'était un liquide mousseux, brun, généralement froid, mais que l'on pouvait servir chaud si le client l'exigeait. Les clients s'asseyaient sur des lits de bambou, des lits de bois, des escabeaux ou des caisses vides. Pour poser leur verre, ils avaient le choix entre le sol de terre battue, leur genou ou une longue table unique. Comme la table était souvent trop haute par rapport à leur siège, ils préféraient le poser sur leur genou, ou s'ils dansaient par exemple, sur le sol. Ils buvaient en devisant par groupes de deux, trois, quatre, cinq, six. C'étaient surtout des hommes. Ils se connaissaient tous dans le quartier, comme dans tous les quartiers de Tanga-Nord. Avant d'aller prendre place, chaque arrivant faisait le tour de la salle en serrant chaleureusement les mains qui se tendaient,

même celles qu'il ne connaissait pas — ce qui était, certes, passablement rare. Tous ceux à qui il touchait la main lui demandaient, à tour de rôle, gaiement, en l'appelant par son nom, ou mieux, par son prénom — quand il était chrétien :

— Comment te sens-tu dans ta chair ?

— Ma foi ! comme ça, répondait-il en faisant une petite moue d'enfant gâté.

Cette réponse signifiait qu'il n'allait pas trop mal... ni trop bien, cela va sans dire, qu'enfin ça pouvait bien se supporter, quoi ! Est-ce qu'on n'avait pas vu pire ?

S'il y avait dans la salle un bavard ou un indiscret, il lui posait encore cette question :

— Et comment est ton cœur, mon pote ?

— Oh ! alors lui, il va franchement mal, très mal.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Ne te tracasse pas, je t'en supplie. De petits incidents, comme ça. La vie tu sais ce que c'est, sans aucune importance.

La plupart du temps, les autres savaient ce qu'il cherchait si maladroitement à dissimuler. Si c'était une chose qui prêtait à rire, ils s'esclaffaient tous ensemble, avec une unanimité dans le rire qui doit leur être spéciale, en supposant qu'ils rient encore aujourd'hui — rien n'est moins certain. Sinon, ils baissaient pudiquement les yeux ou se détournaient et n'en reparlaient plus, quoiqu'ils fussent parfaitement au courant : tout se savait à Tanga-Nord.

En songeant à l'époque où il était écolier, Banda fut d'abord

étonné de les retrouver si semblables à eux-mêmes avec leur fausse cordialité, cette cordialité qui n'avait gardé de la cordialité du « pays » que les apparences ; avec leur solidarité, une solidarité spéciale, dont ils perdaient toute notion en dehors des débits de boissons. Mais bientôt, il constata que certains d'entre eux prenaient des allures, manifestaient une certaine supériorité et même quelque distance. Ils entraient, ceux-là, la mine soucieuse, la bouche dédaigneuse, le regard supérieur et vague, la main discriminatoire, la parole peu abondante, discrète. C'était généralement de petits commerçants, récemment enrichis, avec un soupçon d'obésité.

Tous, il les reconnaissait. Mais eux, ils avaient beau le regarder, même en battant des paupières, ils ne semblaient pas du tout le reconnaître. Il connaissait aussi la patronne, une grosse femme, venue de l'ouest, curieusement habillée, qui avait des dents noircies et des façons doucereuses de vous coller sa marchandise. Elle trônait tout au fond de la case, presque dans l'obscurité, entre deux marmites géantes ; dans celle de gauche, elle rinçait les verres et les gobelets et dans celle de droite, elle plongeait mécaniquement les ustensiles et les retirait pleins de bière de maïs. Elle ne se levait jamais. Tantôt, dès que Banda était entré, elle lui avait dit :

— Qu'est-ce que je donne à ce petit pour débiter ?

C'est ce qu'elle disait pour vous demander par quelle mesure vous commenceriez : un verre, un petit gobelet, un grand gobelet, etc.

Banda n'avait pas une très grande envie de boire. Mais il pleuvait dehors et il pleuvrait longtemps. Quand une pluie commence à tomber sous la lumière crue d'un soleil que les nuages n'ont pas couvert, elle ne cesse que fort tard. Il avait un peu d'argent dans la

poche. Et pourquoi ne boirait-il pas au fait ? Peut-être que ça l'aiderait à ne plus penser à sa mère, à ne plus penser à rien, pas même au contrôleur, pas même aux gardes régionaux, pas même au gradé blanc, ni aux mécaniciens, seulement à rien. Déjà auparavant, il éprouvait comme une envie de ne plus rien savoir, de tout oublier.

Ses lèvres touchaient à peine l'extrême bord du gobelet. Il avalait lentement les gorgées en reprenant son souffle après chacune. Il buvait lentement, distraitement, le regard perdu dans la pluie qui scintillait au soleil comme de longs fils d'argent. Il vida le gobelet en rejetant la tête en arrière et souffla en ouvrant largement la bouche.

— Est-ce que le petit remet ça ?

— Non !

Il n'allait pas se soûler, non. Il ne s'y laisserait pas prendre. Un instant plus tard, il éprouvait dans tout son corps une sensation agréable : un chatouillement, eût-il dit, accompagnait le cheminement du sang ; et il pouvait le suivre. En même temps, son esprit accédait à une région plus claire, habitée par la gaieté, l'espoir et l'optimisme.

Dans la salle, quelqu'un proposait une tournée générale qu'il paierait de sa poche, disait-il, comme si généralement il les payait de la poche des autres, songea Banda. L'homme passait devant chaque client et lui demandait quelle mesure de bière il commandait. Le jeune homme n'ignorait pas que très souvent on n'acceptait ces tournées qu'à charge de revanche, quand bien même cela ne vous était pas demandé explicitement, que c'était une provocation à une véritable joute de tournées générales qui se terminaient fréquemment dans le sang. Il n'avait pas d'argent, pas plus qu'il n'avait envie de se battre. Lorsque vint son tour de commander, il confia au donateur,

ingénument, qu'il ne désirait pas trop boire. Mais l'autre avait un penchant pour l'ironie.

— Ah ! tu ne veux pas trop boire, gouailla-t-il. Quel genre d'homme es-tu donc que tu ne veuilles plus boire avec nous ? Je t'ai bien regardé depuis que tu es entré : tu ne dis rien à personne ; tu ne ris pas ; quand tes yeux croisent ceux d'une femme, tu les baisses. Ta mine ne me revient pas. Je ne m'étonnerais guère si l'on m'affirmait que tu sors du séminaire...

Quelqu'un riait très haut, dans sa gorge, d'une façon désagréable. Une femme interpellait l'interlocuteur de Banda, par son nom simplement. En réalité, c'était une manière de l'exciter, tout comme si elle lui avait dit : « Allez, vas-y. Montre-nous ta force et ne te dégonfle pas. Je ne te le pardonnerais jamais. » L'homme était grand, musclé, dans la force de l'âge. Pourtant, dans d'autres circonstances, Banda l'aurait tombé en deux temps. Mais aujourd'hui, après tout ce qui lui était arrivé, l'idée de se battre lui répugnait.

— Dis-nous franchement, tu voulais être prêtre ? Tu y as vraiment pensé ? Tu voulais renoncer à la femme, au plus beau don que Dieu nous ait fait ?...

— Ta gueule, toi ! lança quelqu'un. Où es-tu allé chercher ça, que les prêtres ont renoncé à la femme ? Tu es marrant ! Hi, hi, hi !... Laisse-moi rire. Hi, hi, hi !... Euh ! Hum...

— Ça t'aurait plu de dire la messe, hein ? Dominus vobiscum... et le reste... In nomine Patris... Per omnia saecula...

— Non : tu te trompes sur mon compte. Je n'ai rien d'un séminariste...

— Oh ! voilà... j'ai compris ! Cette fois, j'ai bien compris. Tu as vendu cent kilos de cacao à un Grec ce matin et tu crains de dépenser ton argent, pas vrai ? C'est vrai, hein ? Réponds-moi, n'aie pas honte. Dis-moi la vérité...

Banda leva les yeux. Le ventre de l'homme s'étalait devant lui, au niveau de sa tête. Je m'en vais lui enfoncer ça, se dit-il, en crispant ses poings... Il se demandera toujours ce qui le retint.

— Là aussi, tu te trompes. J'ai des embêtements, c'est tout. Soudain, il eut honte de lui avoir dit ça. L'autre s'était calmé.

— Tu viens quand même de la forêt, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Banda.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Ils l'ont envoyé au feu, ton cacao ?

— Oui !

— J'aurais pu m'en douter. Ne t'en fais pas, mon petit père. Ils font ce coup-là à la moitié des gens. Ne te tracasse pas et bois quand même avec nous, juste pour n'y plus songer. Moi je ne te demande pas de me payer une tournée... Ne va pas te l'imaginer...

Dieu ! qu'il était tenace. Un autre, un ami à lui vint le tirer par la main en lui disant :

— Comprends donc ! Les jeunes gens, aujourd'hui, doivent éviter de contracter de mauvaises habitudes. Il faut qu'ils apprennent à faire des économies. Autrement, comment se marieraient-ils ? Comprends-le donc...

— Qui ignore ici qu'une femme coûte une fortune par les

temps qui courent ? approuva une voix.

— Mon petit, gémit quelqu'un s'adressant manifestement à Banda, mon petit est-ce que tu crois qu'une femme, ça vaut la peine que l'on se prive pour elle ? Moi, je me suis privé durant des années pour acheter la mienne. Et qu'est-ce qu'elle m'a rapporté, je te le demande. Pas même un gosse !

La salle n'était plus qu'un gros éclat de rire. Une voix prit l'orateur précédent à partie.

— Peut-être que tu ferais mieux de te renseigner d'abord sur toi-même avant d'articuler des griefs contre ta femme...

L'allusion était malveillante ; elle rencontra dans la salle un accueil plutôt froid ; il était clair qu'elle y apporta un malaise. Un homme se leva avec des gestes qui disaient qu'il était bien décidé à clore les débats.

— Foutez-nous la paix avec vos histoires, dit-il. Les types qui se marient, ils savent ce qu'ils font ; ils ont des raisons et... de l'argent. Moi, si je ne me marie pas, c'est que de deux serpents, je préfère être piqué par le moins vénéneux...

Ce n'est pas qu'il n'y eût de pères de famille dans la salle ; mais ils préféreraient se tenir en dehors de la discussion. Ils comprenaient bien que ces pauvres gens exhalaient l'amertume de leur déception : ils avaient tant espéré en arrivant à Tanga ! Comme il fallait qu'ils rendent quelqu'un responsable de ce ratage qui les obsédait avec d'autant plus de force qu'ils vieillissaient, ils s'en prenaient à la femme bouc émissaire, à celle qu'ils avaient épousée, à celles qu'ils n'avaient pas pu épouser.

Dehors, la pluie tombait toujours, inlassablement. Depuis combien de temps cela durait-il ? Le soleil avait disparu là-bas derrière la forêt. La nuit tombait à vue d'œil. Les gouttes de pluie tapotaient sur le toit de nattes et sur la chaussée, obstinées, obsédantes.

Il pleuvait et la nuit descendait irrésistiblement. Les clients se relayaient dans la salle. Quoiqu'il le cherchât des yeux, Banda ne vit pas son interlocuteur de tantôt : il était parti. Une lampe à pétrole brûlait sur l'unique table, au milieu de la salle qu'elle éclairait insuffisamment, laissant des ombres dans les coins.

« Je ne peux pas sortir dans la pluie, songeait Banda et je ne peux pas rester là indéfiniment sans rien faire. Je boirais tout aussi bien quelques gobelets de plus... »

Il s'était remis à boire, sans se presser, mais avidement. Plus longtemps il s'était retenu et moins il avait de scrupules à boire maintenant. Au septième gobelet, il n'y tint plus : il sortit sur la véranda, tourna derrière la case et déversa dans la nuit, contre le mur de pisé, toute la bière qu'il venait d'absorber. Il laissa entendre comme un râle : il s'était soulagé. En même temps la conscience de son ébriété se précisait en lui et ne laissait pas de l'amuser. Pourtant, se dit-il, je ne voulais pas boire. Ça c'est vrai, je peux le jurer que je ne voulais pas boire. C'est seulement arrivé comme ça, malgré moi, à cause de cette maudite pluie. Il se tenait debout près du mur à écouter le menu piétinement de la pluie dans les ténèbres. Quand il fermait les yeux, il lui semblait qu'il était balancé par une sorte de roulis, comme le tangage d'une pirogue au milieu des flots...

Il ne pouvait pas s'empêcher de penser au contrôleur, au

commissaire de police, aux jeunes mécaniciens, aux fèves rouges amoncelées, au gradé blanc, aux gardes régionaux, au gros Blanc qui geignait et gigotait douloureusement, à son vieil oncle fatigué. Non, il ne pouvait décidément pas s'empêcher d'y penser. Pourtant il lui semblait qu'un long espace avait ôté toute consistance à ces personnes et qu'elles s'envoleraient bientôt comme un lambeau de fumée. Une seule image s'imposait à lui avec force et l'assiégeait ; une seule image l'émouvait, lui imprimait un frisson : c'était celle de sa mère gisant sur un lit de bambou et pleurant à petits coups de souffle, avec des larmes si grosses qu'on aurait dit qu'elles l'avaient vidée. Car elle devait pleurer maintenant : elle avait dû apprendre ; on avait dû lui dire...

Il eut la soudaine sensation qu'on lui avait fait une profonde entaille dans le cœur et que celui-ci saignait. Des larmes vinrent lui sourdre sous les paupières. Que faire ? Que faire ?... Il ne laisserait pas sa mère souffrir ainsi... Non, il ne pouvait pas la laisser souffrir comme ça. Il devait bien pouvoir arriver à dégouter dix mille francs quelque part, en quelques jours, en une semaine, tiens... Mais où ? Il se mordit violemment les lèvres... Où trouver dix mille francs ?... En quelques secondes, son esprit fit le tour de tous les hommes qu'il avait rencontrés dans sa vie, de tous les endroits où il était allé, en s'arrêtant sur les coffres-forts et les caisses qu'il avait entrevus. D'abord à la mission catholique, la caisse, il l'avait vue... dans un coin de leur bureau, il avait vu la caisse des missionnaires dans un coin de leur bureau. Il aurait pu la retrouver en cherchant à tâtons. Malheureusement, pas question de pénétrer dans leur bureau : il devait être bien gardé. Avec leurs veilleurs et leurs molosses, ceux-là ! Ce n'est pas sur eux qu'il fallait compter pour négliger quoi que ce soit.

Sans compter que le bureau se trouvait dans leur maison d'habitation et qu'ils dormaient chacun dans une chambre contiguë. En personne... Il songea ensuite à la caisse du grand bureau de l'Administration. Et les piquets des gardes régionaux ?... Cette idée arrêta net l'élan de son imagination. Les Grecs !... Ah ! oui, ça c'était une idée ! Les Grecs... Est-ce qu'ils étaient vigilants eux aussi ? C'est chez un Grec qu'il irait faire son coup. Il n'y aurait pas de mal : les Grecs, c'était une race de voleurs ; qui l'ignorait ? Pourvu seulement qu'il ne se fasse pas prendre. Au fait, est-ce qu'ils étaient vigilants eux aussi ? Bêtes et illettrés... ça il le savait ; juste voleurs... Mais ils paraissaient ne pas trop savoir se défendre, et négligents... Il chercherait d'abord à savoir. Il finirait bien par avoir des tuyaux, sans trahir ses intentions. D'ailleurs, est-ce que c'était si pressé ? Il resterait encore quelques jours à Tanga, chez son oncle, que diable... Il se préparerait minutieusement, calmement. Du sang-froid ! c'est ça, du sang-froid... Il prendrait juste dix mille francs... rien que dix mille... Il n'y aurait aucun mal : les Grecs, c'est une race de voleurs, tout le monde le sait, et qu'ils s'enrichissent sur notre dos...

Il s'aperçut subitement qu'il n'était pas tout à fait à l'abri de la pluie et décida de rentrer dans la case. Des voix de femmes en sortaient maintenant. Cette idée... il faudrait qu'il y réfléchisse... Mais, aussi, ça n'était pas si pressé. Il y penserait cette nuit, à réfléchir sur cette idée avant de s'endormir...

Il vit qu'il y avait dans la salle, en ce moment, à peu près autant de femmes que d'hommes. Elles étaient gaies, chantaient et battaient des mains sur un rythme endiablé. Un homme se balançait sur place au milieu de la case bondée de gens. Ces hommes et ces femmes ne se connaissaient pas seulement ; une certaine intimité devait les lier les

uns aux autres. Ils chantaient tous en chœur, hommes et femmes. C'est une chose rare, surtout à la ville, des femmes et des hommes chantant ensemble et avec un tel accord. On entendait les mâles voix des hommes partir résolument des profondeurs, mugir, s'élever, soutenant les voix grêles et fluettes des femelles. C'était une scène typique du samedi soir.

— Regardez donc, regardez ! dit une femme anxieuse. Il se passe quelque chose là-bas, de l'autre côté de la route. Voyez-vous ? Regardez !...

— Ne t'occupe pas, c'est la troisième fois qu'ils font la même chose... Rien du tout... aucune importance. Ils recherchent le nommé Koumé, le garçon qui était mécanicien chez T...

La voix profondément mâle était pleine d'une assurance indifférente. Les femmes s'étaient tues et écoutaient.

— Tu veux dire qu'il n'y est plus, ce garçon, chez T... ? demanda quelqu'un.

— Non, il n'y est plus, il est en fuite, tu ne sais donc pas ? C'est vrai que tu ne sais jamais rien, toi...

— Il s'est passé quelque chose ?

— Ils ont malmené leur patron, tu sais, le gros Blanc qui est chauve. Il est très mal, à l'hôpital. Il paraît, qu'en outre, les mécaniciens ont pris beaucoup d'argent dans la caisse de T..., au nez de Madame T... qui leur a tiré dessus sans en atteindre aucun. Et ils se sont enfuis. On recherche surtout Koumé : c'était le meneur...

— Allons, les femmes ! bougonna le danseur, est-ce que ça vous regarde donc tant que cela ?

Elles reprirent leur chant qu'elles scandaient de battements de mains. Le danseur reprit le balancement de ses hanches : il ne suivait pas le rythme ; il ne pouvait pas suivre le rythme, trop rapide pour lui. À la lumière de la lampe à pétrole, on voyait ruisseler de sueur son torse auquel il faisait subir des contorsions convulsées, tandis qu'il pinçait ses lèvres. Nu jusqu'à la ceinture, il portait un pantalon kaki, aux pieds des chaussures de toile si vieilles et si étroites qu'à chaque pied, les deux derniers orteils avaient déchiré la toile, préférant se faire une place au soleil.

Le bruit des gouttes d'eau sur le toit avait diminué. Je vais m'en aller, se disait Banda. Mon oncle est rentré depuis des heures, lui qui n'a cure de la pluie. Il doit se demander ce qui m'est arrivé. Mais l'atmosphère de cette salle plaisait à tous ses sens excités par la bière de maïs. Il ne partait pas malgré ses résolutions... Il faudrait qu'il réfléchisse à cette idée... C'était une bonne idée, pas d'erreur possible... Il y réfléchirait.

De l'autre côté de la chaussée, les gardes régionaux fouillaient des cases, méthodiquement. Ils tenaient des lampes tempête à bout de bras : on voyait surtout leurs énormes godillots noirs qu'ils avaient dû chausser à cause de la pluie — ils allaient généralement pieds nus — ainsi que les bandes molletières glauques qui s'enroulaient autour de leurs jambes maigres. C'était la troisième fois, cet après-midi qu'ils venaient fouiller de ce côté-là sans résultat ! Au bout d'un temps, ils reformèrent les rangs et reprirent le chemin de Tanga-Sud. Pensif, Banda les regardait s'éloigner.

Il faudrait qu'il réfléchisse sur cette idée... Les Grecs, une race de voleurs... il n'y aurait pas de mal. Toutes sortes de souvenirs lui

affluaient à la mémoire... Les cours de catéchisme... si tu voles... un franc à une vieille femme qui n'avait que ce franc pour toute fortune... péché grave... péché mortel... tandis que si tu voles cent mille francs à... un milliardaire, tu ne commets peut-être même pas un péché véniel... Ouais ! cent mille francs... c'était une somme ça ! Lui il ne prendrait que dix mille... Ce garçon, Koumé, devait être un homme formidable. S'il pouvait le voir, peut-être bien qu'il lui donnerait des tuyaux... Peut-être que les gardes viendraient fouiller chez mon oncle ? Ils ne me trouveraient pas, bien sûr, mais ils trouveraient mon oncle... Qu'est-ce qu'ils lui feraient ?... Peut-être qu'ils le maltraiteraient. Quand ils ne peuvent pas avoir le coupable. Ils s'en prennent toujours à ses parents, à ses amis... Sûr qu'ils le maltraiteraient. Mon oncle... il est très fatigué. Il devrait retourner au pays...

La silhouette d'une jeune femme s'encadra dans l'embrasure de la porte. Banda sursauta : un frisson venait de le parcourir des pieds à la tête, il avait honte à cause de ses pensées. « J'ai cru que c'était elle, respira le jeune homme. Comme c'est idiot ! Qu'est-ce qu'elle serait venue faire là ? Qu'est-ce qu'elle serait venue faire à la ville, couvée qu'elle est par son père comme une marchandise précieuse ? » Toute la journée, il n'avait pas un moment pensé à elle. Cette constatation l'amusa. Pourquoi n'ai-je pas pensé à elle, se demanda-t-il ? Peut-être tout ce qui lui était arrivé ne lui en avait pas laissé le temps ? Peut-être aussi que son esprit était trop occupé par sa mère ?...

Maintenant, il pensait intensément à cette fille : à son grand étonnement, elle lui inspirait une sorte de dégoût. Tant qu'il s'était dit : « Je vais l'épouser, ma mère en sera si heureuse. » Il s'était plu à l'évoquer, à parler d'elle, à la voir. Mais après ce qui lui était arrivé aujourd'hui, il était certain de ne plus pouvoir l'épouser : du coup, il lui

trouvait beaucoup d'imperfections physiques et morales. Par exemple, il ne supportait plus l'idée de la vénération qu'elle portait à son sorcier de père. Lui répugnaient aussi ce soir sa docilité à l'égard de ses parents, son indolence, sa trop constante bonne humeur ; est-ce qu'elle était toujours heureuse, est-ce qu'elle n'avait jamais souffert, elle ?...

Tiens ! la petite s'était assise juste sur le même lit, à côté de lui. Il s'aperçut qu'elle promenait un regard inquiet à travers la salle comme si elle avait été en train de chercher quelqu'un. Leurs regards se croisèrent. Elle se renfroga : elle avait honte d'avoir paru chercher quelqu'un, un homme.

— Tu cherchais quelqu'un ? demanda Banda.

— Oui, mon frère. Il n'est pas revenu chez nous. Il boit toujours le samedi soir.

Elle était craintive, circonspecte, comme une bête aux abois. Il songeait à toutes les questions auxquelles il aurait eu à répondre si ça avait été elle, des questions idiotes, par exemple : « Comment vas-tu faire maintenant pour m'épouser ? Il faut à tout prix que tu aies l'argent », ou bien « Est-ce que tu peux attendre jusqu'à l'année prochaine, peut-être que ton cacao aura plus de chance ? » ou bien encore : « Qu'est-ce que tu crois que je devrais dire si mon père veut me marier à quelqu'un d'autre ? Vois-tu, mon père s'impatiente, lui... » Il se retourna de nouveau vers la jeune fille qu'il se surprit à examiner. Il éprouvait une violente envie de lui parler, de lui faire des confidences : il comprit à ce besoin d'épanchement qu'il était tout à fait soûl.

— Tu as un drôle d'air. Comment t'appelles-tu ?

— J'ai cherché partout, il se fait tard ; je ne sais plus où aller.

— Ne te tracasse donc pas ainsi. Un homme, ça n'a jamais été une femme ou un enfant : ça ne se perd pas ; ça se retrouve toujours. Moi aussi, on doit se demander où je suis passé. Pourtant, regarde, je me porte fort bien, pas vrai ? Non, un homme ne se perd pas : il se retrouve toujours...

— Il a peut-être bu et il est incapable de rentrer sans l'aide de quelqu'un ?

— Il a peut-être tout simplement des ennuis dont il aurait peur de vous rendre compte...

— Je suis toute seule avec lui...

— Eh bien, peut-être que tu lui poses trop souvent des questions. Et ce soir, il n'a peut-être pas envie de répondre à tes questions. Très souvent, on ne peut pas rentrer, uniquement à cause de cela. Entre nous, c'est mon cas...

— Tu as des embêtements ?

— Oh ! oui...

Il soupira. Il lui conta vaguement ses malheurs et ses tribulations, en insistant sur son œil poché qui en était la seule trace visible. Il lui parla d'elle sans émotion. La pudeur l'empêcha de s'étendre sur sa mère. Elle paraissait très intriguée. Lorsqu'il eut fini, elle se décontracta manifestement : on aurait dit qu'elle se sentait plus à l'aise maintenant.

— On paie donc encore de l'argent dans ton pays pour épouser une femme ?

— Oh ! oui alors, beaucoup d'argent. Tellement d'argent que je connais des gens qui s'efforcent depuis des années d'en économiser suffisamment pour se marier. Depuis des années, ils font tout pour se trouver assez d'argent... Moi, j'avais encore la chance que mon père, à sa mort, m'ait légué une plantation, oh ! pas une grande. Seulement, à quoi ça sert ? Ils ont pris tout mon cacao et m'ont poché un œil par-dessus le marché. Et chez toi, on ne paie pas ?

— Non, c'est fini maintenant. Ils se sont réunis, toute la tribu, un beau matin. Ils ont discuté longtemps. Il y avait le chef, un prêtre noir du pays et un Blanc, un officier d'Administration. Et ils ont décidé que c'était fini, qu'ils ne vendraient plus leurs filles comme du bétail. Mais ça n'arrange pas grand-chose. Mon frère devra quand même payer parce qu'il voudrait épouser une fille qui n'est pas de chez nous : ils lui feront payer, j'en suis sûr. Alors ?...

— Ceux de chez nous aussi se sont réunis, mais ça n'a rien donné. Ils ont tous des filles qu'ils espèrent vendre un jour. Ils ont dit au prêtre et à l'officier d'Administration des Blancs qui assistaient à la réunion, qu'ils ne renonceraient jamais à une coutume léguée par leurs ancêtres. Les Blancs ont répondu que c'est là qu'ils se trompaient : ce n'était pas du tout une coutume de leurs ancêtres, etc. Les deux Blancs n'ont pas insisté parce que du côté de chez nous, ils ne prennent pas beaucoup la discussion avec les étrangers, ça se termine mal... Est-ce que tu bois un peu de bière de temps en temps ?

— Oui, si tu veux m'en offrir.

Elle avait un peu hésité. C'était dans l'ordre des choses. Dans son subconscient, il se réjouissait d'être resté au moment même où il

croyait que cette jeune fille lui était indifférente ; des rencontres comme ça, on en fait des tas par semaine pour peu qu'on veuille bien séjourner à la ville.

Ils buvaient. Ils s'étaient assis côte à côte, silencieux et rêveurs, parmi les gens qui chantaient en battant des mains, et en faisant, entre deux chansons, des réflexions grivoises. Il sortit de sa poche un demi-paquet de cigarettes ; elles étaient froissées ; elles étaient restées toute la journée dans sa poche et il les avait oubliées.

— Est-ce que tu fumes parfois ?

— Jamais !

— Tiens : il me semblait que toutes les femmes de la ville fumaient.

Elle leva sur lui un regard noyé dans des yeux humides. Banda aperçut bien une lueur dans les yeux de la jeune fille ; mais il ne comprit pas tout de suite que c'était une larme. Il aspirait goulûment les bouffées, sans se donner le temps de respirer. Comment avait-il pu oublier toute la journée de fumer ? Fallait-il qu'il ait été bouleversé !

— Je ne suis pas une femme de la ville ; c'est là que tu te trompes.

— Comment ça ?

Manifestement, elle n'avait pas envie de répondre. Mais une jeune fille doit toujours dire quelle est sa tribu, comment se nomme son clan, où elle est née, sous peine de faire très mauvaise impression.

— J'habite Tanga depuis quelques semaines seulement ; exactement trois semaines. Je suis née à Zamko, loin, très loin d'ici...

Il comprenait maintenant sa timidité. C'est vrai qu'elle n'était pas encore une femme de la ville. Il sentait grandir sa sympathie pour elle. Il l'oubliait parfois, maintenant qu'il lui avait fait des confidences, pour rêver à cette idée... une bonne idée, il n'y avait pas de doute... sans aucun mal d'ailleurs... les Grecs, est-ce que ça n'était pas des voleurs ?... Il aurait des tuyaux, oui, il en obtiendrait... Quand il revenait à elle, il se mettait à la dévorer des yeux, la trouvant très belle, mais ceci ne l'impressionnait guère : il savait qu'à ses moments d'ébriété, assez fréquents, il avait tendance à trouver toutes les femmes belles, uniquement parce qu'il les désirait. Elle soupira.

— Moi aussi, j'ai des ennuis, chuchota-t-elle.

— Allons donc !

— Oui, j'ai des ennuis...

— Ne te tracasse pas pour ton frère ; ce n'est vraiment pas la peine, crois-moi.

Elle le regarda avec surprise, puis aussitôt, l'étonnement qu'elle avait semblé éprouver s'effaça.

— J'ai des ennuis, je te le jure...

— Graves ?

— Très graves ; question de vie ou de mort.

— Dis-les-moi. Je t'aiderai ; je t'assure que je t'aiderai. Dis-les-moi ; tu verras, je t'aiderai.

Ce n'était pas une fanfaronnade, il pensait ce qu'il disait. C'était tout simplement plus fort que lui : il ne pouvait pas voir la souffrance sans aussitôt se mettre à vibrer au diapason de l'être qui l'éprouvait.

C'était tout simplement plus fort que lui.

— Tantôt, je t'ai menti, avoua-t-elle. Ce n'est pas mon frère que je cherchais, mais une amie âgée pour lui demander conseil, et aussi pour lui demander de veiller sur notre case, des fois que je quitterais Tanga précipitamment.

— Pourquoi ?...

— Mon frère était mécanicien chez T..., celui-là qui a une scierie près du fleuve. Elle chuchotait tout bas.

— Il s'appelait Koumé...

— Tu sais ? Elle se dressa.

— Je viens d'entendre parler.

Ils se scrutèrent un moment. Dehors, la nuit était tombée tout à fait, épaisse, gluante et la pluie devenue si fine que la chute des gouttes était imperceptible.

— On le cherche, dit-il.

— Oui.

— Je suppose qu'il doit être bien loin d'ici maintenant.

Elle ne répondit pas. Elle restait tassée sur le lit, craintive, apeurée, comme une bête traquée. Elle se rapprocha de lui : leurs corps se touchaient maintenant. Elle portait une robe de cotonnade légère à travers laquelle il sentait rayonner et frémir sa féminité. Dieu qu'elle était chaude ! Banda pensa crier, il éprouvait une brûlure lancinante du côté où elle le touchait. Il ne broncha pas. Au fond cette fille, c'était comme tant d'autres ; c'est seulement lui qui était soûl. Elle leva sur lui un regard ardemment inquisiteur. À la lumière de la

lampe à pétrole, il pouvait contempler son beau visage. Elle le scrutait. Il lui prit la main ; ça ne lui arrivait pas souvent ; sans savoir pourquoi, il lui avait pris la main.

— Comment t'appelles-tu ?

— Banda ; et toi ?

— Odilia.

— Comme c'est bizarre ! Ma sœur cadette portait ce nom-là. Elle était belle... comme toi...

— Elle est morte ?

— Oui, toute jeune ; elle n'était qu'une fillette. Elle est morte comme ça un jour : elle avait à peine été malade.

— Tu l'aimais beaucoup ?

— Oui, alors ; tu ne peux pas savoir comme elle m'a manqué depuis.

Plus tard, il lui avouera qu'il n'avait pas voulu mentir, qu'il ne savait pas pourquoi il lui avait raconté cette histoire inventée de toutes pièces. Il ne savait qu'une chose : il avait toujours désiré une sœur cadette et il lui semblait parfois qu'il en avait eu une qui était morte en bas âge. Il n'aurait pas pu dire d'où lui venait cette impression, mais il l'avait souvent éprouvée. Ça c'était seulement la vérité. Chose curieuse, il avait toujours donné ce nom, Odilia, à sa sœur imaginaire. Ça aussi, c'était seulement la vérité.

Il lui pressait la main doucement. Il la désirait. Au moins, ce n'était pas une fille usagée celle-là, ni tripotée par toutes les mains, ni vidée de son jus comme un citron, ni souillée par toutes les ivresses. Il

sentait qu'elle était toute fraîche, toute jeune. Il avait oublié la bonne idée, sa grande idée, ainsi que les Grecs, cette race de voleurs.

— Où es-tu né ?

— À Bamila, pas loin d'ici, dix kilomètres, sur la route du sud.

— Oui, je sais.

— Tu peux me parler sans inquiétude.

— Tu es soûl.

— J'ai un peu bu, d'accord. Mais je ne suis pas soûl, ça non.

Ils se turent un moment.

— Est-ce que tu peux m'aider ?

— Mais oui, ma petite sœur, mais oui. Dis-moi tout. N'aie pas peur. Est-ce que j'ai la tête d'un traître ? Regarde-moi bien, est-ce que j'ai la tête d'un traître ? Est-ce qu'on peut être méchant avec toi, Odilia ? Parle-moi...

Il y avait donc quelque chose de si urgent, de si grave ? Tant pis ; il l'aiderait quand même. Ce serait comme s'il avait rendu service à « sa petite sœur morte ». Et puis, par-dessus tout, ce n'était pas tout à fait son genre de coucher avec les pucelles. L'autre aussi était toute jeune. Mais avec elle, c'était le mariage ; et le mariage c'est une autre question...

Elle posa ses lèvres sur le bord de l'oreille de Banda :

— Je vais te dire où est mon frère. Caché dans la brousse... une petite brousse... pas loin derrière la case que nous habitions. Il a peur... on peut le prendre d'un moment à l'autre... on le recherche. Il était revenu pour me dire de partir et il a été coincé : des barrages

partout... un barrage au moins sur le plus petit sentier. Le Blanc à l'hôpital... on dit qu'il a une fracture du crâne... peut-être qu'il va mourir ?...

Elle avait débité le tout d'une traite. Elle se tut et soupira. Elle faisait pitié. Comme elle devait aimer son frère. Ce qu'il aurait dû avoir lui Banda, c'est une vraie petite sœur, aimante comme cette petite fille qui vibrait d'amour pour son frère. Il fut attendri.

— Il ne faut pas qu'ils le prennent, chuchota Banda terrifié, ils le tueraient immédiatement...

— Ils le tueraient sur place, aucun doute...

— Il ne faut pas qu'ils le découvrent.

— Je te dis que s'ils le prenaient, c'est sur place qu'ils le tueraient.

— Il n'y a pas de doute, c'est sur place qu'ils le tueraient.

Par nervosité, il lui pressait la main. Elle ne comprit pas que c'était par nervosité. Elle prit peur soudain et protesta en se dégageant, la bouche mauvaise :

— Laisse donc ça, gémit-elle au bord des larmes ; c'est seulement pour mon frère que je te demandais de m'aider ; ils pourraient le tuer s'ils le découvraient.

— Qui t'a dit qu'il ne pouvait pas franchir les barrages ?

— Tu crois qu'il peut ?

— Bien sûr. Par la forêt ! des pistes très peu fréquentées, des raccourcis en plus. Je connais la région comme ma poche. J'ai été à l'école là-haut, tu sais ? Et la police, c'est seulement des étrangers qui

ne connaissent même pas le pays. Ils ne peuvent pas installer des barrages dans la forêt, mais uniquement sur leurs routes et les sentiers très fréquentés, ceux qu'ils connaissent. La forêt, ils en ont peur comme toi de la mer : il n'y en a pas dans leurs pays. Pas question de passer sur la route ou les sentiers trop connus. Mais la forêt est à peu près sûre. Et moi je connais toutes les pistes de la forêt...

— Banda, dit-elle, d'une voix qui suppliait avec une ardeur irrésistible, aide mon frère, aide-le. Il a ton âge, à peu près ; c'est un peu comme ton frère. Il était tout seul ici ; moi je n'y suis que depuis peu. Il ne connaissait presque personne : il n'avait d'amis qu'à l'atelier... Un garçon bizarre, toujours sombre et seul. Aide-le, je t'en supplie. Est-ce que tu ne voudrais pas être mon frère aussi ?...

C'est elle qui lui pressait la main maintenant. Il éclata d'un petit rire qui râlait dans sa gorge et sifflait entre ses dents.

— Non, j'aime mieux être autre chose, dit-il, malicieux...

Et soudain, il se rembrunit :

— Mais je vais aider ton frère, tu verras ; je vais l'aider. Ils m'ont eu ; même qu'ils m'ont poché un œil ; et moi je te jure qu'ils ne l'auront pas. Lui au moins, ils ne l'auront pas.

CHAPITRE VII

Il faisait noir. On entendait le menu clapotis des fines gouttes de pluie sur le sol humide. De temps en temps, Banda piétinait dans une flaque et l'eau boueuse venait l'éclabousser jusqu'à la hauteur des genoux : elle redescendait, froide, chatouilleuse, le long de ses jambes et s'infiltrait dans ses chaussures de toile. Celles-ci, à chacun de ses pas, faisaient un bruit gras, comme un court ronflement. Il se demandait à quoi lui servaient maintenant ces chaussures, il les avait mises pour ce qu'il croyait devoir être une fête et qui n'avait été qu'une randonnée fort triste et qui se terminait par une aventure dangereuse. C'est seulement quelques jours plus tôt qu'il les avait lavées et blanchies avec soin. Le même jour, il avait lavé et repassé entre autres le short kaki et la chemisette bleue qu'il portait maintenant. Ce jour-là, il sifflotait encore et chantait et riait...

Il s'arrêta, se plia en deux : sans en avoir dénoué les lacets, il arracha les chaussures de toile, l'une après l'autre, d'un mouvement rageur et nerveux. Il se sentit plus à l'aise lorsque ses pieds se trouvèrent à l'air libre. Il marchait plus vite et d'un pas plus sûr. Il éprouvait beaucoup de peine à suivre la jeune fille qu'il ne voyait pas.

— Tu as bien fait, murmura-t-elle.

- Bien fait quoi ?
- D'enlever tes chaussures.
- Pourquoi ne me disais-tu pas de les enlever ?
- J'attendais que tu y penses toi-même...

Drôle de petite fille ! C'est vrai, ce qu'il aurait dû avoir c'est une sœur aimante comme ça : il se serait senti moins seul. Pour sûr, ce qu'il aurait dû avoir, c'est une petite sœur comme ça, aimante et dévouée.

Ils traversaient des quartiers, de préférence en se faufilant entre les cases et en évitant de rencontrer des gens : ils leur auraient posé des questions. C'est à Fort-Nègre que j'irai m'installer, songeait Banda. Je ne viendrai pas me rouler dans la boue de Tanga, ça c'est sûr. Il était dégoûté par la laideur et la misère de tout ce Tanga-Nord, avec ses cases ratatinées, insignifiantes, mal construites, percées de grands trous par lesquels on pouvait voir l'intérieur. Tantôt un homme et une femme se battaient ou se querellaient ; tantôt c'était un gosse que l'on corrigeait à la chicote, un bébé auquel on administrait un lavement à la poire, un phonographe que l'on faisait brailler. Plus loin, des buveurs remplissaient une case au point que l'on se demandait comment elle réussissait à ne pas s'envoler tant il y avait d'éclats de voix dedans... Ils évitaient les rues dans la crainte d'être assaillis par derrière. Une épaisse odeur de fosse d'aisances traînait obstinément dans l'air.

- Par ici ! lui dit-elle en traversant la chaussée.

Il admirait la précision et le courage de cette gosse. Comment l'autre se serait-elle comportée dans les mêmes circonstances ? Odilia

lui faisait surtout pitié, toute seule parmi tant de gens indifférents cruels ; parmi tant de périls et d'embûches ; toute seule si loin de ses parents. Il s'aperçut tout à coup que ce qui lui plaisait le moins dans l'autre, c'était qu'elle se laissait couvrir par son père — un sorcier — et sa mère, comme un œuf ou un poussin. Il se sentait plus près d'Odilia, comme au même niveau : elle était seule en ce moment, aussi seule que lui. Au fait, il allait voir Koumé ? Il lui demanderait peut-être un tuyau pour son affaire, sa grande idée... un Grec ; lui prendre juste dix mille... et rien de plus... pas de mal... Mais quand ferait-il son coup ? Il avait promis d'aider Koumé, c'est sûrement à Bamila qu'il irait le cacher. Dommage ! il ne pourrait pas faire son coup. Si, pourquoi pas ? Des semaines, des mois plus tard... Ah ! oui, c'est ça qu'il ferait. Il mettrait d'abord Koumé hors de danger ; et puis un de ces jours, à Bamila il lui demanderait le tuyau, juste comme pour plaisanter. Et peut-être qu'il éclaterait de rire en disant : « Peuh ! un Grec, qu'y a-t-il de plus facile ? » Oui, c'est ce qu'il lui dirait... Il attendrait qu'ils soient en sécurité à Bamila pour lui demander le tuyau juste comme pour plaisanter.

Pour le moment, il avait oublié sa mère ! Le grand air et la fraîcheur lui avaient rendu son audace et son entrain. La bière de maïs, elle, persistait, dans ses yeux surtout : cette sensation ne l'incommodait pas, au contraire : elle l'aidait à transfigurer la réalité, juste assez pour ne pas se sentir trop malheureux. C'était une chose bizarre que la vie...

Il n'eut pas le loisir de poursuivre le cours de ses pensées. Ils pénétraient sans bruit dans une case basse et étroite. Banda frotta une allumette, mais aussitôt Odilia souffla dessus et l'éteignit.

— Nous avons la chance qu'il fasse si noir aujourd'hui ; ne nous fais donc pas prendre, dit-elle en guise de reproche.

Puis, elle lui toucha le bras.

— Reste là. Je m'en vais l'appeler. Le mieux serait que tu ne frottes plus une allumette.

Resté seul, Banda scrutait la nuit. Il ne voyait rien que les ténèbres, des pans, des masses, des flots, des tourbillons de ténèbres granuleuses, charnues ou spongieuses. Il n'aurait pas vu voir un homme à plus d'un mètre. Comment ferons-nous aujourd'hui dans la forêt ? se demandait-il. Est-ce qu'ils emmèneraient une torche, un tison ou n'importe quoi pour voir ? Non, il valait mieux ne rien emmener du tout : une torche, un tison, tout ça les signalerait facilement. Il était assez habitué à la forêt pour s'y conduire de nuit sans aucun besoin de lumière. Tout à coup, son esprit se porta sur les gardes régionaux. Peut-être, se dit-il, qu'ils sont tapis autour de la case ? Peut-être qu'ils attendent pour se ruer que Koumé entre ? S'ils s'amenaient, que ferait-il ? Sans réfléchir, sans hésiter, il sut ce qu'il ferait. Il se battrait avec rage, comme un fou. Il lui semblait qu'avec eux, lui Banda ne pouvait que se battre, envoyer son poing sur leur figure, recevoir le leur sur la sienne, cogner, ruer... Il se fraierait un passage à coups de poing. Il s'enfuirait dans la forêt. Lui aussi, s'ils le reprenaient, ils ne lui feraient pas de cadeau. D'innombrables images tourbillonnaient dans son esprit : « Peuh ! un Grec, qu'y a-t-il de plus facile à voler ?... » Oui, c'est certainement ce que lui dirait Koumé demain ou un de ces jours à Bamila ; et il le dirait tout en riant ; lui Banda rirait aussi pour donner le change, pour ne pas faire croire que c'est à son intention qu'il demandait le tuyau. Ils riraient tous les deux

à pleine gorge... Odilia, souriante, les regarderait avec admiration. Il raconterait l'histoire de cet homme qui gérât la « boutique » d'un Grec : il avait établi les comptes dans un seul livre qu'il avait ensuite brûlé, ce qui lui avait permis de voler le Grec tant qu'il voulut. À la fin, ils se présentèrent devant un tribunal, un tribunal de Blancs, des Français qui parlèrent en ces termes au Grec : « Vraiment tu déshonores la race. Ah ! quel con tu peux faire ! Comment as-tu pu te laisser couillonner ainsi par un indigène ?... » Il faut dire que le Grec ne pouvait rien vérifier puisque le livre de comptes avait été brûlé... Ils riraient encore tous... C'était une histoire authentique et lui, il la raconterait juste pour n'être pas en reste si Koumé raillait les Grecs... Qui ne connaissait cette histoire ?...

Avec la souplesse d'un chat, une ombre se coula sans bruit dans la case : c'était la gosse. Suivit une autre ombre : aussi discrète. L'homme parut grand à Banda ; il se tint en face de lui. Ils se mesurèrent dans l'obscurité sans trop se voir. À quoi pouvait-il bien ressembler, ce Koumé, ce dur ? se demandait Banda. Une rafale s'engouffra par la petite porte, apportant une fraîcheur pénétrante.

— Il faut faire vite, s'inquiéta Banda. Ils peuvent revenir d'un instant à l'autre.

— Qui ? dit Koumé.

— Qui ?... Tiens ! les types de la Garde régionale ; on ne t'a pas dit ? Ils ne font rien d'autre que fouiller les quartiers noirs. Ils fouillent une case qu'ils suspectent et s'en vont. Plus tard, ils reviennent fouiller une autre. Odilia, pourquoi ne lui as-tu pas dit ?

— Je ne pouvais communiquer que rarement avec lui ; et puis est-ce qu'il n'aurait pas pris peur ?

— Y a-t-il des Blancs avec eux ? demanda Koumé.

— Non !

— Alors, rien à craindre. Les Noirs, ils perquisitionnent pour la forme, juste pour la forme. Ce qui m'embête, c'est qu'il y ait des Blancs aux barrages. S'il n'y avait que des Noirs...

— Est-ce que tu plaisantes ? s'inquiéta Banda. S'il n'y avait que des Noirs, dis-tu... Les jeunes je ne sais pas, peut-être qu'ils sont chics de temps en temps — ils vous ont laissé filer cet après-midi. Mais les vieux, c'est différent ; ils veulent avancer en grade ; comme ce sont des illettrés, ils comptent sur la docilité...

— Tu y étais, cet après-midi ?

— Mais oui, je vous ai vus : vous êtes tous très courageux. S'il n'y avait que des gens comme vous, les types du genre de T... seraient rares.

Ils se turent un instant.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? Nous devrions nous dépêcher.

Koumé claquait les dents et frissonnait : on pouvait s'en rendre compte à sa respiration hachée en menus morceaux. Avait-il peur ou était-il resté trop longtemps sous la pluie et dans la fraîcheur ? Banda pensa que ce devait être les deux.

— Tu as peur ? demanda-t-il au jeune homme.

La question décontenança Koumé et dut même le vexer. En répondant, il parla sans desserrer les dents. Il avait peur ? Pourquoi lui poser une telle question ? Et à quoi ça servirait qu'il ait peur ou non ? Et est-ce que n'importe qui n'aurait pas peur à sa place ? Un Blanc

allait mourir et c'est lui Koumé qu'on accusait. Hein ? est-ce que n'importe qui n'aurait pas eu peur à sa place ? Il allait lui dire si ce n'était pas une chose à faire peur, ça, être accusé d'avoir tué un Blanc...

Banda écoutait le frère d'Odilia : sa voix lui plaisait, de même que le personnage. Il se demandait pourquoi... Peut-être parce que c'était le frère d'Odilia, le garçon qui avait reçu en partage la petite sœur dont lui n'avait fait que rêver. Peut-être parce qu'il avait toujours souhaité voir ce genre de garçon, des durs comme il disait. Sûr, il aurait été un dur lui-même sans sa mère. Peut-être aussi parce qu'il lui rappelait un ami, un ancien camarade de l'école là-haut. N'importe comment il s'aperçut que décidément Koumé lui plaisait et c'était rare qu'un garçon lui plaise à ce point. L'impression de parenté qu'il avait déjà éprouvée pour Odilia, il sentit qu'elle s'étendait lentement au frère de la jeune fille.

— Ne te vexes pas : aie seulement confiance, lui dit Banda, en lui posant la main sur l'épaule.

Il le sentit sursauter, se raidir et se reculer légèrement. Est-ce qu'il allait le frapper ? Il ferma les yeux, se renfroigna, s'attendit à recevoir le choc quelque part sur sa figure : mais rien ne se produisit. Koumé s'était simplement dégagé.

— N'aie pas peur vieux, dit Banda rassuré et d'une voix plutôt émue. N'aie pas peur. S'il y a un homme pour vouloir te livrer aux gardes régionaux, ce n'est pas moi ; je t'assure ce n'est pas moi ; ce n'est vraiment pas moi. Ils m'ont possédé ce matin : après avoir pris mon cacao, ils ont bien failli me faire mettre en prison. Dire qu'ils m'avaient déjà rossé. Même qu'ils m'ont poché un œil...

Il se tut un instant ; il haletait un peu, et puis il reprit :

— D'ailleurs, dans mon pays, et surtout à Bamila où je suis né, les gens ont toutes sortes de défauts mais ils ne livrent jamais personne aux Blancs.

L'autre s'était détendu. Qui n'avait entendu parler de Bamila ? Un village farouche, dans un pays farouche dont les habitants comptaient à leur actif plusieurs meurtres sur la personne d'agents de l'ordre de toutes sortes, gardes régionaux ou gardes territoriaux.

— Je ne peux pas me laisser prendre, ils me tueraient sur place, s'excusa-t-il.

Comme s'il avait jugé l'excuse insuffisante, il ajouta, après une courte pause :

— ... Je suis le seul garçon de mes parents.

— Je comprends ça, fit Banda, ils ne doivent avoir installé leurs barrages que sur les routes et les sentiers passants : je le sais, ce n'est pas la première fois... La forêt, elle, est libre. Je vais te conduire jusqu'à mon village, six à dix kilomètres d'ici sur la route du sud. Je t'y cacherai jusqu'à ce que tu aies une idée où tu veux aller. Mais, de grâce, faisons vite, ils peuvent revenir d'un instant à l'autre.

— Il faudra traverser le fleuve ?

— Obligatoirement...

— Sur une pirogue ?

— Est-ce que tu aurais envie d'aller le traverser sur le pont ?

— Ça ne te fait pas peur ?

— Quoi ?

- La pirogue sur le fleuve inondé ?
 - J'en ai l'habitude.
 - Tu l'as souvent traversé ?
 - Oui.
 - Sur une pirogue ?
 - Et même à la nage. Pas toi ?
 - Jamais. Combien de fois ?
 - Je ne peux pas compter.
 - Combien à la nage ?
 - Je ne sais plus.
 - Tu es fou ?
 - Non. Tu ne sais donc pas nager ?
 - Ce n'est pas ma faute : aucun fleuve du côté de chez nous.
- Est-ce que tu emmènes aussi ma sœur ?
- Où veux-tu qu'on la laisse ?

Drôle de garçon, songea Banda. Pourquoi n'a-t-il pas appris à nager depuis qu'il est à Tanga ? C'est vrai qu'on n'apprend pas à nager tout seul. Il entendit qu'Odilia sanglotait.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Banda. Nous devrions être partis. Pourquoi pleure-t-elle maintenant ?

Koumé expliqua que sa sœur avait du chagrin parce qu'elle était obligée d'abandonner ses ustensiles de cuisine et d'autres machines du même genre.

— Elle ne peut pourtant pas rester ici et elle ne peut pas emmener tout ce bazar-là. D'une part, ils la tortureraient pour la faire parler et, d'autre part, la charge nous gênerait en cas de poursuite.

— Tu as raison, approuva Banda.

Il se tourna vers elle et lui dit :

— Ecoute, ma petite sœur. Il ne faut pas te tracasser. Un jour, nous reviendrons chercher tout ça, toi et moi, je te le promets. Emmène juste tes habits ; nous reviendrons chercher le reste un de ces jours. Aie seulement confiance en moi.

« Aie confiance en moi », comme il adorait dire ça aux gens ! Comme il aimait qu'on ait confiance en lui !... Alors, il lui semblait qu'il grandissait aussi haut que ce palmier là-bas dont les contours s'estompaient dans les ténèbres. En de tels moments, il aurait pu entreprendre n'importe quoi pour justifier cette confiance. Il avait constaté qu'à la ville ils attachaient beaucoup d'importance à l'argent, aux richesses, ou alors à ceux qui les possédaient : cela l'irritait. Est-ce que c'est tout d'avoir de l'argent ? Lui n'en avait pas et aurait été bien cornent d'en recevoir. Mais, tout de même, ce n'était pas tout... Au fait, ce garçon, est-ce qu'il lui donnerait le tuyau ? Il ne savait pas nager... comment peut-on ne pas savoir nager ?... un homme comme ça devrait savoir nager... Ce n'est pourtant pas difficile. Pas sa faute, ça c'est vrai... aucun fleuve dans son pays... Drôle de garçon, mais sympathique, très sympathique, et sa sœur... il en a une chance, lui...

La nuit, sous les grands arbres, ne fut pas aussi noire que Banda l'avait craint : elle avait considérablement perdu de son épaisseur ; la lune n'était pas loin. Ils s'étaient engagés sur une piste difficile à suivre. On sentait qu'elle était peu, très peu fréquentée ; seuls les initiés

devaient être au courant de son existence. La végétation l'obstruait à peu près complètement. Ils avançaient lentement, à tâtons, sans bruit.

Banda allait en tête et guidait ses deux amis. La jeune fille le suivait de très près. Enfin, venait Koumé qui se retournait à chaque instant, comme si quelqu'un, et surtout un garde régional avait pu les suivre sans se faire entendre. Ils devaient écarter à la main les branches qui surplombaient la piste et leur fouettaient sans cesse le visage. Ils se taisaient. Comme ils ne se voyaient pas beaucoup, ils se touchaient fréquemment. Il ne devait plus pleuvoir maintenant ; mais l'eau dégouttait continuellement des arbres et c'était tout comme s'il avait plu. Parfois, une rafale secouait les cimes hautes et obscures, et ils entendaient les gouttes d'eau crépiter comme une éjaculation précipitée de jurons. Quoique tous trois habitués à la forêt, à sa vie grouillante, mystérieuse, ténébreuse, ils s'arrêtaient souvent pour s'assurer qu'elle était bien seule, qu'elle ne recevait pas d'intrus. Ils étaient trempés : l'eau leur dégoulinait le long des joues, dans le cou et dans le dos. Ils s'écoutaient marcher, mais le bruit de leurs pieds nus sur la piste ne s'entendait pas, couvert par le bruissement des gouttes sur les feuilles des arbres et les feuilles mortes, parfois sèches malgré la pluie, qui jonchaient le sol.

— Nous sommes bien loin de la ville, maintenant, affirma Banda. Vous pouvez parler, si vous en avez envie. Ce n'est pas ici qu'ils viendront nous chercher.

Koumé se méfiait de l'exubérance de son guide. Qu'est-ce que c'était au juste que ce garçon ? Est-ce qu'il ne venait pas de boire ? Les circonstances l'avaient-elles dégrisé ?

— Que s'est-il passé au juste ? interrogeait Banda. Eh bien,

qu'est-ce qui s'est passé au juste ?... Koumé, c'est à toi que je le demande.

Ça y est... il allait lui dire ou lui faire quelque chose pour qu'il se taise. Il se demandait quoi. « Est-ce que tu ne peux pas fermer ton grand cul de gueule ? » C'est ça qu'il allait lui dire. Mais tout à coup, Koumé s'aperçut qu'il longeait le fleuve. Il le regardait s'écouler lentement comme un immense serpent noir, silencieux, miroitant, majestueux, terrible. C'est vrai, la ville était loin ; il pouvait parler. Il soupira...

— Juge donc toi-même : il ne voulait pas nous payer, ce cochon-là... Je me demande ce qu'il s'imagine : que nous sommes logés dans son ventre, peut-être : il n'a qu'à manger, et nous, on se remplit. Le salaud ! Le mois dernier, il ne nous l'a même pas encore payé et c'était le treize aujourd'hui, pas vrai ? Figure-toi qu'il trouvait toujours moyen de nous renvoyer chaque fois qu'on allait réclamer la paie. Alors, hier, comme nous en avions assez, nous sommes allés expliquer ça au commissaire de police qui nous a promis de lui parler. Mais qu'est-ce que tu veux bien qu'ils se disent, ces deux-là ? Je te le demande !... Ils sont aussi unis que l'ongle et le doigt. Il paraît même qu'ils échangent les femmes entre eux : ça ne m'étonnerait pas. Ce qu'ils ont dû faire ce matin, c'est boire du whisky au lieu de parler de nous. Il était surexcité au retour de chez le commissaire ; alors, il nous a réunis. Il était le patron et nous les ouvriers — c'est ce qu'il a dit. Il commande et nous, on obéit un point c'est tout. Ce n'était pas sage à nous d'aller raconter des histoires sur son compte aux autorités. Parce que les autorités ne pouvaient pas le forcer à faire une chose plutôt qu'une autre. Nous nous étions montrés insolents : il différerait encore la paie de quelques jours, question de nous apprendre à bien nous

tenir — c'est ce qu'il disait. Seulement, nous étions décidés à ne pas nous laisser marcher cette fois sur les pieds ; à midi, sortis de l'atelier, nous avons mijoté notre petit plan ; on le forcerait à venir avec nous chez le commissaire de police devant qui force lui serait de nous payer — nous le croyions — ; tout serait fini entre lui et nous, nous ne travaillerions plus chez lui. Cet après-midi, quand il a su ce qu'on voulait lui faire, il s'est battu comme un diable. Nous l'avons quand même porté en travers sur nos épaules. Je me demande si c'est bien sa femme qui a prévenu la police avec cette rapidité que je ne lui aurais jamais soupçonnée, la fainéante ! Elle se trouvait à l'étage, probablement en train de dormir... Ce que je crois, moi, c'est qu'elle a pris peur en entendant le tumulte et qu'elle a dû envoyer rapidement le boy appeler la police. Ils sont venus à notre rencontre avec un gradé blanc. Ce n'était pas la peine d'être Jésus-Christ pour voir comment ils prenaient la chose. Nous avons lâché ce balourd de T... parce que nous pensions que nous allions nous battre... mais les gardes ont préféré nous voir débîner.

Dans la suite, chaque fois que Banda essaiera d'évoquer celui qui fut son ami de quelques heures, son esprit reverra avec peine l'ombre de Koumé, dans la nuit, au sein de la forêt qui crépitait de gouttes... C'est toujours de sa voix racontant cette histoire, avec des inflexions étranges, que bourdonneront les oreilles de Banda.

Il se tenait une orgie de clair de lune, là-haut, sur le tapis que formaient les cimes feuillues et serrées : des miettes de lumière blafarde parsemaient le sol et les buissons, s'accrochaient aux troncs d'arbres en petits points ronds et pâles.

Ils n'apercevaient plus le fleuve : la piste devait s'en écarter

momentanément. Seule une rumeur sourde, lourde, révélait son écrasante présence.

— Et l'argent ? demanda soudain Banda.

— L'argent ? Quel argent ?

— Ils disent que vous l'avez volé.

— Nous n'avons rien volé.

— La femme vous a tiré dessus.

— Nous étions retournés à l'atelier juste pour récupérer les objets qui nous appartenaient : on ne volait rien du tout. Elle a tiré, c'est vrai ça. Mais uniquement parce qu'elle avait peur... elle avait peur. Je ne sais pas ce qu'elle croyait, mais elle a eu peur, alors elle a tiré. Personne n'a été touché du reste...

Banda se demandait si l'autre lui mentait. Si l'argent leur appartenait puisqu'ils n'avaient pas été payés, alors il a raison : ils l'ont récupéré, ils ne l'ont pas volé. C'est cela, ils l'ont tout simplement récupéré ; ils estiment qu'il leur appartenait. Ils ont raison, va...

— Où sont les autres ?...

— Comment veux-tu que je le sache ? Ils sont partis, chacun de son côté...

Banda s'arrêta, se retourna à moitié, prit la main de la jeune fille :

— Toi, Koumé, ordonna-t-il, attends ici. Je conduirai d'abord ta sœur ; quand je serai sur l'autre berge, je frotterai une allumette, ainsi tu pourras voir la passerelle. C'est un tronc d'arbre crevassé, bosselé, très dangereux : il doit être glissant après toute cette pluie.

Alors attends ici et ne bouge pas. Quand je frotterai une allumette, tu pourras venir ; pas avant, prends garde...

Il s'engagea sur la passerelle, tenant d'une main Odilia qui venait derrière lui. Il avançait précautionneusement, avec une lenteur digne de la plus lente des tortues.

— N'aie pas peur, petite sœur. Si tu glisses, appuie-toi sur moi.

Au-dessous d'eux, l'eau râlait rageusement contre le roc. La dernière pluie avait gonflé le ruisseau ; il venait souiller le fleuve de son eau qu'au clair de lune on remarquait boueuse et épaisse. Banda ne cessait d'encourager Odilia.

— Pas la peine de trembler, petite sœur ; nous y arrivons.

Enfin, il lui dit :

— Tu vois, nous y sommes...

Juste à ce moment, un choc violent accompagné d'un bruit sourd ébranla la passerelle. On entendit un plouf sonore à peu près au même instant.

En même temps, Banda réalisa qu'il se trouvait à plat ventre sur la berge haute ; sa main droite tenait Odilia sous l'aisselle et l'empêchait de dégringoler. Elle s'accrochait désespérément à la muraille qu'elle tâchait vainement d'escalader : le talus était abrupt, perpendiculaire. Banda saisit la situation avec la rapidité de l'éclair. Odilia avait pris peur en entendant le plouf. Est-ce qu'elle avait tressailli ou est-ce qu'elle s'était retournée ? En tout cas, elle avait basculé. Heureusement que lui, Banda, avait en ce moment-là déjà posé les pieds sur le sol de la berge. Comment avait-il fait pour la

saisir ainsi sous l'aisselle ? Dieu ! si elle était tombée, elle se serait fracassé le crâne sur le roc, plus bas !... il frissonna. Bon Dieu ! si elle était tombée... Mais alors Koumé !... Cette découverte faillit lui faire pousser des hurlements ; mais il n'eut pas le temps car il luttait. Oui, il luttait depuis un moment et il venait seulement de s'en rendre compte. Son ventre glissait sur le sol humide et les feuilles mortes que la pluie avait rendues moites. Zut ! le poids de la jeune fille l'entraînait irrésistiblement, presque insensiblement. Elle fit un dernier effort pour s'accrocher. Il la sentit se raidir en geignant. Mais un éboulis se détacha, accentuant encore l'escarpement de la muraille. Il ne manquait plus que ça !... Elle se balançait maintenant dans le vide... elle allait tomber, il ne faudrait pas la lâcher un seul instant... Elle l'entraînait, insensiblement... pour sûr, ils allaient tomber, tous deux, dans le gouffre et se fracasser le crâne sur la pierre. Son bras lui faisait horriblement mal. Que faire ?

Ah oui !... Il tenait toujours la jeune fille sous l'aisselle. Elle gémissait ; elle devait avoir mal à l'épaule. Que faire ? Tiens ! il était certainement près de mourir, on doit sentir comme ça... Sa main gauche, farouchement agrippée au sol, frôla un arbuste et s'y accrocha furieusement. Et si l'arbuste céda ?... non... il ne céda pas. Il céderait peut-être s'il le tirait trop fort. Que faire maintenant ?... il avait juste réussi à arrêter la chute de leurs corps dans l'abîme. Il éprouvait une douleur lancinante au bras droit. Il avait envie de crier, de pleurer : les larmes lui brouillaient la vue. Tiens ! tout près de lui, à gauche, la passerelle finissait en s'enfonçant dans la terre !... Le coup de reins qui le mit à califourchon sur la terminaison de la passerelle l'étonnera toute sa vie. Ses pieds étaient noués sous la passerelle, ses talons accrochés au talus. Sans hésiter, il agita sa main gauche et saisit

l'autre aisselle d'Odilia. Puis il se crispa, se raidit, se ramassa et tira...

Essoufflé, il haletait. Il était en nage. Odilia sanglotait :

— Mon frère... il est tombé... je l'ai appelé... il ne répond pas... il s'est noyé... mon frère... Koumé, réponds-moi... il ne répond pas... il s'est noyé...

Il semblait à Banda que les cris de la jeune fille lui fendaient le cœur.

— Je t'en prie, Odilia, ne pleure pas ainsi.

Pendant un moment, il lui sembla que pleurer était probablement la meilleure chose qu'il pût faire lui-même ; il en eut une envie qui lui contracta douloureusement la gorge.

Tout à coup, il se dit que Koumé n'était peut-être pas mort : ce qu'il fallait faire, c'était le tirer de l'eau et tout de suite. C'est ça, il allait le tirer de l'eau et tout de suite. Peut-être bien qu'il n'était pas mort... Mais comment accéder au lit du ruisseau ? Comment faire pour y accéder ?... Il était consterné. Comment faire pour accéder au lit du ruisseau ?... Ah oui ! il savait ce qu'il fallait faire pour y accéder : il venait de le découvrir ; il savait comment faire...

— Reste là, fit-il soudain à la jeune fille qui pleurait.

Il courut comme un dément vers l'amont du ruisseau ; il butait contre les arbustes ; il se prenait dans les buissons. Jésus ! pourvu qu'il ne soit pas mort... Il s'aperçut qu'il priait pour la première fois depuis qu'un prêtre lui avait dit que récitant mal le catéchisme, il n'était pas mûr pour le baptême — il y avait bien longtemps de cela. Ce souvenir l'amusa, malgré les circonstances. Non, Koumé ne pouvait pas être mort pour de bon. Pourquoi une chose comme ça lui

arriverait-elle ? Un garçon courageux comme celui-là, un dur...

Ici le ruisseau coulait au niveau de la rive : il n'y avait pas de talus. Banda respirait avec précipitation, il avalait des gorgées de salive. Il se dépouilla de ses vêtements en un tour de main. Nu, il entra dans l'eau et se mit à marcher vers l'aval, vers la passerelle. L'eau s'abattait en trombes sur ses jambes et le faisait tituber fréquemment. Il entendit Odilia sangloter là-bas, au-dessus de lui : la passerelle était proche. Il piétinait le roc glacé et son cœur battait violemment. L'eau râlait sur la pierre. Une trombe vint s'abattre sur ses jambes : il tituba, et comme un somnambule, il buta contre le corps froid de Koumé. Il se pencha, tripota longuement le cadavre. Odilia, cessant de pleurer, se penchait :

— Tu l'as trouvé, n'est-ce pas ? Dis-moi si tu l'as trouvé... Est-il mort ? Je veux savoir si mon frère est mort, ou s'il est vivant. Dis-moi s'il est mort. Je veux savoir...

Il leva les yeux et frissonna :

— Odilia, éloigne-toi de là, je t'en supplie, tu pourrais tomber !

— Elle éclata de nouveau en sanglots. Elle pleurait plus fort maintenant.

— Dis-moi s'il est mort. Oh !... dis-le-moi...

— Mais je ne peux pas savoir.

Ils se rejoignirent plus haut, à l'endroit où finissait le talus. Banda déposa le corps suintant d'humidité sur les feuilles mortes. Koumé était bien mort ; son corps était glacé. Du sang, encore tiède, remplissait sa bouche. Une large plaie lui trouait le crâne au-dessus de

la nuque : tout autour, l'os était mou.

« Il aurait tout de même pu éviter ça, songeait Banda. Il n'avait qu'à attendre que je frotte une allumette. Dire tout de même qu'il aurait vraiment pu éviter ça ; il n'avait qu'à attendre un petit moment, que diable ! Mais non, il avait trop d'amour-propre. Il ne voulait pas se laisser guider, pauvre garçon ! Il leur avait déjà échappé. Il n'avait qu'à attendre un peu et nous tenions la victoire. C'était presque un ami déjà. Ça me fait toujours un malheur de plus à déplorer... »

Il soupira en se passant la paume sur le visage.

CHAPITRE VIII

Ils étaient assis sur une bille de bois qui devait être destinée à l'exportation ; le propriétaire ne l'avait pas encore fait mettre à l'eau pour le flottage ; il n'était pas pressé. C'est sur ce reposoir qu'ils étaient assis.

Il la tenait éplorée sur ses genoux, et la consolait comme une enfant en peine. L'arbre en tombant avait troué le plafond feuillu d'une large baie et la lune éclairait abondamment leurs visages noirs.

L'explosion de désespoir de la jeune fille le mettait dans un malaise indéfinissable qui lui brouillait les idées. Non pas qu'il n'eût entendu une femme pleurer ; il n'avait fait que cela toute sa vie. À Bamila, et c'était la coutume pour tout le pays, les femmes consacraient au moins huit jours successifs à pleurer quand mourait fût-ce le moindre avorton humain ou le vieillard le plus décharné. Mais à entendre Odilia pleurer et balbutier des mots de désespoir, il lui semblait que tout son courage se dissolvait comme du sucre dans l'eau, il pouvait la voir se tordre les doigts de la main et sentir en même temps sa force l'abandonner peu à peu. Tant qu'elle pleurerait, il ne prendrait aucune décision, il le savait. Il fallait pourtant faire vite et il restait là à essayer d'empêcher Odilia de pleurer. C'était comme s'il

avait eu une petite sœur, la petite sœur dont il rêva, et qu'elle eût un gros chagrin et qu'elle pleurât et qu'il l'entendît pleurer, impuissant.

Non, elle ne pouvait pas continuer à pleurer ainsi ; il fallait lui faire comprendre qu'elle ne pouvait pas continuer à pleurer ainsi. Du moins pour le moment. Plus tard, elle aurait tout le temps.

Il lui caressait les cheveux et les joues et lui séchait les yeux qu'il épongeait avec ses doigts.

— Ne pleure donc pas ainsi, l'implorait-il.

— Banda... Banda... mon unique frère... je n'avais que toi... Banda m'abandonneras-tu ?... bégayait-elle entre deux sanglots.

Entendant cela, il avait envie de pleurer lui-même. Il rêvait à Koumé... un garçon si courageux... si aimable, un vrai dur... un homme comme on n'en faisait plus beaucoup. Lui, Banda, n'aurait plus jamais son tuyau ; il n'aurait plus son tuyau... S'il avait pu deviner les événements, il le lui aurait demandé tout de suite. Maintenant, il était parti avec son secret... Il n'aurait pas son tuyau !... Mais alors comment ferait-il ? Il n'allait tout de même pas laisser sa mère souffrir ainsi, et mourir le cœur endolori. Les sanglots lui montèrent à la gorge en lui gonflant le thorax. Tiens ! pensa-t-il, les femmes qui vont pleurer partout où il y a un deuil, peut-être qu'il leur suffit tout simplement de songer à leurs propres chagrins pour que les larmes leur coulent des yeux en véritables petits torrents ; je m'étais toujours demandé comment elles s'y prenaient pour déverser chaque fois un tel flot de larmes et avec cette facilité. Du coup, il oublia sa mère et le tuyau qui aurait pu lui permettre de prendre dix mille francs à un Grec, rien que dix mille... juste ce qu'il lui fallait pour procurer un petit bonheur à sa pauvre mère.

— Ne pleure pas ainsi, petite sœur.

Cette impression de parenté l'envahissait de plus en plus. Il se rappela tout à coup le mot de la jeune fille : « Est-ce que tu ne voudrais pas être mon frère aussi ? » et l'air ingénu et candide qu'elle avait eu en le disant. Sur le moment, il s'était beaucoup amusé de tout cela. Comment aurait-il prévu des situations aussi tragiques ? Maintenant, il se remettait à y songer et il éprouvait une indéfinissable sensation de parenté et de complicité les lier de plus en plus fortement.

Elle s'était calmée. Sur les instances de Banda, elle se leva.

Ils marchaient côte à côte sous la couverture des cimes. De temps en temps leurs ombres traversaient une zone éclairée par la lune. Banda lui avait pris le bras. Ils se taisaient, de même que la forêt autour d'eux, de même que le fleuve qu'ils longeaient.

Ils arrivèrent à l'embarcadère. De nombreuses pirogues étaient échouées sur le sable, ou amarrées à un arbre, à une souche ou à un pieu fiché en terre. Il la fit asseoir dans une longue pirogue : il voulait lui procurer la plus grande sensation de sécurité possible. Mais il dut scruter longtemps la nuit sous les fourrés proches de l'embarcadère avant de trouver une pagaie, une belle pagaie, large et plate aux deux extrémités, s'arrondissant et se rétrécissant progressivement jusqu'à la taille où elle portait une sorte de nœud. Il se félicita beaucoup de cette pagaie qui lui faciliterait la traversée. Il revint et poussa la pirogue de toutes ses forces pour la mettre à flot. Le bois grinça longuement sur le sable ; puis, la pirogue tangua brusquement. Il bondit et se percha sur la poupe.

La pirogue fendait doucement l'eau. Banda agitait la pagaie d'un mouvement mécanique, souple, régulier, et faisait clapoter l'eau.

À perte de vue, en aval et en amont, c'était le fleuve pâle. Sans hâte, des masses d'eau compactes se pressaient les unes contre les autres. Elles s'étaient, se retournaient, s'étiraient et semblaient s'offrir à la lune froide qui les enveloppait d'un pagne gris. Elles s'écoulaient docilement, contenues entre deux hautes murailles de végétation. Dans l'arrière-plan de la conscience de Banda, le souvenir s'organisait peu à peu, montait et s'approchait, malgré lui et tandis qu'il pagayait d'un mouvement régulier et mécanique. Où est-ce qu'il avait vu une chose à peu près semblable ? Où est-ce donc qu'il avait vu ça ? Oui, un missionnaire était mort à Tanga ; un très vieux missionnaire catholique, très vénéré. Le fleuve long et docile sous la lumière blafarde de la lune lui rappelait le cortège qui suivait le corps du vieux missionnaire. La foule innombrable s'était sagement rangée en colonnes derrière la voiture funèbre et la suivait à travers les rues de la ville en se taisant. Oui, c'est cela qui lui revenait à la mémoire tandis qu'il contemplait le spectacle de fête triste qu'offrait le fleuve, son fleuve familier, en ce moment. Un spectacle de fête sans couleurs, une scène de songe, une vision de cauchemar. Cette nuit-là, après toute cette journée si triste, son fleuve lui donnait une irréductible impression de cauchemar.

L'eau clapotait sous l'embarcation. Banda regarda la jeune fille affalée à l'avant de la pirogue. De temps en temps, la poitrine d'Odilia se gonflait tout à coup et le vent du chagrin s'en échappait par bouffées saccadées et inégales.

— Odilia ! implorait Banda d'une voix pleine de reproche.

Mais la jeune fille se mettait alors à gémir lamentablement, irrésistiblement : sa voix montait peu à peu et éclatait dans la nuit

comme le cri d'une bête atteinte à mort. Non, il ne lui reprocherait plus de pleurer. Ouais ! il ne fallait pas lui reprocher de pleurer, car alors elle pleurerait encore plus fort. Elle ne faisait pas exprès de pleurer : c'était plus fort qu'elle. Il lui caresserait les cheveux et la joue quand ils seraient à terre. Oui, c'est ça, il lui caresserait simplement les cheveux et la joue quand ils marcheraient côte à côte. Peut-être qu'ainsi elle se tairait. Il ne pouvait pas supporter de l'entendre pleurer.

La pirogue s'échoua en crissant sur le sable. Il s'aperçut que la secousse l'avait projeté bien loin de la poupe où il était perché. Ouais ! je ne fais que penser à n'importe quoi et jamais à ce que je fais, se reprocha-t-il. Il jeta un coup d'œil vers l'arrière. Dire qu'il venait de traverser le fleuve sans songer un moment à ce qu'il faisait ; et le courant aurait pu le faire dériver, avec une telle crue. Est-ce qu'il pourrait jamais perdre cette mauvaise habitude de penser à d'autres choses qu'à ce qu'il fait ? Il prit la jeune fille dans ses bras et posa ses petits pieds nus sur le sable sec.

Tandis qu'ils cheminaient sur ce sentier large et dégagé que Banda connaissait bien, il lui caressait souvent les cheveux. Elle ne pleurait plus ; seulement, elle se soulageait seulement par une expiration forte et violente comme une explosion larvée. Ils ne rencontraient personne et Banda en était heureux.

Le jeune homme s'humecta les lèvres :

— Vois-tu, petite sœur, commença-t-il, vois-tu, chaque fois que pour une raison ou pour une autre ils désirent mettre la main sur quelqu'un et qu'ils ne le peuvent pas, c'est toujours à ses parents qu'ils s'en prennent, ou à sa femme ou à son frère... Je suis sûr qu'ils

iront embêter tes parents au pays... Peut-être qu'ils leur mettront la corde au cou et les traîneront jusqu'à Tanga pour les torturer et leur poser des questions chaque jour. Peut-être qu'ils les détiendront là-bas dans leur prison des mois et qui sait des années. Il faut essayer d'empêcher cela. Encore si ton frère était vivant, sa vie vaudrait tout de même qu'on fouette un peu vos parents, non ? Seulement, maintenant... tu comprends ce que je veux dire. Il n'y a plus de raison qu'ils les embêtent, vos parents. On ne peut pas maltraiter les vivants pour une faute qu'on reproche à un mort. Non, personne ne peut faire une chose pareille. Personne, pas même eux...

Il lui parlait tout bas comme on parle à une enfant en peine, avec des inflexions de voix qui déversaient toute sa compassion. Il lui parlait avec des ménagements infinis s'efforçant de ne plus dire le nom de Koumé, de ne pas parler de mort à propos du frère de la jeune fille — toutes choses qui la faisaient pleurer.

— Il faut donc leur montrer que ton frère n'est plus de ce monde et qu'il vaut mieux ne plus embêter les vivants pour ce qui le concerne. Je te conduis en ce moment auprès de ma mère chez qui tu dormiras. Si, après mon départ, elle t'interroge, dis-lui que tu es ma petite amie. Dis-le-lui sans pudeur et aussi que tu as de violents maux de tête. Surtout, je t'en supplie, petite sœur, ne pleure pas trop : c'est une pauvre malade, ma mère. Moi je rebrousserai chemin ; j'irai redescendre le fleuve avec le cadavre dans une pirogue. Je mettrai le cadavre en évidence sous le pont de Tanga...

Il fit une pause et scruta la jeune fille pour voir si elle réagissait d'une façon quelconque. Il ne réussit pas à saisir l'expression de son visage. Il devina seulement qu'un cruel chagrin la ravageait.

— Nous ne savons rien, ni toi ni moi, reprit-il. Après la fuite de ton frère, tu t'es réfugiée chez moi, ton petit ami, juste parce que tu avais pris peur : c'est ce que tu leur raconterais s'ils s'amaient, on ne sait jamais. Tu promets de te conduire comme ça ?...

Elle fit oui de la tête.

Certainement, se dit-il, ce que j'aurais dû avoir c'est une petite sœur comme ça. Ouais ! c'est qu'elle l'aimait, son frère. C'est qu'elle l'aimait. Est-ce qu'il y a beaucoup de sœurs pour aimer leur frère autant ? certainement, ce que j'aurais dû avoir c'est une petite sœur comme ça... Est-ce qu'elle aurait quand même fini par se marier, partir et m'abandonner ? Ouais, c'est qu'elle aimait son frère, Odilia.

Sa mère l'avait pourtant aimé et l'aimait encore d'un amour incroyable. Et lui, il aimait pourtant sa mère en ce moment, de tout l'amour dont il fût capable. Il lui avait toujours semblé, à vrai dire, que ce qui se produisait entre sa mère et lui était exceptionnel parmi les hommes, et ne pouvait s'expliquer que par des circonstances spéciales : par exemple, la mort de son père qui très tôt les laissa seuls au monde ; de même ces visites et ces départs déchirants du temps qu'il était écolier à Tanga. C'étaient toutes ces circonstances qui expliquaient qu'ils s'aiment tant, sa mère et lui. Non, ça ne pouvait pas être fréquent parmi les hommes des gens comme eux. Pourtant, s'il avait toujours rêvé d'une petite sœur aimante, c'était surtout à cause de son besoin de tendresse — il ne s'en rendait pas compte très clairement. En rêvant d'une petite sœur, ce qu'il avait souhaité c'est une tendresse qui le tiendrait chaud, quand sa mère serait morte.

Et cette nuit, il s'apercevait que d'autres hommes s'aimaient avec une intensité qu'il n'aurait pas devinée. L'amour, en tant que

caractéristique de l'homme le prenait à l'improviste et le laissait pantois.

Il avait toujours désiré une petite sœur, mais sans trop s'expliquer pourquoi. Maintenant, il savait... il savait pourquoi il aurait été heureux d'avoir une petite sœur comme ça, aimante, courageuse et tout. Le sentier déboucha sur la grand-route.

Ils descendirent sur la chaussée de latérite.

— Chez moi, dit-il, c'est tout près.

En effet, le tournant de la route découvrit tout à coup Bamila, deux interminables rangées de cases des deux côtés et le long de la route. Bamila dormait, allongé paresseusement au sein de la forêt, à côté de cette route qui était fille de Tanga. Bamila, la fârouche, dormait et se laissait aller. Toute la cour, deux très longues bandes situées des deux côtés de la route à laquelle elles étaient parallèles, s'encombraient de petit bétail, porcs qui ronflaient, moutons qui ruminaient ; ici et là on distinguait un petit chien à poil ras, craintif, dormant pelotonné, ou l'ombre furtive d'un chat à la recherche d'une venaison. Les cases étaient silencieuses et obscures.

— Tiens ! fit Banda en se ramassant, quelqu'un cause chez ma mère... une voix d'homme ! Ça c'est bizarre, à cette heure. Zut ! qui est-ce que ça peut-être ? Qu'est-ce qu'il peut bien lui dire ?... Qui est-ce donc à pareil moment ?...

Il devait être tard... Au fait, est-ce qu'il était tard ? Peut-être qu'il n'était pas si tard en fait. Un chimpanzé se mit à brailler au loin comme pour lui fournir une réponse à cette question. Non, il n'était pas si tard. Après tout, quelqu'un pouvait bien venir parler à sa mère, à cette heure. D'ailleurs, s'il n'y avait eu que lui, personne ne mettrait

pied chez eux, exception faite des femmes qui soignaient sa mère — des amies et des voisines très dévouées — telles que Sabina, Régina et les autres. Mais sa mère, elle, semblait prendre plaisir à ce que les gens viennent la voir et lui parler longuement de choses stupides. Mais qui était-ce donc en ce moment ?... Tonga !... Oui, c'était bien sa voix ; il la reconnaissait. Tonga !... C'était un des hommes qui le détestaient le plus à Bamila, un de ceux à qui il le rendait le plus cordialement aussi. Tonga était presque un vieillard inoffensif autrement qu'en paroles, hâbleur, menteur, hypocrite et passablement rancunier.

Le jeune homme poussa le battant de bois. Tonga le reconnut aussitôt et s'écria :

— Tiens ! c'est toi, Banda ? Ta mère était anxieuse justement. Mais qui donc t'accompagne-là ?

— Est-ce que je te demande moi de me dire ce que tu as mangé aujourd'hui ? répondit Banda avec humeur tandis qu'il se dirigeait d'un pas hésitant vers sa mère, tenant toujours Odilia par la main.

Tonga portait un pagne qui le couvrait des jambes à la ceinture : son ventre et son buste étaient nus en dépit de la nuit qui était fraîche. Ce qui le caractérisait le plus, en effet, c'était sa santé à peu près inaltérable, étayée par une force musculaire peu commune à son âge, et une grande insensibilité aux variations de la température ambiante. Il se tenait près de la porte.

La réplique du jeune homme ne semblait pas l'avoir impressionné outre mesure ; on eût dit qu'il était habitué à ce genre de politesses.

Le fils se tenait devant la mère, une pauvre chose étique, tordue,

qui gigotait comme une écrevisse noire sur les bambous luisants à force d'avoir été frottés. Il épiait ses réactions. Les bûches brûlaient en produisant une petite flamme qui dansait ; sur les murs, les ombres longues se livraient à une sarabande effrayante et narquoise à la fois.

C'est encore la voix insidieuse de Tonga que l'on entendit.

— Sabina est venue nous raconter ce qui s'est passé, tout ce qui s'est passé, tout...

— Au fait, s'inquiéta Banda, calme cette fois, que viens-tu faire ici, toi, à cette heure ?

— Ne voilà-t-il pas qu'il va se mettre maintenant à m'interdire de rendre visite à une malade ? Où donc as-tu entendu raconter, je te le demande, qu'on avait interdit de rendre visite à une malade. Ah ! ces enfants... Ils trouvent qu'ils n'ont pas assez de se battre et de lutter ailleurs ; ce qu'il leur faut maintenant, c'est s'attaquer à des coutumes aussi vieilles que de rendre visite à une malade.

Tonga eut à la fin de ce mot un petit rire sardonique. Banda dut se mordre les lèvres pour ne pas éclater. Il n'y a qu'une personne qui te sauve, songea-t-il, c'est ma mère ! Oh ! sans elle, je t'aurais déjà mis à la porte avec perte et fracas.

Oui, sa mère savait. Elles lui avaient tout dit. Est-ce qu'elle avait beaucoup pleuré ? Et lui, qu'est-ce qu'il allait lui dire ? Il ne savait pas ce qu'il allait lui dire. Il s'était assis sur le lit, de l'autre côté du feu, tenant près de lui Odilia à qui la chaleur de la case semblait redonner la vie.

La malade, visiblement intriguée, les dévisageait tous les deux. Ses yeux brillaient d'une lueur étrange. On aurait dit que toute la vie

s'y était retirée. Devant ce regard qui le transperçait, il semblait à Banda qu'il venait de commettre quelque lourde faute quoique même en examinant sa conscience à la loupe il n'en découvrit aucune. La force qui se dégageait de ce regard le clouait sur place, le faisait haleter. Oui, elle avait beaucoup souffert. Probablement, sa surprise et sa joie en le revoyant étaient immenses.

Il s'humecta les lèvres :

— Mère, marmonna Banda, tu attends peut-être que je te dise quelque chose ?... Ils ont mis mon cacao au feu. Mon oncle affirme qu'ils ont fait semblant. Peut-être. Mais moi je les ai vus mettre au feu, mon cacao. Ils ont dit qu'il était mauvais. Mère, ils l'ont vraiment dit. Mais ce n'est pas vrai, mon cacao n'était pas mauvais. Je sais que ce n'est pas vrai. Je te jure que j'ai suivi toutes leurs recommandations ; je n'ai fait que suivre leurs recommandations. Ils n'ont pas de cœur ces gens-là, voilà ce qu'il y a.

Il se tut ; il était essoufflé. Tous se taisaient. Les yeux de la malade s'attachaient maintenant à la flamme qui dansait. Son air absent était encore plus douloureux au cœur du fils que toute autre chose.

— J'aurais bien voulu me marier pour te faire plaisir une petite fois avant ta mort, enchaîna-t-il. Seulement, vois-tu, je ne le peux plus maintenant. Mon père mort et qui m'entend m'est témoin que ce n'est pas ma faute : j'ai fait ce que j'ai pu. Je ne peux plus me marier avant ta mort : où trouverais-je l'argent ?

Pendant qu'il parlait, il scrutait sa mère : elle était étrangement silencieuse. Elle avait l'air plus absent que jamais. Est-ce qu'elle souffrait beaucoup ? Comment le savoir ? On peut à la rigueur deviner

quelle douleur inflige à un être humain une plaie, un abcès, ou tout ce qui est visible. Mais la douleur qui est logée au fond d'un homme, dans son cœur, qui pourrait l'évaluer ?

Il s'aperçut soudain qu'il avait oublié Odilia pendant ce temps. Ah oui ! il lui tenait toujours la main... Il lui pressa la main juste pour lui faire comprendre qu'il ne l'oubliait pas, qu'il ne pouvait pas l'oublier. Puis sa pensée revint à sa mère. Il fallait la consoler, il fallait en finir. Il avait une autre tâche à accomplir, une très grande tâche : c'est une autre mère qu'il fallait sauver de brutalités inutiles et odieuses. Et peut-être n'était-il pas trop tard ? Alors, il aurait le temps ; il pourrait avoir le temps pourvu qu'il fasse vite. Et pourvu qu'il ne soit rien arrivé au cadavre... Non, il ne lui était certainement rien arrivé. Qu'est-ce qui pouvait bien lui être arrivé ? La piste n'était pas fréquentée. Qui aurait l'idée ? Il sursauta ; il venait de se dire qu'il ferait attention que personne ne le voie avec le cadavre. Des fois on pourrait l'accuser d'avoir tué Koumé. À cette idée, des images effroyables folâtrèrent dans son esprit.

Il ferait attention que personne ne le voie avec le cadavre. Bon Dieu ! que c'était compliqué ! sa mère, Tonga, Koumé, Odilia, le cacao, le mariage, est-ce que c'était tout cela la vie ? Est-ce que la vie n'avait vraiment rien trouvé à lui réserver que cela ?

— Peut-être qu'elles t'ont dit, mère, qu'ils m'ont rossé et poché un œil. Mais ce n'est rien du tout, mère, ce n'est vraiment rien ; je n'ai même plus mal. Ils m'ont aussi conduit au commissariat de police. Ça aussi, ça n'a rien été. Un Blanc m'a fait relâcher aussitôt, un gradé blanc...

Il ne fut pas sans apercevoir la lueur d'admiration qui traversa

furtivement le visage de sa mère, visage hagard et immobile, que ne contractait aucune mimique.

— Je t'en prie, mère, ne te tracasse pas trop pour ce qui me concerne. Je vivrai très bien tout seul, sans femme. Je préparerai mes repas moi-même : ça s'est bien vu, quoi... et puis, je n'y suis pour rien... enfin, je me débrouillerai bien mère, ne te tracasse pas trop. Je me souviendrai de toi, je ne t'oublierai jamais. J'ai fait ce que j'ai pu, mais je n'ai pas réussi. J'ai travaillé toute l'année, ça n'était vraiment pas la peine. Si seulement j'avais pu le savoir d'avance. Mère, il y a des gens comme ça qui n'ont pas de chance, moi par exemple. Je t'assure nous n'y pouvons rien, ni toi, ni moi.

Il avait dit n'importe quoi, tout ce qui lui était passé par la tête. La vie se révélait soudain très compliquée, extrêmement compliquée, plus compliquée qu'il ne l'avait jamais éprouvé. Tonga aussi s'en mêlait maintenant. Que disait-il donc ? Tandis qu'il essayait de l'écouter, il sentait des vagues de lassitude le submerger, comme chaque fois qu'il s'était ingénié à faire une chose que néanmoins il savait pertinemment inutile. Il pressa plusieurs fois la main d'Odilia qu'il tenait dans sa main à lui. Non, il ne l'oubliait pas. Une complicité, un secret les liaient. Pour combien de temps ?... Et cet inexplicable sentiment de parenté ? Est-ce qu'elle l'avait jamais éprouvé ? Elle lui avait peut-être dit ça tantôt question de le gagner à sa cause, de l'embobiner.

Malgré sa lassitude, il entendit :

— Vois-tu, fils, chaque fois qu'il t'arrive un malheur, cherches-en la cause en toi-même, d'abord en toi-même. Nous portons en nous-mêmes la cause de tous nos malheurs. Banda, je suis ton père.

Combien de fois t'ai-je prévenu ? Je disais : « Fils, tu te comportes comme un insensé. La lumière du jour et l'immensité du firmament t'étourdissent. Tu ne fais pas suffisamment attention. Qui a jamais vécu comme toi, dans une telle insouciance de tout ce qui t'entoure, sans regarder ni à droite, ni à gauche ?... » M'as-tu écouté ? As-tu renoncé aux beuveries, aux disputes, aux femmes des autres ? T'es-tu jamais abstenu d'affronter les vieilles gens ? Je t'avais pourtant dit que cette chose-là on ne la faisait pas impunément... Dieu a eu pitié de moi et de ma vaine parole : il t'a frappé.

Le vieillard triomphait : c'est cela qui expliquait sa présence ici à cette heure. Il avait voulu triompher, se délecter dans le spectacle du malheur, de la détresse de Banda. Le jeune homme n'en fut pas impressionné et voulut le narguer.

— Ma parole ! Tu crois donc en Dieu ?

— En voilà une question ! gouailla Tonga, sans se départir de son rire sardonique qui paraissait inaltérable ou plutôt mécanique.

— C'est qu'on ne le voit pas, répliqua Banda.

L'autre saisit au vol l'occasion de palabrer. On voyait bien que ce n'était pas de discuter qui lui faisait peur ce soir.

— Je ne suis pas baptisé ? Qu'importe, fils ? Qu'importe, dis-le-moi ? Et nos ancêtres qui croyaient pourtant en Dieu, quel baptême avaient-ils reçu ceux-là, je te le demande ? Ils croyaient pourtant en Dieu, fils. Non, le baptême n'a aucune importance... Dieu a surtout considéré nos situations respectives de père et de fils. Il s'est rangé de mon côté parce qu'un père baptisé ou non, c'est quand même un père...

— Même s'il n'est pas droit ?

— J'ai toujours été droit avec toi, fils.

Ce fut au tour de Banda d'user du petit rire sardonique. Il tenait cet infect vieillard, ou du moins il allait le tenir :

— Non ! À qui donc veux-tu le faire croire, que tu as toujours été droit avec moi ? Ça, ce n'est pas vrai ; tu n'as jamais été droit avec moi ! Je t'ai demandé d'aller entamer le dialogue avec le père de ma fiancée. Pourquoi as-tu refusé ? Tu es vieux : cet homme t'aurait probablement écouté. Il aurait probablement eu plus de bienveillance pour moi : en tout cas, il ne m'aurait pas demandé tant d'argent. Hein, parle, pourquoi as-tu refusé, c'est moi qui te le demande maintenant ?

Tonga avait cessé de crâner. Peut-être n'avait-il pas prévu une telle explication. Il s'était imaginé que le malheur de Banda le briserait et que le jeune homme le laisserait triompher. Il était silencieux. On le devinait pensif à l'ombre là-bas. Banda le crut acculé et voulut l'accabler.

— Parle donc, Tonga, c'est toi que j'écoute. Pourquoi as-tu refusé de me rendre ce service qui ne te coûtait rien, toi qui as toujours été droit avec moi ?

— Tu m'avais trop bafoué, laissa-t-il échapper enfin et comme à regret.

— Je t'avais trop bafoué !... Qu'est-ce que ça signifie, je t'avais trop bafoué ? Que je te tenais tête quelquefois dans les palabres, pas vrai ? Je te demande seulement ceci : qui donc a marié Zombi ? C'est toi, n'est-ce pas ? Toi son père... Qui ignore dans Bamila que ton fils Zombi t'offensait déjà à l'époque d'innombrables

fois par jour ? Qui est-ce qui l'ignore dans Bamila, je te le demande ? Même qu'un jour, il s'en fallut de peu qu'il ne te frappe, pas vrai ? Pourtant quand il a fallu le marier, tu as oublié tout ça et tu as tout fait pour le marier. Mais à moi tu ne peux pardonner même des peccadilles. Non, tu n'es pas un vrai père pour moi. Et comment me considérerais-je comme ton fils ?... Non, Tonga, mon père, mon vrai père est dans l'autre monde, hélas ! S'il vivait encore, je serais marié aujourd'hui ; j'aurais autant de femmes que je voudrais. Tu as beau être son frère, ça ne suffit quand même pas pour que tu sois mon père, j'aime mieux te le dire...

Il s'arrêta brusquement. Est-ce qu'il se disputerait toute sa vie avec ce vieillard ? Depuis qu'il en avait pris l'habitude, qu'est-ce que ça lui avait rapporté ?

— Banda, cria soudain Tonga d'une voix brisée et qui fit sursauter le jeune homme, Banda, tu te trompes ! Tu fais erreur ! Je te jure que je ne t'ai jamais voulu du mal. Mes ancêtres morts me sont témoins que je ne t'ai jamais voulu de mal. Je ne voulais que ton bien !... Je te le jure, fils, je ne voulais que ton bien...

— Si seulement je pouvais savoir ce que tu appelles mon bien...

— Mais voilà justement, fils, voilà justement ! Tu l'as dit toi-même. Tu ne sais certainement pas ce qui est ton bien et ce qui ne l'est pas. Je parie que tu ne sais pas ce qui est ton bien ni ce qui ne l'est pas. Tiens ! ne parlons plus de moi, veux-tu ? Est-ce que tu oublies que tout Bamila t'en veut ? Et pourquoi donc, je te le demande ? Est-ce que tout un village peut t'en vouloir sans raison ? Penses-y fils, tout un village comme Bamila ne peut pas t'en vouloir

sans raison.

Il se tut comme pour mesurer l'effet que produisait cet argument sur son antagoniste. Peut-être dans son esprit, ce dernier argument avait-il une force telle qu'il amènerait le jeune homme, sinon à capituler, du moins à réviser son attitude. Et puis il reprit :

— Ce que nous vous disons, nous les vieilles gens, c'est seulement ceci : « Ne quittez pas la voie de vos pères pour suivre les Blancs : ces gens-là ne cherchent qu'à vous tromper. Un Blanc, ça n'a jamais souhaité que gagner beaucoup d'argent. Et quand il en a gagné beaucoup, il t'abandonne et reprend le bateau pour retourner dans son pays, parmi les siens qu'il n'aura pas oubliés un instant, cependant qu'il te faisait oublier les tiens ou tout au moins les mépriser. Un Blanc, ça n'a pas d'ami et ça ne raconte que des mensonges : ils s'en retournent conter dans leur pays que nous sommes des cannibales ; est-ce que tu me vois, moi, ou ton grand-père, ou ton arrière-grand-père, tous ceux dont je t'ai si souvent parlé, mangeant de l'homme ? Pouah !... Ne vous laissez plus attirer par les Blancs. Que vous apportent-ils ? Rien. Que vous laissent-ils ? Rien, pas même un peu d'argent. Rien que le mépris pour les vôtres, pour ceux qui vous ont donné le jour... »

Banda était terrifié. Un frisson froid lui parcourait le dos dans tous les sens. Ses yeux se posèrent sur Odilia. La jeune fille, fascinée, regardait le vieillard qui parlait là-bas dans l'ombre. Elle écarquillait les yeux : elle ne devait pas très bien le voir.

Banda ne revenait pas de sa stupéfaction. Après ce dont il avait été témoin aujourd'hui, il devait reconnaître que le vieux Tonga avait bien raison, du moins en partie. C'est vrai ça, un Blanc n'a qu'un ami,

l'argent. Un Blanc ne cherche qu'à gagner beaucoup d'argent, le plus d'argent possible. Même les missionnaires quand ils te causent de Dieu, c'est juste pour que tu paies le denier du culte, ils sont seulement plus malins. Ouais ! ça c'est vrai, un Blanc, quand ça veut se faire beaucoup d'argent, il ne faut pas se mettre en travers sur son chemin, sinon il t'arrive ce qui est arrivé à Koumé. Pauvre garçon !... Pauvre frère d'Odilia !...

— Non, je te le jure fils, je ne t'ai jamais voulu de mal. Je ne te voulais que beaucoup de bien. Seulement nous ne nous entendons plus ; nous ne pouvons plus nous entendre toi et moi : c'est comme si nous parlions des langages différents.

L'accent de sincérité surprit Banda. Peut-être qu'il a raison, se dit-il. Peut-être qu'il ne m'a jamais voulu de mal.

Il lui semblait que Tonga et lui se trouvaient dans deux pirogues différentes sur un fleuve immense dont le courant était rapide. Ils se tendaient la main. Leurs mains se touchaient, s'agrippaient l'une à l'autre et se nouaient. Ils se mettaient à s'entretirer, très fort, chacun voulant forcer l'autre à passer dans son embarcation à lui, à le rejoindre à bord de sa pirogue à lui. Mais ils tiraient indéfiniment. Le courant rapide faisait s'écarter les pirogues l'une de l'autre et chaque minute qui passait accentuait l'écart. Finalement, de guerre lasse, leurs mains se dénouaient. Et chacun s'éloignait de son côté, plein de dépit contre l'autre.

Zut ! se dit-il, et peut-être qu'il a raison. Mais alors, il se méfiait encore plus du vieillard. Pourquoi ne lui avait-il jamais parlé ainsi ? et puis pourquoi lui parlait-il des Blancs aujourd'hui ? Qu'est-ce que les Blancs avaient à voir avec l'hostilité qui les séparait, Tonga et lui ? Ah

oui ! c'est son dada. Aussitôt, Banda se rassure, peut-être que le vieillard s'était senti acculé et qu'il avait voulu s'esquiver par cette échappatoire ? Soudain, il renonça à y penser. Ce n'était certainement pas la peine de passer son temps à réfléchir dessus.

— Mère, dit-il, voici ma petite amie. Elle est très malade. Laisse-la dormir. Ne lui parle pas trop.

— Toujours des petites amies ! commentait Tonga entre ses mâchoires et comme pour lui-même. Est-ce donc une vie ça ? Et tes femmes, tes vraies épouses, quand donc les verra-t-on ?

— Dis-moi, vieux Tonga, est-ce que cela te préoccupe vraiment à ce point ?

— Qu'ai-je à y voir, fils ? Les vieilles gens n'ont même plus le droit de dire leur avis. Qu'ai-je à y voir, moi ? Mais nos pères à nous ne nous avaient pas habitués à de telles mœurs. Si une fille te plaît, va trouver son père et satisfais-le ; dès lors, cette femme sera tienne. Mais vous, vous prenez la première femme venue : vous vivez avec elle, sous le même toit des jours, des semaines, des mois, des années. Puis, un jour comme ça, vous la quittez ou bien c'est elle qui vous quitte. Est-ce que c'est une vie ça, fils, dis-le-moi ? Ce sont là des mœurs de Blancs...

Le vieillard fixait obstinément le sol, comme plongé au sein d'une aride méditation. Mais le jeune homme qui s'était levé ne l'écoutait déjà plus. Il scrutait la malade.

— Mère, dit-il, il faut que je m'en aille. Ne me demande pas où. Sache seulement ceci : il faut que je m'en aille, à tout prix. Je serai de retour demain matin.

Elle se taisait toujours. Est-ce qu'elle s'entretenait déjà avec les morts ? Le moment l'avait toujours préoccupée où elle rendrait les comptes à ceux qui l'avaient devancée dans le pays d'au-delà du Fleuve — comme elle disait. Que leur dirai-je ? s'était-elle toujours demandé avec angoisse. Peut-être, maintenant, préparait-elle son plaidoyer. Elle devait se sentir plus près de la mort que jamais.

Tous ces jours derniers, il avait semblé que la perspective de voir son fils se marier bientôt différerait son départ tout au moins jusqu'à cet événement heureux. C'est autour de celui-ci, comme axe, qu'elle avait reconstruit sa vie depuis la mort si lointaine déjà de son mari. Maintenant qu'elle avait perdu tout espoir, plus rien ne la rattachait à la vie qu'elle devait considérer comme une chose absurde qui ne pouvait que la quitter le plus tôt possible.

En sortant, Banda referma la porte derrière lui. Tandis qu'il s'éloignait, il pouvait entendre Tonga gémir :

— Comme je les plains, les enfants d'aujourd'hui. Qu'est-ce que la vie réserve à ces têtes écervelées ! Toujours en faire à leur tête, est-ce une vie ça ? Nous autres, à leur âge, nous ne nous prenions même pas pour des hommes. Même que nous allions nus ou peu s'en faut. Et la présence de nos parents nous en imposait, nous intimidait. Mais eux, allez-y voir ! Parce qu'ils sont vêtus de beaux habits, ils promènent impudemment leurs petites amies devant nos yeux ahuris !... Ils ne ménagent même pas nos pauvres yeux de vieillards. Où va le monde ?...

CHAPITRE IX

Tandis qu'il courait comme un dément, il rêvait à Tonga. Il ne comprenait pas ce vieillard ni tous ceux qui lui ressemblaient — et ils étaient nombreux à Bamila. Tonga se disait vieux et plein d'expérience. Mais alors pour qui me prend-il ? Pour un parfait imbécile incapable de voir clair ?

Ouais ! il a bien failli me posséder tantôt avec ses belles déclarations : « ... Fils, je te jure, je ne t'ai jamais voulu de mal. Je ne voulais que ton bien... Je parie que tu ne sais pas ce qui est ton bien ni ce qui ne l'est pas... » À d'autres ! Ouais ! dire que j'ai bien failli m'y laisser prendre. Croit-il donc que je manque de mémoire à ce point ? Infect vieillard !...

Tiens ! un jour, je me suis battu avec son fils — et c'est lui qui m'avait provoqué — il ne voulait pas me rembourser de l'argent que je lui avais prêté ! Cette espèce d'avorton s'en est trouvé au bord de la tombe. Tonga a été consulter l'homme-au-miroir à la sauvette. Au retour, il racontait à qui voulait l'entendre que si Zombi était si mal, ce n'était pas de s'être battu. Non ; est-ce qu'il n'avait pas assez de force pour me corriger tant qu'il voulait, son fils ? Non, s'il était si mal, ce n'était pas de s'être battu. J'avais eu recours à la magie pour nuire

à Zombi : j'étais jaloux de lui, moi qui n'avais pas de femme. Ainsi lui avait parlé l'homme-au-miroir — prétendait-il. Sur les prières de ma mère, j'ai été obligé de comparaître à mon tour devant l'homme-au-miroir qui a formellement démenti les déclarations de Tonga. Pouah !... Pouah !... Infect vieillard !... Ouais ! et dire qu'il a bien failli m'avoir tout à l'heure. Et je ne t'ai jamais voulu de mal... Et nous ne nous entendons plus... Et c'est comme si nous parlions des langages différents... Et est-ce que tout un village, comme Bamila, peut t'en vouloir sans raison ? Infect vieillard !...

Si Banda en voulait tant au vieux Tonga, ce n'était pas de l'avoir calomnié — des calomnies comme celles-là il n'en avait cure ; c'était bien plus de l'avoir contraint à demander les services de l'homme-au-miroir, à l'égard duquel il avait toujours fait montre d'une indifférence ostentatoire. Il ne pardonnait pas au vieillard de l'avoir contraint à cette manière de chanter la palinodie. Il ne pouvait pas se remémorer sans un dégoût profond la scène chez ce sorcier, nu devant son miroir, vain et prétentieux avec ses simagrées, ses incantations, et tout son rite inutile et pitoyable. Comment pouvait-on attacher crédit aux élucubrations de cet individu ? Il lui avait pourtant fallu en passer par cette façon de se laver. Sa mère lui avait expliqué qu'en s'en abstenant, il aurait aux yeux des gens de Bamila, paru reconnaître le bien-fondé, la justesse des grossières accusations de Tonga.

Une autre fois, il m'accabla d'anathèmes. Il m'avait demandé d'aller abattre les arbres de son champ, cependant que depuis une semaine, son fils prenait des cuites on ne savait avec précision où. J'ai refusé bien sûr. Hum... pas si bête. Ouais ; il mariait son fils et moi je suais eau et sang pour les nourrir, sa bru, son taré et lui... Ah ! non, pas si bête. Et puis zut ! À quoi bon repenser maintenant à tout ça ?

Si je devais me rappeler tout, je n'en finirais plus. Et il prétend être un père pour moi. Tous le prétendent parce qu'ils sont des frères ou des demi-frères de mon père. Seulement, ça ne suffit pas ; ils devraient pourtant comprendre que ça ne suffit vraiment pas ; ils devraient le comprendre... Mais ils sont si peu habitués à des gens comme moi. Je parie qu'ils n'en n'ont jamais vu, un garçon qui se défend, comme moi. Aucun d'entre eux ne me veut sincèrement du bien. Ce qu'ils souhaiteraient, c'est que je souscrive à un marché de dupes comme tant d'autres. Je me comporterais vis-à-vis d'eux en fils docile, obéissant, respectueux, serviable et tout, mais... sans contrepartie. Allons donc !... Oh ! ça m'aura servi tout de même d'avoir été à l'école : j'y aurai appris, au moins, à ne pas me laisser tromper par des vieillards. Certainement, aucun d'eux ne me veut du bien, j'en suis sûr. Ils n'aiment pas les gens qui remuent et surtout si ces derniers s'avisent de ne pas en toute chose faire comme eux. Ce qui leur plairait c'est que l'on dorme quand ils dorment, qu'on pleure quand ils pleurent, qu'on rit avec eux, qu'on reste chez soi quand ils ne sortent pas, qu'on mène leur existence misérable d'amateurs de palabres et de censure. Veut-on se rendre ne fût-ce qu'à Tanga ? Qu'on demande néanmoins leur autorisation, et leur bénédiction et qu'on écoute complaisamment leurs conseils aussi interminables qu'inutiles et stupides. Quand tu viens d'épouser une femme, ta femme, c'est juste s'ils ne te demandent pas de la déshabiller devant eux et s'ils ne l'inspectent pas dans tous les coins et recoins... Un fils docile, obéissant, respectueux, serviable et tout... Voilà ce qu'il leur faut.

Ma mère aussi m'étonne : elle continue même malade à fricoter avec ces vipères « Pitié ! pitié pour mon fils !... » gémit-elle. Elle est vraiment convaincue que ces hâbleurs peuvent lancer le malheur après

moi, je me suis toujours demandé comment. C'est vrai qu'ils le laissent souvent entendre, insidieusement, et qu'ils ont un pouvoir surnaturel. Ouais ! Dire qu'il y a des gens qui s'y laissent prendre ; des imbéciles. Zut ! elle y croit ma mère, elle qui est chrétienne. Et les missionnaires ne détestent rien comme ces histoires-là. S'ils le savaient les prêtres de Tanga, que ma mère m'a forcé à consulter l'homme-au-miroir, ils lui auraient interdit les sacrements pour longtemps, pour très longtemps. Tiens ! le seul point où ma mère n'est pas d'accord avec eux, les missionnaires. Elle dit, ma mère, que si Satan existe réellement comme l'enseignent les prêtres eux-mêmes, pourquoi refuserait-on un pouvoir surnaturel à des hommes tels que Tonga ou l'homme-au-miroir ?...

Moi, je n'ai pas le temps de m'occuper de toutes, ces histoires-là. Ce qui me dégoûte, c'est seulement que les autres jeunes gens, les orphelins aussi, manquent de courage à ce point ; qu'ils se laissent tromper ou marcher sur les pieds par ces gens-là, Tonga et les autres. Jamais ils n'oseraient parler en face à un de ces vieillards. On n'affronte pas un vieillard ; on n'affronte pas un ancien quand bien même ce ne serait pas ton père, et à plus forte raison, s'il l'est. Ouais ! un vieillard, un père, un oncle ou je ne sais plus quoi, est-ce que ce ne sont pas des hommes ?... Ah ! si-seulement on pouvait faire comprendre ça aux jeunes. Impossible de leur expliquer qu'on peut bien affronter n'importe qui s'il n'est pas droit. Ils m'en veulent d'ailleurs eux aussi, sauf quelques-uns ; mais ceux-là n'osent pas le crier très haut, qu'ils ne m'en veulent pas.

Bon Dieu ! je ne resterai pas seulement une semaine de plus à Bamila quand ma mère sera morte. Zut ! je ne souhaite pas sa mort ; je l'aime trop pour souhaiter sa mort. Mais si elle était bientôt morte

quand même ? Alors, tant qu'à faire... J'irai à Fort-Nègre. Je monterai dans le train, je voyagerai toute la journée, le train me déposera à Fort-Nègre... Ouais ! mais il avait raison pour les Blancs, Tonga ! C'est tout juste pour gagner de l'argent sur ton dos. Et gare à toi si tu regimbes. Zut ! là il avait raison, Tonga... Même les missionnaires avec leur robe, leur croix et leur longue barbe... Seulement, eux, c'est plus malin... Et cent francs si tu veux aller à confesse, et deux cents francs si tu veux faire baptiser ton gosse. Et mille francs si tu veux te marier devant un prêtre. Et cinq cents pour le denier du culte. Et tant pour qu'ils acceptent ton fils à l'école, et tant pour qu'il soit dispensé du travail manuel, une fois inscrit à l'école. Et tant pour que sonnent les cloches de la mission catholique à l'enterrement de ta mère !... Ouais ! Pour tous la grande affaire c'est l'argent. Seulement un missionnaire, c'est plus malin. « Me voici donc à l'agonie, mon père. Je vous attendais. Approchez-vous, je vous en supplie, et écoutez mes péchés... » « Minute, mon fils. Avais-tu déjà payé ton denier du culte pour l'année en cours ?...

Ah !... Oh !... oui, voilà... j'ai trouvé ! oui, je vois maintenant ce qu'il y a. Les Blancs et les vieux, les vieux et les Blancs, au fond, c'est tous la même chose... tous la même chose... Zut ! est-ce que c'est vrai ça ?... Les vieux et les Blancs, c'est tous la même chose ?... Ah non ! ça ce n'est pas vrai. Un Blanc ce n'est pas exactement comme un vieux. Un Blanc, c'est d'abord l'argent, beaucoup d'argent, et encore de l'argent... Un Blanc veut gagner de l'argent, un point c'est tout. Mais un vieillard, c'est beaucoup plus difficile. Il faut l'écouter du matin au soir. Il faut toujours approuver, admirer ce qu'il raconte. Il faut toujours dire qu'il a raison, qu'il est un sage, qu'il a vu le monde entier, qu'il connaît beaucoup de choses, même quand c'est

visiblement un imbécile et un gâteux. Non, ça n'est pas vrai : un Blanc n'est pas exactement comme un vieux. Un ancien de Bamila, par exemple, ça ne voudra jamais gagner de l'argent sur ton dos. L'argent, il n'y attache presque pas d'importance. Il t'en donnerait même s'il en avait ; oui, il t'en donnerait comme ça, pour rien, pourvu que tu l'admires, pourvu que tu vantes sa sagesse, sa perspicacité. Peut-être que parfois il te dira : « Fils, viens m'aider à faire mon champ, je t'en prie. Vois-tu, je vieillis, je n'ai plus de force... » Mais ça c'est légitime, surtout si celui-là n'a pas d'enfant — Tonga, lui, avait bien un enfant ! Et d'ailleurs c'est très rare. Tandis qu'un Blanc veut uniquement gagner de l'argent et ensuite retourner dans son pays. Et gare à la chicote si tu regimbes...

Qu'est-ce qui vaut mieux ? Un Blanc de Tanga ou un vieillard de Bamila ?... Zut ! qu'est-ce qui vaut mieux ? Si seulement quelqu'un pouvait le lui dire... Qu'est-ce qui vaut mieux. Il se passa la paume de la main sur le front sans pouvoir se répondre. Puis, au lieu d'opposer un vieillard de Bamila à un Blanc de Tanga, il opposait maintenant Bamila à Tanga. Qu'est-ce donc qui valait mieux, Tanga ou Bamila ?... Bamila ou Tanga ?... Bamila ou Fort-Nègre ? Il avait habité à Tanga qu'il connaissait bien et il ne pouvait imaginer Fort-Nègre qu'à l'image de Tanga, quoiqu'en plus beau. Qu'est-ce qui était préférable, Bamila ou Tanga ?... Bamila ou Fort-Nègre ?...

À cette question, lui revenaient aussitôt à l'esprit toutes ces femmes généreuses et dévouées qui, à longueur de journée, se relayaient au chevet de sa mère pour la soigner, pour lui tenir compagnie, pour la consoler, pour lui rendre la vie un tout petit peu plus agréable. Ces mêmes femmes qui l'avaient aidé à transporter son cacao... Était-ce leur faute, si les contrôleurs l'avaient envoyé au feu ?

Sabina, Régina... Il songeait à toutes ces femmes et il n'arrivait pas à en détacher son esprit. Il n'y avait, à Tanga, rien de pareil à ces femmes-là, rien du tout, ça il le savait. À Tanga, rien ne ressemblait à ces femmes-là — et à plus forte raison à Fort-Nègre ? Dire qu'elles soignaient sa mère et lui tenaient compagnie, toute la journée, tous les jours, sans se fatiguer, sans se plaindre. Sabina... Régina... « Est-ce que tu oublies que tout Bamila t'en veut ?... » C'est faux, infect vieillard ! Tout Bamila ne lui en voulait pas ; c'est faux. Et ces femmes-là, Sabina... Régina... et tant d'autres, est-ce qu'elles lui en voulaient aussi ? Au contraire, elles l'aimaient comme un fils. Est-ce qu'elles n'avaient pas déployé tous leurs moyens pour l'arracher aux griffes des gardes régionaux ? Certes, pour ce qui le concernait, il préférerait l'indifférence absolue, la cruauté des habitants de Tanga-Nord, trop préoccupés de leurs propres affaires — juste comme les Blancs — à la pitié, à la commisération, à la compassion pleine de sollicitude des habitants de Bamila. C'était seulement concernant sa mère que Bamila l'attendrissait.

Ce qui est arrivé à Koumé, se dit-il, si ça s'était produit à Bamila, pour peu que la victime habitât Bamila, ce qui est sûr, c'est que tout le village aurait pris fait et cause pour lui, même s'il ne l'aimait pas trop auparavant : c'était déjà arrivé plusieurs fois. Tandis que, à Tanga, l'événement était passé à peu près inaperçu.

Ouais ! ces femmes. Sabina, Régina, elles ne se lassaient pas de soigner sa mère. À Tanga, qui l'aurait soignée ainsi ?... Il était bien résolu à quitter Bamila après la mort de sa mère, mais il pressentait déjà que rien qu'à cause de ces femmes-là, il aurait une nostalgie éternelle de son village natal. Il courait toujours, ou presque. Il regarda attentivement autour de lui, il scruta le sentier, essayant de se situer

entre la grand-route et le fleuve. Tiens ! il venait de faire plus de la moitié du chemin sans s'en rendre compte. Cette mauvaise manie de penser toujours à d'autres choses qu'à ce qu'il fait...

La lune avait disparu ; les ténèbres étaient denses. Le firmament était parsemé d'étoiles qui scintillaient : au moins, il ne pleuvrait plus.

C'était heureux qu'il n'y eût plus de clair de lune ; quelqu'un qui l'aurait rencontré l'aurait peut-être reconnu. Il ne désirait parler à personne.

Des chimpanzés hurlèrent au loin en s'accompagnant d'un bruit semblable à celui du tambour. Bon Dieu ! qui me dira jamais comment ils réussissent à produire ce bruit étrange ? songea-t-il. Qui me le dira jamais ? Certains prétendent que c'est en frappant des poings sur les contreforts des grands arbres. Mais les contreforts, même ceux des grands arbres, se trouvent toujours à peu près à ras du sol ; et qui ignore que la nuit les chimpanzés s'installent au sommet des arbres pour dormir ? Est-ce qu'un chimpanzé pourrait jamais descendre la nuit du sommet d'arbre où il s'est calé pour battre sur les contreforts ? Qui me dira avec quoi ils font ce bruit-là ? Peut-être en se frappant la poitrine comme disent encore d'autres ? Faut-il que leur thorax soit fort et qu'il résonne... Les chimpanzés hurlaient toujours en s'accompagnant du même bruit haletant et sourd comme le battement d'un tambour : il comprit que quatre ou cinq heures le séparaient encore de l'aube. Il devait se dépêcher s'il ne voulait pas être vu avec le cadavre. Il devait faire vite s'il ne voulait pas être vu...

Il serrait sous le bras un paquet de vêtements de rechange : les autres étaient trop souillés ; il ne pourrait pas se montrer en public dedans sans attirer l'attention sur lui. Il se changerait quand il aurait

fini. Ouais ! pourvu qu'il ne soit rien arrivé au cadavre. Quelle idée !... est-ce qu'il pourrait lui arriver quoi que ce soit ?

Il pensa tout à coup à Odilia et lui revint cet étrange sentiment de parenté et de complicité. Il courait toujours ou presque... Il transpirait ; il lui semblait qu'en même temps qu'il avait pensé à Odilia, il avait traversé une zone d'air chaud ; pendant un instant, son cœur en avait battu plus rapidement.

Il déboucha devant le fleuve au-dessus duquel se tenait la nuit immobile. Il sauta dans la longue pirogue qu'il avait utilisée tantôt et s'éloigna à coups de pagaie précipités.

Pourvu qu'il ne soit rien arrivé au cadavre. Qu'est-ce qui pouvait donc lui arriver ? Pourquoi n'avait-il jamais de chance, lui, Banda ? Il avait juré de sauver un homme coûte que coûte ; et cet homme était mort plus vite que s'il ne l'avait pas juré. Peut-être qu'il aurait mieux fait de ne pas jurer ? Quelqu'un ou quelque chose semblait prendre plaisir à contrecarrer tous ses projets les mieux étudiés. Si l'on était au courant de tout ceci à Bamila, qu'est-ce que ne diraient pas les vieux ? « Est-ce que tu ignores que tout Bamila t'en veut ?... Est-ce que tout un village comme Bamila peut t'en vouloir sans raison ? » Qu'est-ce que ça signifie, tout Bamila ?... Vingt ou trente vieillards ?... Ouais ! qu'est-ce qu'il fait de tous les autres ?... Des femmes comme Sabina, Régina... et elles sont des centaines ! Qu'est-ce qu'il en fait, je me demande ? C'est vrai que lui et moi, nous parlons des langages différents.

Si on était au courant de tout ceci à Bamila que ne diraient pas les vieillards ? Et qu'il était maudit et qu'il serait toujours un propre à rien... Si seulement il avait pu vendre son cacao, il se serait marié ; il

aurait ainsi prouvé à ses oncles, aux vieux, qu'on peut se conduire comme lui et réussir quand même. Au fait est-ce que c'était possible ? est-ce qu'on pouvait se conduire comme lui et réussir quand même ?...

Et dire qu'il aurait suffi d'un petit mot du contrôleur... Il aurait pu dire par exemple : « Bon cacao... » et ça aurait vraiment suffi. Lui, Banda, serait allé trouver M. Pallogakis. Il lui aurait demandé — en français — : « combien donnez-vous pour un kilo ? soixante francs ?... Très bien ! » Tandis que M. Pallogakis aurait été en train de faire les calculs, il les aurait faits aussi de son côté, juste pour lui montrer à ce Pallogakis, qu'il n'était pas un pauvre couillon de sauvage et qu'il devrait renoncer à tenter de le voler. Il aurait contrôlé lui-même les opérations de pesée et vérifié les résultats : ce M. Pallogakis avait des façons bizarres, trop expéditives, de manœuvrer sa romaine. Bon Dieu ! à quoi donc pensait-il encore ?...

Non, ce n'était pas de sa faute si Koumé était mort. Ce garçon-là avait tout simplement trop d'amour-propre ; il ne supportait pas de se laisser guider. Il avait voulu marcher sur la passerelle tout seul, sans bruit, juste pour dire que lui on ne le guidait pas. Pauvre garçon !... Pour être un dur, il était un dur, le frère d'Odilia, un vrai dur... Mais à qui la faute s'il était mort ?... Banda éprouvait quand même un douloureux sentiment de culpabilité.

La pirogue crissa et grinça sur le sable. Il profita de la secousse qui le lança vers l'avant pour bondir hors de la pirogue. Il ne cesserait jamais de penser à une chose pendant qu'il en fait une autre... il ne perdrait jamais cette manie-là... sûr que c'était dans son sang. Il courait sur la rive dans la direction du cadavre. Et soudain, il s'arrêta.

Non, ce n'est pas ce qu'il fallait faire. Il retourna sur ses pas, monta dans la pirogue qu'il remit à flot en plantant la pagaie dans le sable et en appuyant dessus avec force. Il descendit le cours du fleuve en serrant la rive droite de près. Il était seul dans la nuit noire qui le dérobait aux regards des indiscrets. Il éprouvait une réconfortante impression de complicité, malgré sa solitude ; il ne désirait l'aide de personne que de la nuit.

L'eau lourde et tumultueuse du ruisseau vint clapoter contre la coque de bois : l'embarcation tangua très dangereusement ; il alla l'amarrer un peu plus bas et revint sur la piste.

C'est ici même que tantôt il avait dit à Koumé : « Attends... prends garde... je frotterai une allumette... » S'il avait seulement attendu, il ne serait pas mort maintenant. Il avait faim ; il songea avec amertume qu'il ne mangerait pas d'ici longtemps. Il n'aurait pas dû oublier de manger tantôt à Bamila. Il était complètement dégrisé maintenant. Tiens ! sur cette rive du petit ruisseau le talus n'était pas élevé ; il n'était élevé que de l'autre côté, du côté où il avait lutté pour sauver Odilia. De ce côté-ci, il était facile d'accéder au lit du ruisseau.

Il marcha sur le roc froid en faisant jaillir l'eau à chacun de ses pas, le visage tendu dans la direction avant. Pourvu que personne n'ait découvert le cadavre... pourvu que personne ne l'ait découvert... Qui donc pouvait le découvrir... Il toucha le corps rigide et glacé, si vivant un moment plus tôt. Il le retourna, le palpa, l'inspecta, comme il pouvait, dans la nuit. Non, il ne lui était rien arrivé.

Ce n'était pourtant pas un mauvais bougre, pensa-t-il, sans se rendre compte que ce faisant, il adoptait le préjugé du vieux Tonga païen et de sa mère chrétienne pour qui la moralité d'un homme

prédéterminait son genre de mort. Instinctivement, il chercha des yeux le visage de Koumé, mais son regard n'osa finalement pas s'y poser ; comme s'il avait pu le voir malgré la nuit, il craignit d'apercevoir l'expression que la mort y aurait figée, peut-être une grimace horrible, peut-être un rictus affreux. Il avait été témoin de bien des cas de mort violente ; la circulation automobile lui en avait offert l'occasion à peu près quotidiennement. Mais un homme qui se fracassait le crâne en même temps qu'il se noyait, il n'avait jamais vu cela.

Il avait peur de constater sur ce visage combien le frère d'Odilia avait souffert. Peut-être n'avait-il pas souffert du tout ? Et peut-être avait-il souffert au-delà de ce qu'on pouvait imaginer ? Etait-il mort sitôt après avoir donné de la tête contre la pierre ? Ou bien l'eau avait-elle achevé l'œuvre de la pierre, en entrant par la bouche, les narines et les autres orifices, en figeant lentement le sang à son contact glacé ?

Il étendit le corps dans la pirogue, s'installa lui-même à l'arrière de l'embarcation. Il pagaya doucement juste pour prendre de l'élan. Ensuite tout le travail revint à diriger la longue pirogue que le courant, rapide à cause de la crue, emportait. L'entreprise n'en restait pas moins difficile. Banda n'avait pas navigué sur ce tronçon depuis très longtemps. S'il tenait le milieu du fleuve, il courait le risque de chavirer à cause du courant qui est toujours très rapide dans cette région du fleuve. Il ne pouvait pas non plus côtoyer le rivage : toutes sortes d'épaves encombraient cette partie du fleuve dont l'eau stagnait presque. Il crut résoudre le problème en louvoyant à mi-distance entre le rivage et le milieu du fleuve.

Restaient les écueils. Comment éviter les écueils ? Il savait que

ce tronçon du fleuve était hérissé d'écueils. Mais comment faire pour les apercevoir à travers l'écran des ténèbres ?

Il se tenait assis sur la poupe de la pirogue, tendu, crispé. À chaque instant, il s'attendait au pire et il en tremblait d'avance. Zut ! comment faire pour éviter les écueils ? Si le niveau du fleuve était monté au point que l'eau les submerge ?... Et peut-être qu'il passerait dessus sans les toucher ?... Ouais ; non, se reprit-il, ça n'est pas possible. Certains ont peut-être bien pu disparaître sous l'eau, mais d'autres affleurent certainement à la surface, j'en suis sûr. Il y a aussi les récifs ; ceux-là l'eau ne peut pas les submerger totalement ; l'eau ne les a jamais submergés tout à fait. Comment les éviter ceux-là ? Un écueil allait sûrement lui percer la pirogue... et il ne pourrait plus continuer. Ça devait arriver ; c'est sûr que ça allait se produire. Quelqu'un s'acharnait après lui ; quelqu'un prenait plaisir à contrecarrer tous ses projets, surtout les plus précieux, les mieux étudiés.

La pirogue glissait sur l'eau doucement, silencieusement. Banda avait l'impression de se compromettre en s'associant au silence, à la nuit, à la solitude. Il éprouvait une sorte d'ivresse : l'action l'accaparait totalement et l'empêchait de penser à ses autres misères, à l'autre réalité. Une seule réalité, l'actuelle, l'immédiate, comptait maintenant : elle était exclusive et c'est pourquoi elle lui procurait une sorte d'ivresse.

Il était tendu et crispé. À chaque instant, il lui semblait que sa pirogue s'enfermait sur une pointe de pierre. Mais il ne se produisait rien, ce qui paradoxalement, lui infligeait une manière de déception. Il scrutait la nuit, le visage froncé, l'œil rétréci. Il avait fait la moitié du

chemin qui, au départ, le séparait de Tanga, du pont de ciment armé.

Il commençait à avoir confiance, à respirer plus aisément, à se décontracter... C'est alors que l'accident se produisit.

Le bois de la coque heurta violemment une chose dure. Banda fut projeté dans l'eau et ne put s'empêcher de boire quelques gorgées. Prompt comme l'éclair, il se ressaisit, s'ébroua, aperçut la pirogue entre deux clignotements d'yeux, tendit la main au hasard, toucha l'embarcation et s'y accrocha. Il se passa la paume de sa main gauche libre sur le visage et se frotta les yeux. La pirogue tanguait pitoyablement. Sous la pression de Banda, elle recouvra lentement, très lentement son équilibre. Il s'aperçut alors qu'elle n'était pas enfoncée. Elle descendait toujours le fleuve, emportée par l'eau ; elle continuait son chemin et emportait Banda. Sans peine, il se hissa à bord : il n'avait pas lâché sa pagaie. Comment avait-il pu faire ? La main droite... mais oui, la même main qui s'était accrochée au bord de la pirogue tenait en même temps la pagaie.

Il tâta le bois à l'endroit du heurt, après avoir soulevé le cadavre : il ne sentit aucune invasion d'eau. Aucun dégât, heureusement ! Un écueil !... Il avait heurté un écueil !... Ça devait finir par arriver ; il s'y était attendu ; il avait eu tort d'espérer. Il se demandait comment se terminerait la prochaine rencontre. Par bonheur, il n'y en eut pas.

Il distingua le lointain clignotement d'une lampe-tempête et s'en réjouit. La lampe-tempête du gardien de nuit de la scierie Benedetti !... Quelques kilomètres seulement le séparaient du pont maintenant. Le courant emportait rapidement la pirogue.

Il se détendit et souffla. Il sentait la sueur à son front et à ses joues. Il se rapprocha du rivage, cherchant des yeux un endroit

broussailleux pour y échouer la pirogue... Tiens ! que se passait-il donc ! Zut ! Frénétiquement, la pirogue tanguait et tournait sur place. Ouais ! il allait chavirer ! Il aurait pourtant dû savoir... Le gouffre !... oui, c'était cela. Il était pris dans un tourbillon au-dessus du gouffre, le fameux gouffre !... Il aurait dû se rappeler... Il n'ignorait pourtant pas... Oui, mais n'importe comment l'obscurité de la nuit ne lui aurait quand même pas permis de le situer, ce maudit gouffre... Quelqu'un s'amusait à le contrecarrer... sûr que quelqu'un s'acharnait sur lui... La terreur de Bamila fourragea rageusement, furieusement dans l'eau, de toutes ses forces, avec sa pagaie qui déplaça des tonnes d'eau en quelques secondes. La pirogue cessa de tourner... et de tanguer ! Lentement, très lentement, en hésitant, elle se remit à glisser... lentement, très lentement... en hésitant... poussée par une succession de coups de pagaie aussi vigoureux et désespérés les uns que les autres. Ouais ! il l'avait échappé belle, ça il pouvait le dire.

Du revers de sa main, il s'épongea le front où perlaient des gouttes d'eau et de sueur. Il aurait pourtant dû se rappeler ; on ne navigue pas au-dessus de ce gouffre-là. C'était mortel, ce qui venait de lui arriver ! Heureusement, il s'en était tiré. Zut ! comment avait-il pu se tirer d'affaire ? Avait-il en fait plus de chance qu'il ne croyait ?

C'est beaucoup plus bas qu'il trouva l'endroit broussailleux qu'il cherchait. Il lança la pirogue qui s'échoua sur la berge. Il souleva le corps, le mit à l'eau, et y entra lui-même. Il nagea vers le pont, lentement, silencieusement, précautionneusement, en regardant partout autour de lui. Il tirait le cadavre du malheureux Koumé. Au moins il aura nagé une fois, rien qu'une fois, pensait-il. La solitude, la nuit et le silence commençaient à lui peser : il se dit qu'il aurait bientôt fini avec de tels alliés.

Parvenu à quelques mètres du pont, il s'approcha de la rive, prit pied et marcha dans l'eau sans cesser de tirer le cadavre qu'il posa sur le sable, les pieds dans l'eau, et le reste du corps sur le sol sec. Quant à lui, à aucun moment, il ne dégagea ses pieds de l'eau : il craignait de laisser des traces.

Il s'apprêtait à quitter Koumé, non sans l'avoir gratifié d'un dernier coup d'œil plein de sympathie et de compassion. Alors lui vint l'idée, une autre grande idée ! Zut !... ses yeux s'obscurcirent de stupéfaction. Il n'y avait pas songé... Il aurait pu s'en aller sans y avoir songé ! Il ne se serait jamais pardonné s'il était parti sans y avoir songé. Fébrilement, il glissa sa large main dans la poche droite de Koumé qu'il avait retourné à moitié. Il était penché sur le cadavre et insinuait ses doigts dans tous les recoins de la poche humide. Tout à coup, ses doigts rencontrèrent de l'acier froid, rien que cela. Il retira le canif, un petit objet du modèle le plus courant sauf qu'il avait un tire-bouchon. Il le retournait dans ses doigts. Non, il ne l'emmènerait pas. Des fois que la police serait intriguée de ne rien trouver dans les poches de Koumé... On ne sait jamais avec ces gens-là : il faut se méfier. Il était toujours penché sur le cadavre. Il remit le canif dans la poche droite. Il introduisit son autre main dans la poche gauche de Koumé après l'avoir retourné dans l'autre sens. Il haletait... Ses doigts palpèrent un objet humide. Il retira un petit paquet que ses doigts malhabiles entreprirent de défaire ; c'étaient des morceaux de papier, de nombreux morceaux de papier enroulés dans un morceau d'étoffe. Il scruta de plus près les morceaux de papier... Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Il se redressa et regarda plus attentivement et de plus près, en écarquillant les yeux... Ouais !!!... Il faillit perdre connaissance. Pendant un instant, tout tourna autour de Lui. Des

billets de banque ! Beaucoup de billets de banque !... Des billets, de gros billets de banque tout neufs, presque secs, durs, et qui craquaient au toucher. Pas des petits, des gros billets, tels qu'on n'en voit qu'entre les mains des Grecs...

Il entra précipitamment dans l'eau. Il nageait d'une main tandis que de l'autre il tenait le paquet de billets de banque au-dessus de l'eau. Il s'en doutait... Bien sûr qu'ils avaient pris l'argent ! Combien y en avait-il dans ce petit paquet ? Est-ce que c'étaient bien des billets de banque ? Malgré la nuit, il avait pu voir que c'étaient bien des billets de banque, et pas des petits, des gros !... Il aurait pu donner sa tête à couper que c'étaient des billets de banque. Ça ne ressemble à rien, des billets de banque, qu'à d'autres billets de banque... Et pas des petits comme on en voit aux petits commerçants noirs... Non ! des gros, et épais, et durs, et craquants, et grands. Ouais ! combien y en avait-il ?...

Puis il ne pensa plus à rien de précis. Dans son esprit, tout se confondait, se chevauchait, se bousculait. Il voulait espérer et n'osait pas. Il avait appris à ne pas espérer trop vite. Son cœur battait à un rythme accéléré.

Il parvint à la pirogue et s'y hissa. L'image de sa fiancée lui traversa l'esprit : il se figea dans une pose d'hébétude. Ouais ! cette habitude de penser à une chose tandis qu'il en faisait une autre. Il se ressaisit soudain. Il avait tort d'espérer. Il ne faut pas être si prompt à l'espoir. Mais il avait beau se le dire, il n'en espérait pas moins.

Il regarda de tous côtés soupçonneusement. Peut-être quelqu'un était-il tapi quelque part ? On ne sait jamais... Apparemment satisfait par sa brève et rapide inspection, il fourra le petit paquet de billets de

banque dans la poche de sa culotte de rechange. Si seulement il pouvait savoir combien il y en avait. Il choisit un coin discret dans le massif de brousse pour y déposer ses beaux habits, y compris la culotte qui détenait les billets. Il se demandait ce qu'il ferait des autres habits, ceux qui étaient souillés et humides. Bon ! il les noierait... C'est ça, il allait les noyer... C'était une bonne idée, celle-là, les noyer...

Il était nu ; il monta dans la pirogue, emmenant avec lui les habits souillés, laissant les autres sur la berge. Un moment il hésita. Peut-être que ça n'était pas très prudent de laisser l'argent comme ça... Peut-être que quelqu'un était tapi quelque part... Comment faire ? Qu'est-ce qui pouvait bien arriver au paquet de billets de banque ?... Qui est-ce qui pouvait bien être tapi aux alentours ? Celui-là, est-ce qu'il savait que lui, Banda, viendrait ? Non, il n'arriverait rien.

Il pagaya. La pirogue fendit résolument l'eau dans le sens de la largeur du fleuve. Parvenu au milieu du fleuve, Banda se jeta à l'eau, agrippa un bout de la pirogue et appuya dessus de toutes ses forces. L'eau envahit à flots la concavité du bois. En quelques instants, la pirogue coula à pic emportant les habits qui y étaient accrochés.

Il contempla un moment la pagaie qui s'éloignait, portée par l'eau : elle serait bien loin d'ici, à l'aube ; il éprouva comme une nostalgie. Il se remit à nager pour gagner la berge...

Sur la berge, il se frotta longuement, des pieds à la tête avec les mains. Puis il fit des mouvements, agita les bras et les jambes. Lorsqu'il se jugea suffisamment sec, il se rhabilla : il se vêtit de sa culotte et de sa chemisette kaki. Il fourra instinctivement la main dans la poche droite : elle était vide ! Cette constatation lui donna un frisson froid. Il avait eu tort de laisser l'argent comme ça... il y avait pourtant

songé. Qu'est-ce qui avait bien pu arriver ? Est-ce que... La main' qu'il venait de fourrer dans la poche gauche rencontra le petit paquet humide. Ah !... non, rien n'était arrivé : l'argent se trouvait là. Il retira nerveusement le paquet de la poche et se mit à le palper, à le jauger en le faisant sauter dans sa main. Il était aussi épais que tantôt. Il voulut défaire le morceau d'étoffe ; il s'arrêta tout à coup : à quoi bon puisque aussi bien il n'arriverait jamais à compter l'argent dans l'obscurité ? Il replaça le paquet à l'extrême fond de sa poche où il le cala soigneusement. Il s'assura qu'il ne sortirait pas de là, qu'il ne tomberait pas, même s'il se produisait quelque chose, même s'il était obligé de courir... On ne sait jamais : il pouvait arriver n'importe quoi

Il s'apprêtait à partir. Instinctivement, il se retourna vers le fleuve auquel il avait tourné le dos jusque-là. Il le considéra avec insistance et mélancolie. Peut-être voulait-il s'assurer qu'il garderait le secret : il vient des moments où l'on ne peut s'empêcher d'attribuer une âme humaine à ce qui se meut. Peut-être aussi contemplait-il tout simplement ce qui avait été le théâtre de sa détresse, accomplissant ainsi son premier pèlerinage.

De nouveau, il promena tout autour de lui un regard circulaire, agressif et soupçonneux. Mais non, il n'y avait personne. Pourquoi avoir peur ? Jamais auparavant, il n'avait cru qu'il pourrait avoir peur aussi inutilement. Prenant soin de ne pas faire de bruit, il se faufila à travers la brousse du rivage et parvint sur la chaussée où il se retrouva aussitôt. Il se mit en route pour Bamila.

Un coq chanta...

CHAPITRE X

Banda marchait lentement ; sans hâte, ses pieds nus se posaient sur les cailloux de la chaussée avec lesquels ils étaient familiarisés. Il longeait le quai à billes. Il les voyait, les billes, s'allonger çà et là comme des cadavres : elles étaient grises dans la nuit. On ne voyait une lueur briller nulle part, ni dans la petite gare toute proche, ni dans le chantier à billes. Tanga-Sud dormait et il le faisait de très bon cœur ; il le faisait avec une bonne volonté et une sérénité émouvantes, édifiantes. Lorsqu'il fut sur le pont, il se pencha sur le parapet, fouillant les ténèbres, cherchant à apercevoir le cadavre de Koumé qui gisait plus bas — il le savait. Comme il n'y arrivait pas, il reprit la marche.

De temps en temps, il frissonnait ; tout son corps frissonnait : l'atmosphère venait de fraîchir subitement. L'aube n'était pas loin. Il ne pensait à rien de précis. Il marchait tout simplement, comme un automate, ses grands pieds foulant la chaussée gravelée et poussiéreuse déjà — malgré la pluie de la veille. Il ne pensait à rien de précis : trop de sujets de rêverie et de méditation sollicitaient à la fois son esprit. Il frissonnait fréquemment ; parfois il frissonnait en claquant des dents à cause de l'atmosphère qui venait de fraîchir subitement.

Il croisait des gens endimanchés : mais il ne les voyait pas : sa

conscience ne les enregistrerait pas. Il semblait que les organes de son corps fonctionnaient au ralenti. Son pas même était lourd et incertain. Il réagissait avec retard aux impressions extérieures. Il s'était épuisé sans s'en rendre compte. Il avait trop présumé de ses forces. Ce fut en apercevant une bande d'adolescents qu'il revint à la réalité. Ils étaient muets ; on aurait dit qu'ils prenaient un plaisir spécial à écouter la sourde rumeur de leurs piétinements nombreux et désordonnés. Banda les connaissait généralement bruyants, les enfants de cet âge. Il se demanda pourquoi ils étaient muets. Ils ne portaient rien. Ils se hâtaient aussi d'une façon anormale. Il ne pensa pas davantage aux adolescents, quoique leur mutisme l'étonnât.

Ensuite, il croisa des femmes ; il les vit. Elles n'avaient pas une hotte sur le dos : elles marchaient bras ballants et même elles portaient des robes claires. Il ne comprit pas tout de suite. Mais les femmes, qui allaient par petits groupes, se pariaient tout bas. Venant d'un groupe, lui parvinrent des morceaux de conversation, comme des bouffées. Il était question de barrages, de coups de fusil, de garçons qu'on recherchait, de Blanc mort à l'hôpital, d'arrestations, de messe, de communion... Et tandis qu'il marchait il s'aperçut que ce n'était pas un seul groupe qui avait dit toutes ces choses-là, mais bien plusieurs groupes qu'il avait croisés successivement. Il avait oublié les barrages et que c'était dimanche ce matin-là. Ces gens-là... Ils vont à la messe ! Ah !... je comprends. Fallait-il qu'il fût fatigué.

Il était trop tôt pour pouvoir franchir le barrage, surtout à cause du sens dans lequel il allait. Il ne pouvait pas continuer vers Bamila sur la route. Ils s'imagineraient que s'il veut sortir de la ville à cette heure, c'est parce qu'il veut s'enfuir, ils lui mettraient certainement la main dessus. Il ne pouvait pas continuer vers Bamila sur la route. Un

raccourci à travers la forêt ? Il n'en manquait pas... Il se sentait las, il avait sommeil. Mais il se raidit, il n'allait pas mollir maintenant. N'importe quoi pouvait se produire n'importe quand.

Il se donna de petits coups de poing à la nuque juste pour se réveiller. Il croisait de plus en plus de gens. Ils étaient tous anormalement silencieux. Il marchait sans aucune hâte. Il faut qu'ils croient vraiment ceux-là, songeait-il. Venir de si loin pour assister à la messe, à la sainte messe à Tanga ! Et de nuit ! Oh ! c'est vrai que si j'étais chrétien, c'est à la messe du matin que j'assisterais aussi ; comme ça, au moins, on a toute la journée du dimanche libre. Ouais ! mais venir de si loin, c'est ça qui m'étonne et juste pour assister à la messe. Faire dix ou quinze kilomètres dans la nuit, juste pour ça... Tiens ! et pourquoi pas ?... C'est ça, voilà ce que je vais faire. Ça c'est une bonne idée... Tout à coup, il pensa au petit paquet, sursauta et s'arrêta brusquement. Il tâta fébrilement sa cuisse à l'endroit de la poche... Ah ! il y était. Il n'y avait pas de danger qu'il se perde. Oui, voilà ce que je vais faire. Je rebrousse chemin et je vais assister à la messe ; la mission catholique n'est pas loin d'ici. Et au petit matin, ma foi, je reviendrai franchir les barrages avec les autres... Et pourquoi pas ?... Est-ce qu'on me distinguera ?... Qui est-ce qui me distinguerait ?... Il serait bien malin celui-là. Ah, oui vraiment, ça c'est une bonne idée... Je vais assister à la messe ; je reviens franchir le barrage à l'aurore juste pour voir s'ils me distingueront... Mais je sais qu'ils ne me distingueront sûrement pas. Et peut-être qu'ils auront découvert le cadavre à ce moment-là. Ouais ! c'est vrai qu'ils auront peut-être découvert le cadavre, à l'aurore, quand je reviendrai franchir les barrages... je serais curieux de savoir comment ça va se passer.

Il fit demi-tour, avec désinvolture et se mit à marcher à la hauteur d'un groupe d'hommes et de femmes, des gens qui venaient de la forêt. Ils venaient de la forêt exprès pour ça, pour assister à la messe ! Hier encore ils travaillaient, ils peinaient dans leurs champs et déjà ils y songeaient ; ils songeaient qu'ils se lèveraient tôt ce matin, au premier chant du coq par exemple, pour se rendre à la mission catholique de Tanga ; qu'ils tâcheraient d'y être arrivés avant six heures pour pouvoir assister à la messe du matin, à toute la messe et pas seulement à une partie. C'est ça qu'il ne comprenait pas. Il les écoutait deviser tout bas. Ils discutaient à propos du jeune mécanicien et du Blanc. M. T... Plusieurs fois il faillit leur dire : « Mais non, c'est faux ! ça ne s'est pas passé ainsi ; on vous a mal informés ; on vous a menti. Ça n'est pas vrai. Ecoutez donc, moi je connais bien l'histoire, je connais toute l'histoire, puisque... » C'est à grand-peine qu'il se contint. Il marcha ainsi à côté d'eux jusqu'à la mission catholique, jusqu'à l'église dont il franchit le seuil en même temps qu'eux. À aucun moment, ils ne soupçonnèrent qu'il n'était pas des leurs.

Depuis très longtemps, il n'avait pas assisté à la messe. L'idée de le faire ce matin l'enchantait. Il serait difficile de savoir ce qu'il espérait de la messe, peut-être un parfum de son enfance, les relents d'un parfum oublié. Il se souvint tout à coup de l'époque où sa mère le menait de force à la messe, tous les dimanches. Il n'était alors qu'un adolescent. Sa mère, elle, était chrétienne depuis un certain nombre d'années, depuis la mort de son mari. Elle était pieuse, se confessait et communiait à Pâques, payait son denier du culte inmanquablement, assistait à la messe de minuit à Noël, égrenait son chapelet chaque soir en remuant les lèvres. Lui n'était pas issu d'un ménage de chrétiens catholiques : il devait donc attendre de pouvoir réciter

convenablement le catéchisme pour être admis au baptême. Sa mère ne faisait rien que le pousser à apprendre le catéchisme par cœur — elle lui en avait acheté un, très beau, et illustré. Elle ne faisait rien que le pousser à assister aux cours d'un catéchiste éminent de la mission catholique — on disait de ce catéchiste que ses élèves ne manquaient jamais leur examen de baptême. Elle ne souhaitait alors rien tant que de le voir baptiser.

En réalité, la chose s'avéra assez difficile. L'adolescent ne vivait pas auprès de sa mère — il vivait rarement auprès de sa mère. D'autre part, il avait été inscrit à une école laïque. Bref, six jours sur sept il échappait, comme la plupart de ses camarades, à toute autorité religieuse. Tous les samedis seulement apparaissait sa mère qui commençait par lui poser inéluctablement cette question :

— As-tu assisté à la messe du premier vendredi du mois, fils ?
As-tu mangé de la viande hier ?...

Ou cette autre encore :

— Es-tu allé écouter le catéchiste, fils ?

Le jeune garçon se souciait fort peu des prêtres, des chants latins, des enfants de chœur, et des catéchistes ; il présentait, par ailleurs, une étonnante aptitude au mensonge imperturbable.

— Bien sûr, mère, bien sûr que j'y ai été, répondait-il.

Ou bien encore :

— Mère, j'étais si malade !... je ne pouvais pas. Non, je ne pouvais vraiment pas, mère. Ce n'est pas que la volonté et le désir m'aient manqué, je t'assure. Mais, j'étais si malade !... Je ne pouvais pas, mère, non je ne pouvais pas...

La mère connaissait le fils ; elle ne pouvait pas prendre ses déclarations pour argent comptant. Mais comment vérifier ? (Il faut dire aussi qu'à l'époque cette femme faisait montre d'une foi extraordinairement ardente qu'appréciaient fort peu de gens. En considération de la distance qui séparait Bamila de Tanga, elle aurait pu n'assister à la messe qu'un dimanche sur deux — l'évêque l'y autorisait ! Mais elle s'était astreinte volontairement à venir à Tanga tous les samedis ; on ne savait plus exactement si c'était pour voir son fils ou pour assister à la messe du dimanche qu'elle venait. Les deux motifs devaient avoir une égale force. Toujours est-il qu'elle ne manquait jamais de le mener à la messe, souvent de force, Banda cherchant à se dérober.)

La première fois — et la seule ! — qu'elle avait interrogé l'oncle de Banda, le tailleur, sur l'assiduité de l'adolescent aux offices de piété, l'homme avait répondu en manifestant une certaine impatience. Il n'avait jamais été baptisé, lui, disait-il ; il comptait du reste ne l'être jamais, et il ne s'en portait pas plus mal. Est-ce que la meilleure façon d'élever un gosse ce n'était pas de lui donner à manger et de le laisser tranquille ? Et qu'il coure ou dorme, ou rie, ou pleure quand il lui plaît : ça c'était la meilleure façon d'élever un gosse, un garçon surtout. (En réalité, le tailleur avait un faible étrange pour son neveu, il montrait beaucoup de complaisance pour la conduite rarement irréprochable — c'est le moins qu'on en pût dire — de ce garçon trop turbulent ; on aurait même dit qu'il l'encourageait. Il s'était ainsi établi entre eux des liens de complicité à peu près indéfectibles et qui se resserraient de jour en jour.) Tout au plus concevait-il qu'on le mette à l'école pour apprendre la langue des Blancs puisque après tout ces gens-là étaient bien les maîtres du pays. Mais le catéchisme, la messe, le

chapelet, la confesse, les prières du matin et du soir, et les autres lubies, à quoi diantre cela rimait-il ? Sa sœur se comportait comme si la religion avait été une chose nouvelle... Et leurs ancêtres, ceux qui vivaient dans un pays où il n'y avait pas encore de Blancs, ni de missionnaires, ni de Bonnes Sœurs, ni d'églises, ni de cloches ; leurs ancêtres, avant l'arrivée des Blancs, est-ce qu'ils ne croyaient pas en Dieu, eux ?... Qu'était-il besoin d'aller se mouiller la tête d'un peu d'eau, d'aller s'agenouiller aux pieds d'un prêtre, d'aller avaler une miette de pain sans la mâcher, pour croire en Dieu, il le demandait ? Une supposition seulement qu'elle veuille faire un prêtre de son fils... Ah ! ça serait une idée pas mauvaise du tout. La profession était bien rémunérée. Il en avait vu, lui, des prêtres indigènes, et de près. C'étaient certainement les gens qui avaient le plus de privilèges parmi les Noirs. Des maisons de briques, la table servie comme pour un Blanc, des motocyclettes, des bicyclettes ce n'est pas ce qui leur manquait. Et l'estime et le respect de tout le monde... même des Blancs ! Une supposition seulement qu'elle veuille faire un prêtre de son fils, ça ne serait pas une mauvaise idée. Mais qu'elle le dise tout de suite... Qu'on l'entende et qu'on sache à quoi s'en tenir. Seulement, à son avis, ce n'est pas avec des garçons comme Banda qu'on fait des prêtres... certainement pas ou alors il n'y entendait rien, aux enfants...

Après cette prise de position sans ambiguïté de son frère, la mère, bouleversée, avait sérieusement songé à inscrire son fils à l'école des missionnaires. Mais on la prévint que les enfants n'y apprenaient pas bien grand-chose en dehors du catéchisme et des refrains latins et qu'il lui faudrait payer chaque année des droits d'écologie considérables. Entre-temps, Banda avait tenté un examen

de catéchisme en vue du baptême : il fut si malheureux qu'on préféra n'en plus parler. La mère maintint son fils à l'école laïque par fidélité aux intentions de son mari, malgré les objurgations du catéchiste qui était une de ses relations. Elle se mit aussi à avoir pour son fils d'autres ambitions que celles spécialement relatives à la pratique de la religion et de son salut éternel.

Lorsqu'il retourna à Bamila, grandi et extrêmement émancipé, affranchi en somme, il fut encore plus difficile de tenir Banda en contact avec Dieu... pour les raisons que l'on devine. Au reste, sitôt qu'il le put, il décida de secouer toute tutelle sur ce plan là — il n'avait jamais eu aucun penchant pour la théologie. Le catéchiste, le même catéchiste qui, entretemps, avait certainement glissé vers la tiédeur ou tout au moins révisé ses conceptions par trop rigoristes auparavant, se chargea de rassurer la mère. Son fils n'était-il pas assez grand déjà ? Comment pouvait-elle encore en être responsable ? Du reste. Dieu qui est infiniment miséricordieux, finirait bien par lui envoyer sa grâce, ne fût-ce qu'à l'instant de sa mort.

La mère et le fils, ayant donc été incapables de se rejoindre sur le plan de la religion, se rapprochèrent sur d'autres. C'est d'ailleurs à cette époque-là qu'elle commença à ressentir les premiers symptômes de cette maladie non identifiée et en tout cas incurable qui devait la conduire progressivement à une claustration à peu près absolue. À sa mère malade, le jeune homme aurait pu faire toutes les concessions, sauf en matière de religion : ça c'était le plus curieux.

Peut-être avait-il reçu, à une époque où il ne pouvait s'en rendre compte, l'influence d'un ennemi de leurs religions. Et peut-être avait-il une tournure d'esprit telle qu'il était tout simplement trop sollicité par

le tourbillon des réalités sensibles, comme son oncle qui ne s'était jamais lassé du spectacle de la rue.

Au moment où il pénétra dans l'église, il y faisait encore tout noir. Seule la lumière d'un cierge clignotait là-bas sur l'autel. Malgré l'heure, de nombreux fidèles remplissaient déjà la nef. Ils récitaient le chapelet, tous ensemble, hommes et femmes. On n'entendait que les mots... Mâââria... Grâââtia... Yéésus... Maria... Gratia... Yésus ; on ne pouvait pas percevoir ce qu'ils disaient au milieu. C'est seulement sur les mots Maria, Gratia, Yésus, qu'ils prenaient plaisir à appuyer, ils n'articulaient pas le reste. Cette prière, ainsi récitée, ressemblait à un chant étrange, une mélodie funèbre, ennuyeuse et triste où la même phrase musicale reviendrait indéfiniment : cela créait une ambiance propice au sommeil. Aussi voyait-on, çà et là, un homme dodelinant de la tête : il était assoupi.

Le jeune homme prit place près de l'allée centrale, sur le long banc de bois. Il s'adossa à un pilier. Il se mit à rêver, pendant que les fidèles récitaient le chapelet Maria... Gratia... Yésus... Maria... Gratia... Yésus. Et soudain, ils se turent ; ils avaient déroulé tout leur chapelet. Ils attendirent en silence que commence la messe. Les toux se répondaient, répercutées par les échos. C'est incroyable comme plusieurs hommes réunis peuvent tousser ! pensa Banda.

La moitié gauche, exclusivement réservée aux femmes, attira bientôt son attention. Sans parler des vagissements des bébés, il montait de cette partie de l'église une rumeur permanente, sourde et tumultueuse. Le suisse n'avait pas trop de toute son autorité, de toutes ses attributions et de tous ses insignes pour y maintenir l'ordre : pour tout dire, le côté des femmes suffisait à accaparer toute son ardeur et

toute sa conscience professionnelle. Cela permettait que du côté des hommes on pût s'adonner, sans angoisse ni scrupule, au plaisir de dormir. L'aube envahissant rapidement la nef, les femmes se découvraient les unes les autres. Elles se considéraient mutuellement avec circonspection d'abord, avec un air hautain ou indifférent ensuite, ou encore avec hostilité. Les jeunes filles surtout et les jeunes femmes avaient bien de la peine à dissimuler leurs sentiments. On pouvait voir que celle-ci détestait celle-là qui portait une plus belle robe ; et cette dernière méprisait superbement quiconque n'avait pas une robe manifestement égale en valeur, en beauté, en coupe, à la sienne. Banda remarqua que rien n'était moins courtois qu'une femme. Bien peu acceptaient de gâter de cœur l'effort de se pousser légèrement pour faire une petite place à une arrivante. Il se produisit même quelques rixes, anodines par malheur — au gré de Banda qui commençait à s'amuser. Lorsque apparaissait le suisse tout se calmait automatiquement ici tandis que sur son dos éclataient d'autres contestations, d'autres voix...

La clochette tinta là-bas. La vraie messe commençait. Le prêtre et les enfants de chœur, à genoux devant l'autel, dans une attitude d'infini respect et d'humble soumission, la tête inclinée sur la poitrine, récitaient des prières en latin. On entendait leurs voix jusque près du portail : confiteor Deo omnipotenti... Amen... Dominus vobiscum... Et cum spirituo... Qui me dira jamais ce que tout ça signifie... Dominus vobiscum cum spirituo... pensait Banda. Le catéchiste lui-même m'a avoué un jour qu'il ne le savait pas. C'est vrai qu'il a ajouté que ça n'avait aucune importance. Mais moi je voudrais bien savoir. J'aimerais tant savoir ce que tout ça signifie : Dominus vobiscum cum spirituo...

Soudain une voix pleurnicharde entonna un chant qui fut repris par toute l'assistance en chœur. Les fidèles se mirent à genoux en deux temps. Il resta assis. Tandis qu'il écoutait les notes douces, molles, longues, mélodieuses qui s'échappaient de l'harmonium au-dessus de sa tête, de nombreux souvenirs affluaient à sa mémoire. Il revoyait sa mère jeune, belle, le visage rayonnant, la mine réjouie, parlant au catéchiste éminent, saluant gracieusement une amie, il entendait sa voix fluette et chantante, il s'enfouit le visage dans les mains et crut qu'il allait pleurer, il lui semblait que sa mère, la vraie, fût morte depuis des années ; celle qui était malade là-bas, à Bamila, ressemblait si peu à l'autre, à la vraie, à celle qui était si belle. C'était comme si on l'avait frustré de sa mère ; comme si on lui avait substitué une autre femme pendant qu'il ne faisait pas attention.

Tout à coup, il fourra la main dans la poche gauche de sa culotte kaki, leva la tête et regarda tout autour de lui comme s'il avait craint d'être surveillé. Le petit paquet humide était toujours à sa place. Oh ! il ne risquait pas de se perdre. Il était bien resté dans la poche de Koumé ! Comme c'était stupide d'avoir peur ainsi. Si seulement il pouvait savoir combien il y en avait dans ce paquet... Si seulement il pouvait le savoir. Il se sentait de plus en plus las. À nouveau, il s'enfouit le visage dans les mains, tandis que ses coudes s'appuyaient sur les genoux...

C'est seulement plus d'une demi-heure après qu'il se réveilla. Quelqu'un lui tapotait sur l'épaule, doucement mais avec insistance. Il leva les yeux et vit le suisse.

— Si tu savais que tu n'avais pas suffisamment dormi chez toi, lui reprocha le suisse tout bas, si tu le savais, pourquoi es-tu venu à la

messe du matin ? Qui t'obligeait ?...

Banda se rengorgea :

— Est-ce que le Bon Dieu interdit aussi de dormir ?

C'était une réplique classique dans sa situation ; n'empêche que derrière lui, un jeune garçon, l'entendant, dut réprimer un accès de fou rire. Il se retourna et sourit au jeune garçon, la reproduction du petit garçon, qu'il avait été, toujours à l'affût d'un prétexte pour éclater de rire.

— Le Bon Dieu n'interdit peut-être pas de dormir, répondit le suisse. En tout cas, il ne recommande pas de se soûler le samedi soir ni de coucher ensuite avec les femmes des autres...

— Tiens ! tiens ! Comment le sais-tu que je couche avec les femmes des autres ?... demanda Banda, assez haut pour être entendu de beaucoup de gens et comme s'il avait reconnu le bien-fondé de la première accusation.

— Il n'y a qu'à te voir, rétorqua le suisse, il n'y a qu'à te voir pour se dire que tu passes toute ta vie à cela...

— Et si j'avais ma femme à moi ?...

— Toi ?... Peuh !... je parie tout ce que tu veux que tu n'as pas une femme à toi ; tout ce que tu veux, je parie que tu n'as pas une femme à toi... D'ailleurs, même si tu en avais une, elle ne te suffirait quand même pas...

Il s'éloigna aussitôt, un peu penaud ; il craignait un scandale ; l'altercation avait provoqué une rumeur autour de Banda qui s'amusait de plus en plus : toute cette atmosphère lui faisait remonter assez curieusement le cours du temps.

Un prêtre, un missionnaire, se trouvait dans la chaire maintenant. Ils l'écoutaient très attentivement ; Banda, lui, le regardait. Il lui semblait que tous ces personnages, il les voyait pour la première fois : jusque-là, il ne les avait vus de près qu'avec des yeux d'enfant. Le missionnaire parla d'abord en ayant l'air de lire dans un livre. Au bout d'un moment, il ferma le livre.

Banda se refusait à l'écouter ; il aurait préféré songer à autre chose : cet homme parlait si mal sa langue ! Au début, il en fut choqué, d'entendre le prêtre parler sa langue avec un tel mépris et puis il s'en amusa. Si seulement ce prêtre avait pu savoir qu'à chaque minute il disait une chose horrible !

Il tâta sa cuisse à l'endroit de la poche et palpa le petit paquet humide. Combien pouvait-il bien y en avoir, dedans ?...

Dans le discours du missionnaire, il était question maintenant du devoir des hommes de s'aimer les uns les autres. Comme il parlait, sa barbe, qu'il portait longue, était agitée d'un mouvement saccadé et comique.

Donc, à l'en croire, les hommes devaient s'aimer les uns les autres. Et en quoi faisant ? Ici il entreprit un long laïus sur le Bon Samaritain, encore que ce ne fût pas le dimanche du Bon Samaritain. Celui-là, le Bon Samaritain, Banda le connaissait bien. Oh ! s'il connaissait une histoire, c'était bien celle-là. Ce qu'il ne comprenait pas, c'est qu'on accordât plus d'importance au Bon Samaritain qui, lui, avait seulement soigné le blessé, qu'au blessé lui-même. Pour Banda, c'est plutôt l'homme qui avait été agressé et blessé par les bandits qui présentait le plus grand intérêt dramatique, le plus de possibilités émotionnelles. Tandis que le Bon Samaritain... peuh ! est-

ce que ce n'était pas à la portée de la moindre femme de Bamila de soigner un blessé ? Tiens ! se dit-il, c'est comme si l'on me donnait plus d'importance qu'à Koumé. Car, au fond, moi ça serait plutôt le Bon Samaritain et Koumé la victime des bandits... Tiens ! oui, c'est vrai ça. Alors, comment me donnerait-on plus d'importance qu'à Koumé ?... Du reste, je n'ai même pas pu le sauver. Et je suis sûr que le Bon Samaritain n'a pas pu sauver son blessé non plus. Le blessé, c'était le vrai dur et non le Bon Samaritain : il avait beau jeu, lui !...

Une autre preuve d'amour du prochain, continuait le missionnaire, c'était de respecter son bien — le bien du prochain. Jésus lui-même, notre maître à tous, ne vécut-il pas sur terre ? Et quoique pauvre, toucha-t-il jamais au bien d'autrui ? Combien les hommes s'éviteraient de malheurs, de querelles, de disputes, de palabres s'ils prenaient exemple sur Notre Seigneur Jésus-Christ dans leur vie quotidienne ! Mais au lieu de cela que font-ils ? Ils couchent avec les femmes des autres. Ils battent leurs patrons et volent leur argent. Que ne méditent-ils sur les années d'apprentissage de l'enfant Jésus dans l'atelier de Joseph son père ?...

Banda dressa l'oreille. Sûr que ce missionnaire allait parler de Koumé. Il le sentait venir. L'assistance s'était tue d'une façon à peu près absolue : on n'entendait même plus de toux. Les gens s'attendaient à être informés : il était clair qu'ils le désiraient ardemment.

Il était du devoir de chaque chrétien digne de ce nom, continuait le prêtre, de révéler, s'il le savait, où se cachait Koumé, le jeune homme qui avait agressé son patron, le très respectable M. T..., bien connu et très estimé de tous les chrétiens du pays, à cause de ses

largesses envers la mission catholique. Eh bien, ce saint homme venait tout simplement d'expirer à l'hôpital des suites des coups cruels qu'il avait reçus la veille de Koumé et des autres jeunes gens. Mais c'était Koumé le vrai responsable, en un mot le meneur. Si quelqu'un ici savait où Koumé se terrait, lui, révérend père Kolmann, se ferait un devoir de l'entendre après la messe et en secret. Que celui-là le révèle, par amour pour le Christ, et pour tous les hommes. Sans compter que la loi civile punit fort sévèrement « la complicité tacite » (ce qu'il dit en français) c'est-à-dire...

Mais Banda ne l'écoutait déjà plus. D'ailleurs il ne tarda pas à terminer son discours, le prêtre. Aussitôt les gens se pressèrent aux portes pour sortir. Banda se perdit intentionnellement dans la masse.

Dehors, il respira plus aisément — c'est du moins ce qu'il crut. Il hochait la tête sans trop savoir pourquoi. Cette même impression qu'il avait éprouvée la veille, tandis que les deux gardes régionaux le conduisaient au commissariat de police, il l'éprouvait maintenant : c'était comme si on lui avait imposé une lutte avec la certitude d'être vaincu ; c'était aussi comme si, pendant qu'il dormait, on l'avait transporté hors de son univers familier, dans un monde qui n'était pas le sien, où tout était à l'envers. Un vrai cauchemar...

Perdu au sein de la foule, il éprouvait une sorte de sécurité quoique, par crainte des pickpockets, il maintint la main dans la poche pour protéger le paquet de billets de banque. Il regrettait seulement qu'ils fussent si tristes, les autres. Il n'aimait pas à voir une foule triste. Au fait, pourquoi s'attristaient-ils ? Pourquoi... C'est vrai que c'étaient des gens de la forêt pour l'immense majorité ; oui ils venaient de la forêt. Les habitants de Tanga même ne venaient jamais assister à la

messe du matin — ils préféraient la messe du jour propice aux étalages de somptueuses toilettes. Ici, c'étaient ceux de la forêt, trop sensibles, beaucoup plus sensibles, généralement et, en ce moment, un peu déroutés, interrogatifs surtout. Banda ne pouvait pas deviner que s'ils avaient l'air triste, ils étaient, en fait, étonnés : ils ne comprenaient pas. Ils avançaient sans se hâter, en foule, sur la chaussée, presque silencieux. La vue des enfants qui couraient, criaient, se colletaient, se bouscullaient, réconfortait le jeune homme : ceux-là, au moins, ne s'en faisaient pas.

Soudain, des rumeurs venant de l'avant se mirent à circuler d'un groupe à l'autre avec une discrétion et une rapidité inconciliables pour qui n'a pas connu les gens qui venaient de la forêt à l'époque des événements que relate cette chronique. Le cadavre du jeune mécanicien venait d'être découvert sous le pont. Ils se précipitaient, libérés du malaise confinant à la terreur qui s'était abattu sur la région depuis l'après-midi de la veille, à cause de ce jeune mécanicien. Banda ne les suivit pas d'abord. À quoi bon ? se dit-il. Je sais bien, je ne sais que trop bien ce que j'y verrais... Mais il se ravisa... Ah ! non, pensa-t-il, ce n'est pas prudent ça. Il faut que j'y aille ; il faut que je coure avec eux ; il faut que je fasse comme tout le monde... Quelqu'un pourrait s'étonner de son peu de curiosité ; on ne savait jamais qui était policier dans ce pays et surtout qui ne l'était pas ; non on ne savait jamais exactement... Et il courut.

Près du pont stationnait une voiture couverte, une voiture de la police. Une centaine de gardes territoriaux — appelés précipitamment de leurs garnisons à Tanga depuis l'affaire et arrivés la nuit dernière — tenaient la foule à distance en brandissant des crosses de fusils devant elle. La foule était trépidante de murmures, de chuchotements, de

cous qui se tendaient, Banda apprit ainsi que le cadavre avait déjà été transporté dans la longue voiture couverte près de laquelle une demi-douzaine de gradés blancs discutaient gravement, à voix basse, avec des gestes où il crut lire de l'embarras ; il s'en amusa.

Il avait toujours une main dans la poche pour protéger le paquet de billets de banque. Que pouvaient-ils bien se dire, les gradés blancs ? Il aurait payé cher pour le savoir. Il s'attendait à ce que les gradés blancs le désignent subitement du doigt, viennent l'extraire de la foule ; à chaque instant, il lui semblait qu'il s'y attendait quoiqu'il sût fort bien qu'ils ne pouvaient pas savoir, qu'ils ne viendraient pas. En même temps, il ne pouvait s'empêcher de se livrer au défi intérieur : si les Blancs, pensait-il, sont aussi intelligents qu'on le dit, qu'ils me découvrent donc tout seuls... qu'ils sachent donc ce qui s'est passé... Allez-y si vous êtes aussi fort qu'on le dit... Qu'attendez-vous ?... Venez, mettez-moi la main dessus. Je suis là dans cette foule ; je suis grand, très foncé de peau ; je porte des habits de toile kaki, je porte une cicatrice au menton ; j'ai de gros yeux qui semblent sortir des orbites... Et malgré tout, vous ne me découvrez pas ?... Mais il ne paraissait pas que les gradés blancs dussent le découvrir jamais. D'ailleurs, dit-il, c'est vrai que ce n'est pas à moi qu'ils en veulent.

Au bout d'une demi-heure environ, deux gradés blancs montèrent à l'avant de la voiture couverte qui démarra, suivis des quatre autres qui montaient deux motocyclettes side-car. La foule se fendit automatiquement pour laisser circuler les trois véhicules ; puis, elle se referma autour des gardes territoriaux qui se mettaient en colonnes, manifestant l'intention de repartir aussi. Mais la foule qui les enfermait comme dans un étau ne se fendit pas ; elle leur vomissait des injures aussi variées qu'inattendues.

« Cannibales... sanguinaires... Vous l'avez tué ! Vous avez accepté de tuer votre frère !... N'avez-vous pas honte !... Votre frère !... Sauvages !... Tas de bêtes féroces !... Animaux dangereux !... Vendus !... Traîtres !... Apatrides !... Transfuges !... »

On lançait même des pierres : c'étaient probablement les adolescents, qui s'enflamment et se passionnent trop facilement ; et peut-être aussi les femmes qui sont toujours prêtes à se livrer à toutes sortes de provocations quand elles sentent leurs hommes près d'elles.

Les gardes territoriaux, des hommes du Nord, étaient grands, forts, imperturbables. Sans aucun commandement, ils se formèrent en carré, un carré compact, massif, mirent baïonnette au canon et avancèrent résolument, sans dire un mot : ils devaient être bien entraînés. Ils paraissaient insensibles aux pierres qu'on leur lançait. Ils avançaient en se frayant la voie à la pointe de leur baïonnette. Les gens qui se tenaient en face d'eux, sur leur chemin reculèrent d'abord en hésitant. Mais lorsqu'il devint clair que les gardes territoriaux, dans leur marche irrésistible, ne se laisseraient arrêter par aucune considération, ce fut la débandade, avec des cris et des gémissements, des jurons et des insultes inénarrables.

On leur lança encore quelques pierres ; mais ils s'éloignèrent, sans s'être seulement retournés, formés en carré, un carré massif, compact, évoquant un rocher inébranlable contre lequel le fleuve même viendrait battre et s'acharner inutilement.

Banda reprit le chemin de Bamila. Qu'est-ce qu'ils vont faire du cadavre, se demandait-il ? Qu'est-ce qu'ils vont en faire, je voudrais bien le savoir... Est-ce que Fort-Nègre ressemble à Tanga ? Ça aussi, je voudrais bien le savoir : est-ce qu'à Fort-Nègre c'est comme à

Tanga ?

CHAPITRE XI

À peu près à mi-chemin entre la ville et Bamila, Banda s'arrêta. Il n'y avait aucune case en vue : à gauche, à droite ce n'était que la brousse ou la forêt.

Il s'assit sur le talus peu élevé qui bordait la route et souffla. Il lui semblait qu'il se retrouvait en pays ami. Des gouttes de sueur perlaient à son visage : il l'épongea à la paume de sa large main qu'il essuya ensuite sur sa culotte kaki. On se sent bien dans la forêt ! songea naïvement le jeune homme. Mais alors, il se demanda pourquoi il voulait aller à la ville, plus tard ? Et peut-être qu'il avait tort de vouloir aller à la ville plus tard ? À maintes occasions auparavant, il avait déjà éprouvé combien la ville était cruelle et dure avec ses gradés blancs, ses gardes régionaux, ses gardes territoriaux et leurs baïonnettes au canon, ses sens uniques et ses « entrée interdite aux indigènes ». Mais cette fois, il avait lui-même été victime de la ville : il réalisait tout ce qu'elle avait d'inhumain.

Il porta, en soupirant, la main à son œil poché : il avait désenflé depuis la veille. Et peut-être que Fort-Nègre ce n'était pas comme Tanga ? Et peut-être que Tanga était une ville à part ? Et peut-être que le caractère farouche et récalcitrant des habitants du pays expliquait

l'extrême sévérité des autres ? Oui, est-ce que ça se passait partout comme à Tanga ? Il faudrait savoir si ça se passait partout comme à Tanga ? Il aurait donné cher pour le savoir. Mais, n'importe comment, il ne pourrait plus continuer à vivre à Bamila, après sa mère. On ne peut pas vivre dans un grand village, comme Bamila, dont tous les anciens te détestent et dont tu détestes tous les anciens. Non ; on ne peut même pas vivre dans un village des environs ; leur haine t'y suivrait...

En fait, il était bien décidé à quitter Bamila, mais il n'avait pas plus de raisons de le faire que nombre d'autres jeunes gens qui auraient pu formuler les mêmes griefs que lui contre le pays et qui pourtant ne s'en allaient pas. Il se faisait d'ailleurs cette remarque : mais alors, après un long raisonnement inspiré surtout par l'orgueil et le mépris du prochain, il aboutissait à cette conclusion hâtive que ces jeunes gens-là manquaient de décision, à moins qu'ils ne sussent pas très exactement ce qu'ils voulaient. S'il avait pu voir plus clair en lui — mais ce n'était guère possible — il aurait constaté que ce qui le poussait à s'en aller de Bamila, c'était surtout une force qui le dépassait, une sorte d'exigence extérieure à lui et même à Bamila, et qu'exagéraient son tempérament et son passé.

Je ne pourrais plus vivre à Bamila... songeait-il amèrement. C'est pourtant dommage... Oui, dans un sens, c'est vraiment dommage... Est-ce qu'à Fort-Nègre c'était comme à Tanga ?... Si, il pourrait encore vivre à Bamila même une fois sa mère morte. Mais cette idée lui répugna aussitôt. N'impliquait-elle pas la composition avec des gens comme Tonga ? On ne peut pas vivre éternellement sur le pied de guerre ; n'impliquait-elle pas certaines complaisances, toutes choses auxquelles il n'était pas habitué ?

Il contemplait en face de lui la brousse jaune et plus loin la forêt vert sombre et serrée qui se tenait immobile comme une nuit de saison chaude quand ne souffle aucun vent. Il n'éprouvait aucun sentiment précis ; il n'était ni triste ni joyeux. Il se sentait seulement las, très las. Il n'avait pas dormi de deux jours. Il se rappela avec stupeur qu'il n'avait pas non plus mangé de deux jours. Il était heureux qu'il ne l'eût pas réalisé plus tôt : il en aurait été découragé. En ce moment, il se félicitait, se disant qu'il serait bientôt à même de satisfaire toutes les exigences de son corps : cette seule conviction calmait déjà ces besoins.

Il tâta la cuisse à l'endroit de la poche et palpa le paquet de billets de banque. Il glissa la main dans la poche : ses doigts rencontrèrent le paquet de billets de banque et y restèrent crispés. Pendant qu'ils le tripotaient, ses oreilles perçurent le ronronnement lointain d'un moteur. Instinctivement, il dégagea la main avec nervosité et se dressa sur ses jambes. Son comportement le faisait ressembler à un animal aux abois. Au fait pourquoi s'exposait-il ainsi aux regards indiscrets du premier venu ? Il regardait anxieusement de tous côtés ; on ne sait jamais, se disait-il, depuis un certain temps on ne peut plus prévoir ce qui arrivera dans ce sacré pays. Si quelqu'un à ce moment avait pu observer Banda à loisir, il l'aurait cru traqué par tous les sbires de Tanga pour un crime innommable.

Fils, les choses vont mal... disait jadis son oncle.

Le ronronnement insistant du moteur s'approchait rapidement. Il avisa un épais fourré non loin de la route et s'y précipita. À peine s'était-il dissimulé et retourné qu'une grosse voiture passa comme un bolide. Il crut y avoir aperçu deux Blancs, des deux sexes, mais il n'y

pensa pas outre mesure (il revit plusieurs fois la même voiture ce jour-là). Un épais nuage de poussière rouge tournoyait au-dessus de la chaussée. Banda haletait. Zut ! Est-ce qu'il ne pouvait pas se débarrasser de cette peur ? Pourquoi avait-il donc peur ? Hein, pourquoi avait-il peur ? De toute façon, nul ne sait ce qui m'est arrivé, ni ce qui s'est passé. Alors, pourquoi ai-je peur ? Il aurait pu se poser cette question durant une journée entière, il n'y aurait pas répondu quand même.

Il resta longtemps debout dans le fourré, le regard perdu dans le lointain, devant le nuage de poussière qui s'évanouissait sans hâte. Il entendit s'éloigner et se perdre le ronronnement du moteur. Il avala la salive. Il sentait la sueur froide lui descendre tout le long de la rigole du dos. Zut ! Pourquoi donc avait-il peur ainsi ? Est-ce qu'il ne pourrait jamais se débarrasser de cette peur ?

Derechef, il plongea la main dans sa poche gauche ; ses doigts crispés sur le paquet de billets de banque, le tripotaient nerveusement. Il retira la main puis la replongea. Combien pouvait-il y en avoir dedans ?... Peut-être beaucoup, le paquet était si épais... Et les billets, c'étaient de gros billets larges et durs et qui craquaient au toucher, juste comme on en voit aux commerçants grecs. Il retirait la main et aussitôt la plongeait dans la poche. Pendant qu'il se livrait à ce manège étrange son imagination vagabondait par associations d'idées scabreuses. Il retrouva ainsi la notion de providence dont on lui avait parlé aux très rares cours de catéchisme auxquels il avait assisté : mais il rejeta aussitôt cette idée de providence, leur providence !... Après ce qu'il avait entendu à la messe ce matin, allait-il se mettre à croire à leurs histoires ?... Non ! ce devait plutôt être... son père, oui, son défunt père ! S'il avait rencontré une telle chance, c'est tout

simplement que son sort avait dû émouvoir la pitié de son défunt père. C'est vrai, son père ne pouvait vraiment pas rester indifférent à ses malheurs ; non il ne pouvait pas. Les morts ne sont-ils pas toujours présents là, aux côtés des vivants ? Ne les voient-ils pas ? Ne se mêlent-ils pas à leur existence ? C'était normal que ses malheurs finissent par émouvoir son défunt père. Comment n'avait-il pas songé plus tôt à cette ressource précieuse et constante, l'amour et la sollicitude de son défunt père ?

Il se rappelait cette histoire si troublante — d'autant plus troublante qu'elle était authentique — qui était arrivée à une voisine de sa mère. La maladie grave de son fils unique chagrinait cette femme : pour tout dire, elle était au désespoir. Or, une nuit, dans son sommeil, elle reçut la visite de sa belle-mère et de son mari, tous deux morts. Ils lui indiquèrent comme médecine pour soigner l'enfant, une herbe qui croissait non loin de la case de la famille. Au lever du jour, la mère soûle d'espoir, découvrit effectivement l'herbe qui lui avait été minutieusement décrite en songe. Le petit garçon fut ainsi arraché à une mort à peu près certaine.

C'est curieux, il avait toujours pensé que son père finirait par faire aussi quelque chose pour lui. Et voilà que c'était arrivé. Tout de même, à quoi ça ressemblait la vie ?

Mais aussitôt il fut assailli par des pensées d'un goût autrement amer, paradoxalement. Il se tenait toujours debout dans le fourré, le regard perdu dans le lointain, tandis que ses doigts maintenant, tripotaient le petit paquet dur. Et si c'était vrai qu'il était maudit comme on prétendait à Bamila ?... Ouais ! perdre d'un coup deux cents kilos de cacao, c'est une chose qu'on n'oublie pas celle-là ; et

ça n'arrive pas à tout le monde. Au fond cet argent qu'il avait dans la poche... à vrai dire, il ne lui appartenait pas... il allait le voler... ce n'était pas son argent... il allait le voler. Est-ce qu'il n'avait jamais pu faire quoi que ce soit de lui-même ? Tout seul, il ne se serait jamais marié ; il n'aurait pas pu épouser cette fille. Ouais ! c'était vrai ça, tout seul, il ne se serait jamais marié. Sans Koumé... Sans la mort de Koumé. Koumé, c'était un dur celui-là.

Il avait beau se prouver à lui-même qu'il n'y avait pas de mal qu'il prenne cet argent, qu'il se l'approprie ; que c'était seulement son droit, du moment qu'il ne lésait personne et qu'il en avait bien besoin, il lui resta néanmoins un goût d'amertume dans la bouche. Peut-être qu'en effet, il était maudit, propre à rien, incapable de quoi que ce soit tout seul. Alors, pourquoi irait-il à la ville, si c'était pour ne jamais réussir dans la vie ? Il ferait tout aussi bien de ne pas aller à la ville. Il commençait à manquer terriblement de confiance en lui-même. Rarement crise de croissance fut plus pénible.

Zut ! Tout ça ce sont des pensées stupides, conclut-il. Si je m'approprie cet argent, ce ne sera que justice. Néanmoins, il n'y crut pas vraiment : mais, chez lui, c'était beaucoup moins une question de morale que d'amour-propre.

Il avait donc décidé que l'argent lui appartiendrait. Il retira lentement sa main dont les doigts restaient crispés sur le petit paquet qu'ils exhibèrent devant ses yeux. Il tenait le paquet de la main gauche fermement, cependant que de la main droite, il essayait maladroitement de le défaire. Ses mains tremblaient et sa bouche entrouverte laissait pendre la lèvre inférieure, comme s'il avait été en proie à une crise aiguë de malaria. Tout à fait inconscient, il finit par

s'accroupir sur les herbes qu'il écarta, faisant une petite surface dégagée, propre. Il fit un violent effort pour dominer son émoi et entreprit de compter les billets de banque. Ouais ! combien pouvait-il y en avoir ? Que c'était stupide cette question ! Est-ce qu'il n'allait pas bientôt le savoir ? Un... deux... trois... Ouais ! c'étaient des billets de mille ! Bon Dieu : c'étaient des billets de mille ! Combien y en avait-il ?... Entre-temps, il s'était embrouillé. Il recommença. Un... deux... trois... Des fois que ça serait de faux billets ?... Hein, et si c'était de faux billets... il y en avait tant dans la circulation à ce que l'on racontait. Quelle idée ! est-ce que c'est M. T... qui aurait pu stocker de faux billets ? Comment un homme comme T... aurait-il pu stocker de faux billets. D'abord, il se serait rendu compte que c'était des faux billets ; il ne les aurait pas acceptés. Ensuite même s'il ne s'était rendu compte que c'était de faux billets qu'après les avoir acceptés, il les aurait refilés à d'autres gens, à des Grecs, par exemple, qui eux ne comprennent rien à rien. M. T... c'était un vrai français, lui, instruit et tout, pas bête par-dessus le marché... Il s'était encore embrouillé. Ouais ! est-ce qu'il réussirait jamais à compter correctement ? Oh ! cette habitude de penser à une chose tandis qu'il en faisait une autre !

Il recommença, les dents serrées, les lèvres pincées. Un... deux... trois... quatre... cinq... six... sept !... huit !... neuf !... dix !... onze !... douze !... treize... quatorze !... quinze ! ! ! ! ! Quinze mille francs !... quinze mille !... quinze !... Ouais : ce n'était pas possible. Il avait dû faire une erreur, une grosse erreur. Il était pétrifié. Non, il avait fait une erreur, sûrement ; il devait avoir fait une grosse erreur. Est-ce qu'il voyait trouble ? Peut-être qu'il voyait trouble, il était si fatigué. Il se frotta violemment les yeux en y appliquant sa large

paume. Il recommença, les dents serrées, les lèvres pincées, l'œil rétréci, le visage froncé. Un... deux... trois... quatre... cinq... six... sept... huit !... neuf !... dix !... onze !... douze !... treize ! ! !... quatorze ! ! !... quinze ! ! ! ! ! Pas d'erreur possible, c'était bien quinze mille francs. Est-ce que c'était vraiment des billets de mille ? Il inspecta soigneusement chaque morceau de papier. Mais oui, c'étaient bien des billets de mille. Ouais ! plus qu'il ne lui en fallait pour se marier, beaucoup plus qu'il ne lui en fallait. Sûr que c'était son père qui lui avait préparé ce coup là. Juste pour lui apprendre qu'il ne fallait jamais se décourager. Dans la vie, songeait-il, ce qu'il faut, c'est ne jamais se décourager ; il faut toujours lutter : nul ne sait où est fourrée sa chance ; un jour, il la découvre par hasard, en fouinant.

Il dut faire effort pour se dominer : il se sentait défaillir. Fébrilement, il rangea les billets de banque les uns sur les autres, et les enroula dans un morceau d'étoffe. Il remplaça le petit paquet à l'extrême fond de sa poche. Alors, il se leva : quelque chose lui craqua dans les jointures des jambes ; il s'aperçut qu'il les avait douloureuses, étant resté trop longtemps accroupi. Il descendit sur la chaussée et se mit à marcher très résolument.

Son instinct de conservation s'était exaspéré. Tandis qu'il traversait le village, il marchait au milieu de la chaussée, comme s'il avait voulu se tenir le plus éloigné possible des hommes. Ainsi fait un assassin ou quiconque détient un secret important. Au fait, ne détenait-il pas un secret, lui aussi ? Il se surprit à marcher ainsi au milieu de la chaussée et craignit de se trahir par cette méfiance extrême. Il décida de se décontracter ; il fit effort pour afficher une avenante indifférence. Il se força même jusqu'à siffloter :

Si tu m'avais offert une robe, aurais-je dit que tu manques de bonté pour moi ?

Tu es beau, tu es noir comme un serpent noir couché dans un champ de manioc.

Tu es beau, tu es élancé comme une plante de maïs.

Je sais, quoi que tu fasses, que tu as compris mes clins d'œil.

Je t'attendrai, au tournant du mince sentier, à cinq heures et demie.

Pour toi, j'accepterai tout, mépris, huées, bâtons, supplices et même la fuite.

Tu m'as arraché le cœur que tu gardes avec toi et tu refuses de me le rendre.

Ça avait été la chanson de sa pauvre mère du temps qu'elle était jeune et belle, alors qu'elle pouvait chanter et prendre sa part du plaisir de vivre. Ma mère était belle alors, songea-t-il, belle et rayonnante ; elle ne se lassait pas de rire et de plaisanter ; et quand elle riait, ses dents étaient blanches.

Tandis qu'il traversait le village en marchant sur la chaussée, lui parvenaient, sortant des cases, des chants, des rires, des éclats de voix. Il y en avait qui ne s'en faisaient pas. Il les enviait. Pourtant, six kilomètres, ce n'était pas si loin de la ville : ils avaient dû apprendre ; pas de doute, ils devaient avoir appris. Mais ils ne s'en faisaient pas ; ils ne s'en faisaient jamais ceux-là. Comment réussissaient-ils ainsi à ne prêter attention à rien ? Peut-être en buvant ?... Mais lui, c'est quand il buvait qu'il oubliait encore le moins ce qui se passe autour de

lui — il le croyait !

À cette époque-là on pouvait encore trouver dans tous les villages, même ceux qui se situaient sur la route, une catégorie de gens pour qui n'existaient ni les commerçants grecs, ni les gradés blancs, ni les gardes régionaux ou territoriaux, ni les M. T... bref, des gens pour qui Tanga n'existait guère, ou existait si peu qu'il n'entraînait pas en ligne de compte quant à leurs préoccupations. Ils l'ignoraient — parfois systématiquement, mais plus souvent sans parti pris — ne le fréquentaient pas. Pour eux, le monde se restreignait à leur village ou plus exactement aux forêts environnantes. Ils étaient toute la journée dans leur forêt. Quand ce n'était pas pour travailler dans leur champ, c'était pour boire du vin de palme en toute sécurité, ou pour chasser ou pour se livrer à certaines activités que la « loi » réprouvait et que la forêt protégeait très maternellement. La caractéristique constante de cette catégorie d'hommes c'était surtout leur inaltérable bonne humeur, leur hâblerie, et la force de résistance au temps de leurs sentiments. En traversant ce village, Banda les entendait chanter dans les cases — parce que c'était un dimanche et que le dimanche les incursions des gardes régionaux et des gradés blancs étaient rares — et se demandait comment ils y arrivaient, à ne se soucier de rien, pas même de ce qui se passait en ce moment à Tanga, à six kilomètres.

Un homme venait de descendre sur la chaussée derrière lui ; il le suivait et marchait d'un pas inégal ; il chantait d'une voix geignante et visqueuse. Banda se garda de se retourner quoiqu'il reconnût la voix, une voix amie. L'homme ne l'en interpella pas moins :

— Ami... ami... ami !... Qui es-tu, toi qui ne daignes même pas te retourner quand on t'appelle ? Ne désires-tu pas un peu de notre

bon vin de palme ? Réponds-moi, ami. Ne dédaigne pas mon vin, je t'en supplie. Aujourd'hui, nous avons décidé d'offrir de notre vin à tout étranger passant sur la route qui nous plairait. Et c'est toi qui nous plais... penses-y, tu nous plais... Oh ! tu sais, si tu manques l'occasion de boire de notre vin, c'est tant pis pour toi. En tout cas, le village le plus proche c'est Bamila ; et ce n'est pas à Bamila qu'ils t'en offriront du vin, crois-moi. Hi... hi... hi... ne compte pas trop sur eux pour cela, tu leur en demanderais trop, hi... hi... hi... ils manquent du sens de l'hospitalité là-bas. Il paraît qu'ils sont trop jaloux pour leurs femmes, hi... hi... hi...

Il aurait bien voulu décliner cette invitation ; mais il s'abstint de le faire : peut-être qu'il aurait laissé deviner son secret, l'homme, qui faisait de grands pas maintenant, devant finir par le rejoindre.

Il se retourna et l'autre, qui le reconnut aussitôt, explosa en protestations diverses :

— Oh ! mais... c'est Banda ! Eh bien ! mon frère, comment te portes-tu ?

— Ni bien, ni mal...

— Ouais ! tu avais disparu, dis donc ?...

— Est-ce que tu veux dire que c'est toi qu'on ne voyait plus, tu es constamment absent. Où peux-tu bien aller si souvent, je te demande ?

— Moi je vous laisse la route, je préfère la forêt : d'abord il y fait toujours frais ; et puis les arbres, ce sont mes grands amis. Pour tout te dire, les arbres sont les meilleurs hôtes aussi pour qui les connaît, les plus sûrs... Dis donc, qu'est-ce qu'il te prend frère, tu

serais passé comme ça, sans dire bonjour aux vieux amis ?... Ouais ! Banda, il se passe de drôles de choses ; parfois, je me demande où nous allons. Dis-moi, où va ce monde, votre monde ? Vis-à-vis de vos amis et de vos parents, vous vous comportez en ennemis ; vous vous enrichissez avec votre cacao et vos Grecs ; vous tuez les Blancs... La vie, c'est tout de même bizarre, tu ne crois pas ?... Ouais ! comme tu es coquet ? est-ce que tu as une petite amie là-bas à la ville ? Il y en a à qui elle va bien, la ville, pas de doute...

Banda lui conta que la veille il avait vu verser ses deux cents kilos de cacao au feu. L'autre fronça le sourcil et devint songeur et mélancolique. Banda sentait venir sa pitié : il n'aimait pas ça. Mais que lui importait tout cela maintenant ? Instinctivement, il fourra la main dans sa poche et ses doigts palpèrent le petit paquet de billets de banque. Quinze mille ! songea-t-il, ça c'est vraiment de l'argent...

— Banda, tu devrais boire quelque chose avec nous, juste pour oublier tous ces embêtements. Est-ce que je ne l'ai pas toujours dit, moi, que c'était mieux du temps de nos grands-pères ? Ils ne connaissaient pas ces ennuis-là, eux. Viens boire un petit coup... suis-moi, frère.

— Je viens, mais je ne resterai pas longtemps : ma mère est malade.

Il se demandait depuis combien de temps il était là dans la case de son ami, à boire, à somnoler, entouré de toutes ces voix, de tous ces rires. Il ne savait plus depuis combien de temps il se trouvait là. Il voyait le jour décliner rapidement. Je devrais être parti, songeait-il. Mais il ne se décidait pas à partir. Il connaissait tous ces garçons et

toutes ces filles qui l'entouraient ; il ne les aimait pas, il ne les détestait pas non plus. Il se tint constamment sur ses gardes et en dehors de la conversation. De temps en temps, il se demandait s'il allait partir. Dehors, le jour déclinait ; le soleil, grosse boule rouge sang et éblouissante, descendait derrière les arbres. Il ne se décidait pas à partir.

Il avait l'air étrangement absent. Il songeait que le malheur est certainement bon à quelque chose. S'il n'avait pas rencontré cette jeune fille. Odilia... Si Koumé n'avait pas pris cet argent au Blanc... Si l'on n'avait pas envoyé son cacao au feu... Même avec ses deux cents kilos de cacao, il n'aurait jamais réussi à obtenir tant d'argent. Il refit mentalement le calcul qu'il avait déjà fait d'innombrables fois : deux cents multiplié par soixante égale douze mille. Il n'aurait eu en tout et pour tout que douze mille francs. Rien que douze mille ! Et encore, il aurait fallu que le Grec achète réellement le kilo à soixante francs ; des fois qu'il l'aurait dit sans tenir sa parole quand même ? ça arrive si souvent. Et puis avec sa balance peut-être qu'il aurait grignoté une dizaine de kilos ; on ne sait jamais avec leurs balances. Tandis que quinze mille francs... ouais ! ça c'était une somme.

Comment réagirait sa mère ? Elle lui intimerait d'aller porter l'argent aux parents de Koumé ou de le remettre à Odilia ! Eh bien, il ne lui dirait pas, c'était simple. Il lui raconterait une histoire pour expliquer la présence de cet argent ; n'importe quelle histoire pourvu qu'il garde l'argent.

À vrai dire, c'est de la nuit dernière, sous le pont de ciment armé, qu'à son insu datait cette décision de s'approprier les billets de banque. Mais tandis qu'alors, n'y ayant pas trop réfléchi, il ne se

posait pas de question, cette appropriation, à mesure qu'il y pensait davantage, se révélait plus difficilement acceptable. Est-ce qu'il lésait quelqu'un ? Cette question, il se l'était déjà posée aussi plusieurs fois. Et chaque fois, il avait répondu par la négative : Non, je ne lèse personne. Et alors l'image d'Odilia se présentait, tenace, à son esprit : « Mais voyons, disait-il, Odilia, après tout c'est une femme. Elle n'a pas besoin d'argent pour se marier, elle, tandis que moi... Et puis, est-ce que je n'ai pas accepté spontanément de sauver son frère ?... J'ai bien droit à une petite récompense, non ?... » Mais il n'était tout de même pas encore satisfait.

En réalité, deux voix parlaient en lui. L'une criait très fort et formulait des assertions catégoriques ; elle disait : « Tu fais mal. Cet argent ne t'appartient pas. Si tu le gardes, tu voles. À César ce qui appartient à César... » Mais Banda ne l'écoutait pas, cette voix ; il ne voulait pas l'entendre. D'abord parce qu'avec cette voix-là, le mieux aurait encore été de rendre l'argent à la veuve T... solution tout simplement impensable pour lui. Ensuite parce qu'il reconnaissait cette voix ; c'était celle des missionnaires, et aussi celle de sa mère qui croyait aux missionnaires. Non, à aucun prix, il ne voulait entendre cette voix-là. Il était fixé maintenant sur leur compte. Ah ! ils pouvaient courir, ils ne l'auraient plus. D'ailleurs, ils ne l'avaient jamais possédé. Il se félicitait de ne s'être jamais laissé posséder par des missionnaires.

L'autre voix, plus discrète mais plus insistante aussi, lui disait : « Banda, est-ce que tu n'as pas honte ? Faut-il que pour te marier tu t'empares de l'argent d'un cadavre ? Ce garçon-là, lui, c'était un dur, un homme ; et jamais de son vivant tu n'aurais pu lui prendre des billets de banque ainsi. Ça c'était un vrai dur, tandis que toi tu dépouilles des cadavres, pouah !... Est-ce que tu n'as vraiment pas

honte ? Koumé, lui, n'a pas craint les chevrotines quand il prenait cet argent, sans compter qu'il avait travaillé et qu'il s'était battu. Il n'a pas craint les chevrotines de Mme T... Ah ! lui, c'était un dur... Au lieu de faire comme lui, tu le dépouilles mort. Et ton idée, ta grande idée ?... Prendre seulement dix mille à un Grec, juste de quoi te marier... seulement dix mille. Hein, tu n'y penses donc plus, à ton idée, à ta grande idée ?... Tu n'y penses plus hein ? Tonga aurait-il raison par hasard ? Serais-tu donc un propre à rien, un zéro qui se fait des idées ? Est-ce qu'on t'a maudit ?... Qui donc t'a maudit ?... Et pourquoi veux-tu aller à la ville ? La ville n'accepte que les durs, les vrais durs comme Koumé ; des mous comme toi elle les rejette, comprends-tu ? Et ce n'est pas seulement Tanga, c'est toutes les villes qui sont ainsi. À la ville, pour réussir, il faut être un dur et pas une petite fille. Pouah... Banda tu dépouilles les cadavres, pouah !... Banda, propre à rien. Zéro... »

Cette voix, il la reconnaissait aussi : il écoutait les inflexions, les modulations, tous les détours de cette voix ; il ne pouvait pas s'empêcher de l'aimer, car c'était la voix de... lui-même, comme s'il y avait eu deux Banda... Il s'ingéniait néanmoins à faire taire cette voix en répondant très fort. Il disait : « Et ma mère, ma pauvre mère, ma mère qui m'a tant aimé, qui a passé toute sa vie à m'aimer, je ne peux pourtant pas la laisser être malheureuse jusqu'au dernier jour de sa vie... elle serait si heureuse si je me mariais. J'ai fait ce que j'ai pu ; est-ce que c'est ma faute s'ils ont mis mon cacao au feu ? Je ne peux pas laisser souffrir ma mère jusqu'au dernier jour de sa vie. Je voudrais bien lui faire un petit plaisir, juste un petit plaisir avant sa mort... » Mais la voix, inexorable, répétait : « Quel propre à rien ce Banda ! Il n'a jamais rien fait de lui-même. Il faudra toujours qu'il

s'accroche aux autres... » Il se sentait très malheureux.

Il pensait à Odilia avec amertume comme si elle avait été cause de cette voix ; il n'arrivait pas à détester la jeune fille, au contraire... Il n'aurait pas pu dire ce qu'il ressentait en rêvant à elle ; il lui semblait simplement qu'il aurait voulu la voir souvent, qu'il aurait souhaité vivre sous le même toit qu'elle... c'était très difficile à dire exactement ; d'ailleurs il ne poussait pas les recherches plus loin.

On parlait de plus en plus haut autour de lui Heureusement qu'ils étaient tous un peu éméchés, autrement ils auraient fini par découvrir qu'il avait quelque chose d'anormal. Il se disait fréquemment qu'il devrait être parti et n'arrivait tout de même pas à se décider. Il tâta sa cuisse à l'endroit de la poche et palpait le paquet de billets de banque.

Sans plus tenir compte de ceux qui l'entouraient que s'ils n'avaient pas existé, il se replongea dans ses rêveries.

De temps en temps, lui parvenaient des bribes de leurs conversations. Dans un éclat de rire, une fille fit allusion au gros Blanc, M. T... qui était mort la nuit dernière à l'hôpital d'avoir été malmené par ses mécaniciens. Ce qu'entendant Banda sursauta ; aussitôt, il se reprocha d'avoir failli se trahir ainsi : il devrait faire attention. Et peut-être qu'il ne devrait plus boire, ça l'empêchait de se contrôler. Mais il ne semblait pas que l'histoire que racontait cette fille intéressât particulièrement l'assistance : ils ne devaient pas l'ignorer ; dédaignant ce fait divers, ils trouvèrent un autre sujet de conversation. Leurs propos redevinrent donc tout à fait inoffensifs. Banda se replongea dans ses rêveries.

Un nuage de poussière rouge flottait maintenant au-dessus de la

chaussée... Le passage de la voiture provoqua, dans la case, cette discussion que Banda capta par hasard :

— Ouais ! qu'est-ce que c'est que cette grosse voiture ? Vous ne l'avez donc pas vue ? Elle porte deux Blancs, un homme et sa femme. Ils n'ont pas arrêté d'aller et de revenir sur cette route depuis ce matin. C'est curieux !...

— Pourquoi est-ce curieux ? La route est à eux, oui ou non ?... qu'est-ce que ça peut te faire qu'ils aillent ou reviennent ?...

— Ce Blanc et sa femme, ce sont des Grecs. Ils sont passés sur la route hier matin. Il paraît qu'ils allaient à Douma, vous savez, au Sud : ils ont une boutique là-bas. Oui, et la nuit dernière, en revenant à Tanga, ils ont égaré une petite valise sur la route ; ils y tiennent beaucoup à leur petite valise : ils la cherchent. C'est pour ça qu'ils n'arrêtent pas de rouler à cette vitesse.

— Ce que je me demande c'est comment il a fait pour perdre une petite valise dans une voiture comme ça.

— Il l'a peut-être attachée au porte-bagages, sur le toit ; si elle est toute petite, comme il dit, elle a pu glisser à un virage et tomber sans qu'ils s'en rendent compte.

— Hi... hi... hi... il ne se fatigue pas lui. Sans arrêt, il descend, remonte, redescend et tout cela pour une minuscule valise.

— Ce sont de drôles de gens, ces types-là. Ils ne trouvent jamais qu'ils ont assez d'argent ; il faut toujours qu'ils en fassent. Voyez ce Grec : il a des magasins à Tanga, des magasins à Douma, des magasins à gauche, des magasins à droite. En tout peut-être dix maisons de commerce... des millions de bénéfices par mois... Mais il

se tuerait pour une petite valise.

— Ce n'est pas comme nous, eux. Nous, c'est pourvu qu'on mange et qu'on dorme et aussi qu'on sente sa femme à côté de soi et qu'on soit en bonne santé, tout va très bien...

— Et qu'est-ce que la vie, si ce n'est cela !...

Banda ne les écoutait plus ; il n'avait du reste fait aucun effort pour les entendre : les mots avaient pénétré d'eux-mêmes dans ses oreilles, malgré lui. Il s'étonnera, quelque temps plus tard, de se rappeler cette conversation, alors qu'il n'avait fait aucun effort pour l'entendre.

Il avait sommeil et faim : ces deux sensations revenaient brusquement à la surface, rendues aiguës par le vin de palme probablement. Il se leva et prit congé, l'air absent.

Sur la route, il faisait chaud et déjà sombre à cause des palmiers qui bordaient la chaussée des deux côtés et dont les branches se croisaient au-dessus. La poussière emplissait l'atmosphère qu'elle imprégnait d'une lourde odeur de latérite humide et chaude.

En marchant sur la route, il pensait que son village était proche maintenant et qu'il n'aurait plus à marcher longtemps : il s'en félicitait.

Je crois que finalement je n'irai pas m'installer à Fort-Nègre, ni même à Tanga, songeait-il.

Pourquoi lui venait-il tout à coup une idée comme ça ? Il n'aurait pas pu dire pourquoi. C'est que la voix, la fameuse voix, lui avait fait perdre toute confiance en lui-même. Depuis qu'elle n'avait cessé de lui crier : « Banda, propre à rien », il avait fini par accepter de se résigner à cette idée qu'il était un propre à rien. Ce qui lui importait

surtout c'était de procurer une joie à sa mère ; de se marier pour lui procurer une petite joie, juste une petite joie avant sa mort. Pour une fois, elle serait heureuse. Il préférerait que sa mère fût une fois, une seule petite fois heureuse dans sa vie, dût-il payer le bonheur de sa mère par la conviction qu'il serait toujours un pauvre zéro qui se fait des idées, un propre à rien.

Mais cette conviction, il l'avait vraiment, depuis que bravant cette voix, sa voix, la voix de lui-même il avait résolu de s'approprier l'argent. Il était un zéro ? qu'importe, pourvu que sa mère fût heureuse une seule fois dans sa vie. Rien ne pouvait faire plaisir à sa mère comme de le voir se marier. L'amour-propre avait cédé devant l'amour filial, ou plutôt la pitié filiale. Il crut vraiment qu'il était un propre à rien et que pesait sur lui l'anathème d'une terrible malédiction.

La nuit qui descendait rapidement l'imprégnait d'une sensation lénifiante. Il rêvait à Odilia. Il se disait que s'il avait eu une sœur, c'est cette même chose, pour sûr, qu'il aurait sentie en la voyant. Toujours ce sentiment de parenté !...

Et tout à coup il s'arrêta... Ouais ! comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ?... Zut ! mais oui, dix mille francs, est-ce que ça n'était pas presque suffisant pour son mariage ? C'est ça qu'il ferait : il donnerait cinq mille francs à Odilia comme si c'était là tout l'argent qu'il avait trouvé dans la poche de Koumé. Est-ce que ça ne serait pas une façon de se trahir ? Il devrait se garder de se trahir. Est-ce qu'elle le croirait ?... Mais oui, bien sûr qu'elle le croirait ; cinq mille francs, c'était déjà une somme. Combien il gagnait, par mois, son frère ? Peut-être mille huit cents peut-être deux mille francs, en tout

cas, pas plus ; il ne devait pas gagner plus de deux mille francs par mois. Cinq mille francs, c'était déjà une somme, pardi !... Elle le croirait, bien sûr qu'elle le croirait.

Il respira profondément. Il avala sa salive. La vie au fond, ce n'était pas si mal. Est-ce que c'était vraiment si moche, la vie ? Il éprouvait comme un désir mélancolique de parler à toute cette végétation qui, dans le crépuscule, courait des deux côtés de la route, de lui faire des confidences, de nouer des amitiés. Jusqu'à ce jour-là, la vie lui était apparue comme un matin de pluie persistante, froid et sombre. Et soudain, quoiqu'il fit presque nuit déjà, la terre entière fut envahie d'une abondante aube claire qui portait une énorme promesse de soleil à l'horizon. Les oiseaux chantaient à tue-tête et le ruisseau babillait plus gaiement que jamais.

Il voulut quitter la chaussée, pour monter sur le mince trottoir afin de déverser le vin de palme qui lui pesait au bas-ventre. Mais, en levant le pied, il fit rouler quelques petits cailloux, qui, au fond de la rigole, firent un bruit métallique inattendu. Pourtant, il se satisfait d'abord. Et c'est ensuite seulement qu'il revint et fit encore rouler d'autres cailloux : le bruit métallique se confirma. Descendu dans la rigole, il découvrit que les cailloux tombaient tout simplement sur la fameuse valise, la valise du Grec. Il n'y avait pas de doute, c'était cette valise-là, telle qu'il l'avait entendu décrire. Aucune erreur n'était possible.

Zut ! le Grec avait promis une généreuse récompense à qui découvrirait et lui remettrait la petite valise... On l'avait dit tantôt dans la case de son ami. Ouais ! est-ce qu'ils l'ont dit ou est-ce que c'est moi qui rêvais ? Hein, est-ce qu'ils l'ont vraiment dit ? Ah ! oui, ils

l'ont dit ; je suis sûr maintenant qu'ils l'ont dit. Même qu'il se rappelait le garçon qui l'avait dit. Il s'était exprimé ainsi, s'adressant à un autre :

— Si ça te chante va l'aider à la chercher, sa valise, il a promis une très forte récompense à qui l'aiderait à retrouver sa valise...

Et il riait tout en parlant. L'autre avait répondu :

— Ce que j'aimerais faire, ça serait plutôt de l'empêcher de la retrouver. Parce que s'il y tient tant, elle doit contenir Dieu sait quoi...

Ouais ! il se rappelait ça et pourtant, il ne les avait plus écoutés. Il avait quand même entendu. Non, il ne rêvait pas. Il aurait même pu nommer le garçon...

CHAPITRE XII

Odilia s'était aperçue peu à peu que la mère de Banda n'était pas aussi vieille en réalité qu'on aurait pu le croire au premier abord. Elle avait été prématurément vieillie par la maladie qui l'avait desséchée et fripée. Elle lui fit pitié.

Aussitôt après le départ de Banda et celui de Tonga qui n'avait pas tardé, les deux femmes couchées l'une en face de l'autre, des deux côtés du feu, s'étaient endormies sans avoir échangé une seule parole. Le lendemain, dimanche, Odilia, par routine, s'était levée de bonne heure ; elle avait fait sa toilette qui consistait à se frotter le visage, les bras et les jambes avec de l'eau fraîche. Elle était revenue ensuite auprès de la malade.

— As-tu besoin de quelque chose ? lui avait-elle demandé.

Elle avait levé les yeux sur la jeune fille ; elle l'avait considérée longuement et lui avait répondu :

— Comme tu as bon cœur, petite fille ! Mon Dieu ! tu dormais bien cette nuit... J'écoutais le rythme de ta respiration discrète et régulière et cela me faisait du bien de t'entendre dormir : il me semblait que c'était moi-même qui dormais.

Sans lui dire si elle désirait quoi que ce soit, elle lui avait conseillé ce qu'elle devrait faire, où elle devrait aller quand elle aurait faim.

Elle surprit immédiatement Odilia par son penchant pour les plaisanteries, dont elle était la première à rire ; elle en disait fréquemment. Elle fredonnait aussi des chansons où il était invariablement question d'une jeune fille qui se lamentait parce que son bien-aimé s'en était allé et l'avait abandonnée ; elle lui parlait malgré la distance, elle lui disait qu'elle l'attendait, elle lui demandait de se hâter ; mais le bien-aimé ne revenait quand même pas. C'est curieux, commentait la malade elle-même, ils ne reviennent jamais. Odilia comprit qu'elle trouvait dans tout cela un dérivatif à ses chagrins ; elle lui fit encore pitié davantage. Mais en même temps, la jeune fille pensa que cette femme n'était peut-être pas malade à mourir ? Des malades à la veille de leur mort, elle en avait bien vu ; ils ne faisaient pas preuve d'une telle vitalité. Peut-être, en bien la soignant, obtiendrait-on sa guérison ?

— Est-ce que tu te lèves parfois ? demanda ingénument Odilia ; et aussitôt elle se reprocha sa naïveté ; elle aurait plutôt dû lui demander de lui faire signe quand elle aurait envie de se lever.

— Bien sûr, dit-elle, bien sûr que je me lève parfois.

Elle rit doucement.

— Par exemple, continua la malade, je vais t'aider à nous préparer le repas.

Peu après vinrent Sabina, Régina et toutes les femmes qui, habituellement, soignaient la malade. Elles entrèrent l'une après l'autre, par la petite porte étroite. Leurs visages s'éclairèrent successivement à la vue d'Odilia : elles admirèrent sa beauté et sa jeunesse, en se

gardant bien de faire la moindre remarque. Mais elles avaient beau ne rien dire, elles avaient été séduites ; on voyait bien qu'elles avaient été séduites. Elles ne restèrent pas longtemps. Elles prirent congé en plaisantant gaiement. Si elles avaient une remplaçante, disaient-elles, ce n'était pas elles qui l'avaient voulue ; mais du moment qu'il y en avait une, elles feraient comme s'il y en avait une, c'est-à-dire qu'elles s'en iraient, quitte à repasser dans la soirée.

C'est progressivement, péniblement, avec d'innombrables précautions des deux côtés, que les deux femmes s'étaient ouvertes l'une à l'autre. Odilia avait remarqué le long regard, nullement hostile, mais un tantinet interrogateur que la mère de Banda attachait sur elle : on aurait dit qu'elle la jugeait, qu'elle l'examinait. Cela lui plaisait qu'elle l'examine ainsi. Si leurs yeux se rencontraient, la malade, la première, baissait les siens avec pudeur et modestie, ce qui ne laissait pas de mettre la jeune fille mal à son aise.

Vint le moment où toutes deux inclinèrent lentement à la confiance. La malade s'était à nouveau couchée, disant qu'assise elle avait des vertiges. La première, elle parla. Elle parla de son fils qui serait bientôt seul — c'était sur le ton qu'elle aurait employé si elle s'était confiée à une voisine devant laquelle elle n'aurait eu aucune arrière-pensée. Il ne saurait jamais se tirer d'affaire, son fils. Avec son tempérament violent, il se faisait énormément d'ennemis et bien peu d'amis. Surtout, il n'avait pas de chance ; non, il n'avait pas de chance du tout. C'est vrai qu'il n'avait jamais eu aucun sentiment religieux ; pourtant, elle en connaissait des gens dans les mêmes dispositions que Banda et qui n'en réussissaient pas moins dans la vie. Il s'imaginait, son fils, que la force musculaire devait pouvoir résoudre tous les problèmes. Le problème de la solitude de Banda la préoccupait

surtout. Elle en parlait avec de profonds soupirs, le regard lointain. Comme c'était malheureux ! à son âge, il n'était pas encore marié alors que le fils d'Untel, de deux ans moins âgé, avait sa femme maintenant et même un enfant.

Odilia se demandait pourquoi ces façons directes d'aborder le problème, chez une femme qui semblait si fière. Elle ignorait la sorte de prévention mécanique qui, chez la malade, s'exerçait vis-à-vis des filles de la ville — dont était Odilia à ses yeux. Mais finalement, elle s'aperçut que ses propos ne contenaient aucune arrière-pensée, aucune avance, ce qui l'étonna désagréablement.

Dans la voix ferme et unie de la malade, on eût vainement cherché à déceler quoi que ce soit de plaintif. Aucune larme dans ses yeux. Elle avait l'air si absent qu'on aurait cru qu'elle appartînt déjà à un autre monde. Sa mort prochaine, dit-elle, ne l'inquiétait guère. N'était-elle pas en règle avec Dieu ? Au fait, qu'avait-elle jamais fait de mal ? Elle était restée fidèle à son mari, après l'avoir servi de son vivant. Elle avait élevé son fils, elle avait voulu en faire un chrétien ; est-ce que c'était sa faute si elle n'avait pas réussi ? Elle avait aidé ceux qu'elle pouvait aider, donnant à manger à ceux qui avaient faim, à boire à ceux qui avaient soif. Toute sa vie, elle n'avait rien fait que travailler. Puis elle était tombée malade comme ça, un soir, au retour des champs : elle s'était couchée et n'avait pu se relever le lendemain. Elle avait d'abord pensé que ce serait passager ; mais ça n'avait pas été passager, la maladie s'étant installée dans sa chair définitivement. Des périodes de demi-guérison avaient alterné avec des périodes de crise aiguë. Et un jour, il y avait quelques mois de cela, elle s'était couchée pour de bon.

Elle raconta longuement tout ce qu'avait entrepris son fils dans l'espoir de la guérir. Il avait apporté des quantités des petits grains blancs, jaunes, rouges ou noirs, qu'il lui faisait croquer ou avaler avec de l'eau. Au moins six fois, il l'avait portée au dispensaire. Même qu'elle avait été hospitalisée des semaines durant ; mais elle avait dû repartir, son fils n'ayant plus d'argent. Et tout cela sans résultat, naturellement. Peu lui importait du reste sa santé. N'était son fils, elle serait heureuse de mourir, de devoir mourir bientôt. N'allait-elle pas retrouver son mari et tous les siens morts avant elle ? Mais quelles nouvelles leur annoncerait-elle ? C'est ce qu'elle se demandait.

— Qui te dit que tu mourras si tôt, avait hasardé Odilia ?

— Oh ! je ne me fais pas d'illusion de ce côté-là, avait-elle répondu. Vois-tu, petite fille, quand on a été une femme comme moi, travailleuse et tout, quand on s'est connue forte, et qu'on tombe où j'en suis maintenant, on se rend compte tout de même. Non, je suis finie, il n'y a pas de doute.

Elle était restée longtemps silencieuse et pensive, la bouche entrouverte, les yeux brillants, le regard toujours aussi lointain, comme étonnée, mais résignée d'avance. Finalement, elle avait déclaré :

— La vie, quelle chose étrange !...

Ce qui frappait Odilia, c'était surtout ce contraste entre le physique misérable de cette loque humaine et la dignité des propos qu'elle tenait : elle ne pouvait pas s'empêcher d'admirer la mère de Banda. Elle se demandait ce qu'elle avait dû être dans sa jeunesse. C'est d'elle que le jeune homme devait tenir ce caractère impétueux, et volontiers généreux. Elle en avait dû penser des choses, et les remâcher et les ressasser, toujours couchée ainsi. Du coup, la jeune

filles oubliait son propre malheur, son frère mort, le chagrin qui l'étreignait parfois au point qu'elle pensait suffoquer.

Quand elle venait à songer à Koumé, il se produisait dans son esprit une association automatique des images des deux jeunes gens, Koumé évoquant Banda irrésistiblement. Il lui semblait que ces deux-là avaient été créés pour se rencontrer un jour, pour se prêter main-forte, pour avancer épaule contre épaule à travers le fouillis inextricable de la vie. Quel malheur que l'un fût mort. Peut-être qu'elle aurait mieux fait hier matin de lui conter son rêve. Il s'en serait moqué ; mais peut-être qu'il aurait tout de même été impressionné. Au lieu de cela, elle l'avait querellé.

Elle le revoyait accoudé à leur petite fenêtre, interpellant les femmes qui passaient sur la chaussée et leur disant des grivoiseries. « Les histoires avec des salauds comme T... ça me connaît., » c'est ça qu'il avait dit en dernier lieu, hier matin. Et c'était seulement d'hier tout cela. Elle ne le reverrait plus, jamais plus. Si, de l'autre côté...

D'autre part, l'image de Banda, la consonance même de son nom, toute son allure qu'elle se rappelait avec une force étonnante, lui semblaient familières, comme si elle le connût depuis des années, depuis toujours. Elle n'arrivait pas à se convaincre qu'elle l'eût rencontré hier seulement, et hier soir... était-ce possible ?

— Petite fille, comment donc t'appelles-tu ?

Elle fut tirée brusquement de sa rêverie.

— Odilia !... On m'appelle Odilia.

— Odilia, est-ce que tu te sens mieux, mon enfant ?

Elle parut étonnée.

— Tu étais malade hier soir, voyons.

— Ah ! oui, dit la jeune fille, honteuse, je me sens mieux, beaucoup mieux maintenant. Les maux de tête, tu sais, ça me connaît. Et puis ce n'est rien du tout, ce n'est même pas grave.

Le silence revint, gênant. Odilia sentait qu'elle devait des explications à la mère de Banda. Mais elle n'osait pas les lui donner. Est-ce que le jeune homme ne lui avait pas interdit expressément de faire des confidences à qui que ce soit ? Pourtant, elle sentait qu'elle devait des explications à cette femme. Dans le tréfonds de son cœur, elle souhaitait de pouvoir se confier à elle, et elle ne pouvait le faire qu'après lui avoir donné des explications. C'est la malade elle-même qui la décida :

— Hier soir, dit-elle, tes yeux étaient rouges et enflés. On aurait dit que tu avais pleuré.

Rapidement, Odilia lui conta tout, sans oublier aucun détail. Elle lui dit le nom de son village natal, celui de sa tribu et celui de son père et qu'elle n'habitait à Tanga que depuis deux ou trois semaines lorsque s'étaient produits les événements de la veille. À cet endroit, la malade parut plus gaie. Son visage s'éclaira, exprimant une sympathie infinie. Odilia remarqua bien ce changement ; mais elle ne peut deviner pourquoi cette recrudescence de bienveillance chez la mère de Banda. C'est que la malade perdait sa prévention première contre celle qu'elle prenait jusque-là pour une fille de la ville, avec tout ce que cela suppose, et qui, en fait, n'en était pas une ; et du coup s'ouvrait devant elle une perspective d'espoir et de délivrance. La jeune fille avait terminé son récit et s'était tue.

— Vois-tu, commenta la malade, vois-tu, ma fille, tous ces

enfants qui abandonnent leurs villages et leurs familles et vont dans les villes, qui peut dire ce qui en résultera ? De notre temps, si un Blanc te disait : « Mets-toi à genoux ! » tu ne trouvais rien de mieux à faire que de te mettre à genoux ; ou bien : « Couche-toi sur le ventre, que je te fouette le derrière ! », tu t'aplatissais sur le sol. Aujourd'hui, avec nos fils, ce n'est plus la même chose. Ils ont grandi ; ils nous méprisent parce que nous avons courbé la tête devant les Blancs. Eux, ils marchent fièrement, en se frappant la poitrine, en levant leurs bras, en brandissant leur poing. Les Blancs eux-mêmes leur avaient dit : « Venez donc dans nos écoles. » Ils sont allés dans leurs écoles ; ils ont appris à parler leur langue, à discuter avec eux, à faire des calculs sur les feuilles de papier, tout comme eux. Ils font marcher des machines terribles qui abattent les arbres, creusent les routes ; ils roulent dans les camions à des vitesses infernales ; ils font tout ce que font les Blancs. Alors, ils ne veulent plus être tenus pour de simples domestiques, pour de simples esclaves comme leurs pères, mais pour des égaux des Blancs. Et ces derniers, qu'est-ce qu'ils pensent de tout cela, je me le demande ? Est-ce qu'ils vont accepter de n'être plus les maîtres ? ou est-ce qu'ils s'y refuseront ? Dans tous les cas, comment savoir ce qui se produira ?... Je sais que Banda n'aime pas Bamila, le village de son père, le pays de ses ancêtres ; ce qu'il veut faire après ma mort, c'est aller à la ville des Blancs comme tant d'autres. Je le désapprouve d'avance. Ce malheur dont il a été témoin puisse-t-il lui servir de leçon ! Ah ! mon Dieu...

Elle s'était assoupie peu après.

Lorsque le jour s'était mis à décliner et le soleil à frôler les cimes des arbres, brillantes après la longue averse de la veille, Odilia était allée s'asseoir sur l'étroite véranda : il y faisait frais à cette heure.

Depuis des heures, elle s'attendait à chaque instant à voir apparaître Banda sur la route, au nord ou au sud ; mais il n'apparaissait pas. Elle se demandait si quelque chose lui était arrivé. Il n'y avait pas de raison qu'il tarde tant à revenir. L'anxiété commençait à lui dessécher la gorge.

De temps en temps, un groupe de gens, passait sur la route ; ils revenaient généralement de Tanga où ils avaient assisté à la messe. Elle les entendait discuter : elle suivait leurs voix jusqu'à ce qu'elles s'éteignent. C'est ainsi qu'elle apprit que le corps de son frère avait été découvert à l'aurore sous le pont de ciment armé. Le cadavre, disaient-ils, portait une profonde plaie sur le crâne, au-dessus de la nuque. Quelqu'un avait dû le tuer en se servant d'un marteau par exemple. Ils étaient venus le déposer sous le pont pour faire croire à une chute, peut-être, ou à tout autre accident. Tout le monde savait bien que c'étaient eux qui l'avaient tué. Qui avaient-ils bien pu charger d'exécuter ce travail ? Certainement un garde territorial. Les gardes territoriaux étaient arrivés en force la nuit dernière. Ils avaient dû finir, à force de chercher, par lui mettre la main dessus — ce n'était pas la première fois qu'on voyait une chose comme ça. Et les Blancs leur avaient dit : « Allez donc le tuer, ça lui apprendra à affronter les Blancs ; nous commençons justement à en avoir assez de ces petits enfants ; nous commençons à en avoir assez de leur turbulente arrogance. Ça ne pouvait tout de même pas durer longtemps. Allez donc le tuer, comme ça au moins il n'affrontera plus les Blancs. Malheur à qui affronte les Blancs !... voilà ce que diront les autres !... » Et, eux, ils l'avaient tué ! Ils l'avaient vraiment tué, leur frère, un garçon si jeune, presque un enfant. Le mieux quand on tuait un Blanc, c'était de se tuer soi-même, puisque n'importe comment, on était sûr de son affaire. Ce

Koumé, il aurait dû se tuer lui-même ; comme ça ils ne l'auraient pas eu...

Mais par-delà ce que ces gens rapportèrent indirectement, elle ne voyait que Banda. Vainement, elle tendait l'oreille, à aucun moment il ne fut question du jeune homme.

Brusquement, elle décida de n'y plus penser. Elle vit plusieurs fois passer, revenir et s'arrêter le Grec et sa femme dans leur grosse voiture noire. Ils disaient avoir perdu sur la route un objet dont elle ne saisit pas bien le nom, et qu'ils donneraient une très forte récompense à qui leur permettrait de le récupérer. Elle ne leur accorda chaque fois qu'une attention insignifiante, trop préoccupée par les dangers et les périls dont elle voyait le jeune homme entouré. À nouveau, elle prit la forte résolution de n'y plus penser. Et peut-être qu'alors Banda surgirait tout à coup ? À vrai dire, il lui était extrêmement difficile de détacher sa pensée de ce garçon inoubliable qu'elle avait découvert dans cette case basse et enfumée où elle n'était jamais entrée auparavant. Pourquoi y était-elle entrée, au fait ? Pour chercher cette amie... Est-ce qu'elle ne pouvait pas voir du seuil que son amie ne s'y trouvait pas ! Il lui semblait que c'était une force extérieure, une sorte de fatalité qui l'avait poussée dans cette case.

Elle essaya d'intéresser son esprit aux gosses qui s'ébattaient nus dans la poussière, là-bas, à quelques cases d'intervalle. Plus loin, des jeunes gens sortaient des cases ou y entraient, s'interpellant, s'esclaffant sans raison apparente. Ils s'adressaient aussi entre eux des paroles vives, faisant de grands gestes tranchants. Ils portaient nonchalamment leurs pagens noués autour de la hanche, d'une façon intentionnellement obscène. Certains portaient une culotte kaki,

souvent rapiécée ou en haillons. Ils paraissaient prendre un plaisir spécial à caresser leurs pectoraux, à se donner mutuellement de grandes tapes sur le dos nu. Sans pudeur, ils racontaient à haute voix leurs exploits de toute sorte, en ponctuant leurs paroles de rires gras, à croire que dans ce village personne n'avait jamais pleuré, que c'était une euphorie sans fin. On eût dit qu'ils faisaient exprès de s'approcher, de passer et de repasser devant elle, à distance, en la gratifiant de coups d'œil réticents. À leur insouciance manifeste, elle les reconnut pour des protégés de Tonga, ses flagorneurs ; ce n'était pas étonnant qu'il les préférât à Banda, ceux-là !

Elle se prit à contempler Bamila, le fameux, l'immense, le farouche Bamila.

La nuit descendait résolument ; elle était visqueuse et chaude. Odilia rentra dans la case. La malade s'était réveillée ; elle restait couchée, repliée, pensive : ce devait être là son attitude coutumière.

— Pourquoi ne me disais-tu pas que tu étais réveillée ? Je ne t'aurais pas laissée seule si longtemps...

La jeune fille parlait avec un certain dépit.

— Je ne savais pas où tu étais, ma fille ; je n'ai pas su où tu étais...

Elle le dit d'une façon si enjouée qu'Odilia ne lui en voulut plus. Elle lui demanda :

— Est-ce que tu aimes la solitude ?

— Ce n'est pas que je l'aime, ma petite fille, c'est que j'y suis habituée.

— C'est-à-dire que tu l'aimes.

— Oui, si tu veux...

Elle rit doucement, mais cordialement. Odilia venait de se rembrunir. La malade s'en aperçut.

— Qu'as-tu donc, ma fille ? Il est arrivé quelque chose ?

— Banda ne rentre toujours pas, articula la jeune fille en faisant une moue.

— Ne t'inquiète pas, Odilia mon enfant, ne t'inquiète pas. Il peut rester absent des semaines entières, il finit toujours par revenir. Un homme, ça n'est pas un enfant ou une femme, ça ne se perd pas ; ça se retrouve toujours. Quand il tarde à rentrer, c'est souvent qu'il a des ennuis qu'il ne veut pas dire. Ne t'inquiète pas, il peut rester absent des semaines entières, il finit tout de même par revenir.

Tiens ! il lui avait dit ça aussi, à propos de Koumé, il lui avait tenu le même langage. Comme ils se ressemblaient, la mère et le fils.

— Mais hier, protesta la jeune fille, il a promis de rentrer aujourd'hui dans la matinée. On a découvert le cadavre de mon frère à l'aurore sous le pont de ciment armé ; des passants le disaient tantôt sur la route. Pourquoi ne revient-il pas ? c'est étrange...

— Il reviendra, c'est sûr qu'il reviendra ce soir même, peut-être un peu tard ; mais il reviendra, c'est moi qui te le dis.

Odilia hésita longtemps et soudain elle éclata.

— Peut-être qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Quoi donc ?...

— Je ne sais pas ; n'importe quoi, est-ce que je sais moi ?

— Tu as appris quelque chose ?

Devant toute l'angoisse contenue dans ce mot, elle prit peur soudain.

— Oh ! non, rien du tout. Je n'ai rien appris du tout.

Elle se tut ; puis elle reprit :

— Peut-être que finalement je ferais mieux d'aller sur la route pour voir s'il ne revient pas. Si seulement je pouvais savoir de quel côté il va revenir... Je voudrais tant qu'il soit déjà revenu...

La malade se taisait. De temps en temps, elle posait des yeux perplexes sur la jeune fille et aussitôt les détournait. Odilia était surprise elle-même d'avoir dit tant de choses ; pourtant, celle qui lui tenait le plus à cœur restait dans la bouche, n'osant pas sortir. Elle fit un effort ultime.

— Dis-moi, commença-t-elle, après une longue pause. Que va faire Banda maintenant ! Que compte-t-il faire ? Il n'a pas d'argent et il veut néanmoins épouser cette fille. Comment compte-t-il donc faire ?

— Mon Dieu ! ma fille, je me demande aussi ce qu'il compte faire, je me le demande. Je donnerais cher pour le savoir.

La nuit emplissait la case que le feu éclairait à peine, provoquant un incessant flux et reflux d'ombres. Odilia assise face à la malade la regardait fixement. Toute sa personne manifestait une extrême agressivité : ses yeux ardents brillaient, ses paupières battaient ; sa respiration était haletante, ses lèvres pincées. Quand les yeux de la malade rencontraient les siens, Odilia affectait une indifférence absolue.

— Il me semblait, dit-elle tout bas, il me semblait que quand

on ne peut épouser une certaine femme, ma foi, on en épouse une autre. Pourquoi pas ?... Par exemple, il pourrait aller se marier dans un pays où on ne lui demandera pas de verser de l'argent à ses beaux-parents... Tu sais chez moi, il n'est plus question d'argent maintenant quand on se marie. On ne paie rien du tout, pas même un centime. Il y a quelques années, ceux de mon pays se sont réunis pour en décider ainsi...

La malade semblait ne pas comprendre. Avec une opiniâtreté qui frisait l'héroïsme, Odilia enchaîna :

— Ça c'est vrai ; chez nous, quand un jeune homme veut épouser une fille, il n'est plus obligé de verser préalablement de l'argent à son beau-père ; ça c'est vrai, tu peux me croire... Ton fils devrait venir voir chez nous : il y trouverait bien une fille à son goût. Il serait le bienvenu, il est si bon, si aimable... C'est un garçon comme les filles n'en refusent pas.

Elle se tut. Sur la route, une voiture passa au ralenti ; les deux femmes la reconnurent à son klaxon insistant : c'était la centième fois au moins qu'elle repassait. Elles firent des réflexions sur ce Grec. Au fond, elles lui étaient reconnaissantes de les avoir distraites un moment, de leur avoir permis de reprendre leur souffle. Il n'en faisait pas moins lourd et tendu. Elles se taisaient. Elles étaient toutes deux sur l'expectative ; on aurait dit qu'elles s'épiaient. Et tout à coup la mère de Banda perça l'abcès :

— Est-ce que tu accepterais d'épouser mon fils ? demanda-t-elle sans façon à la jeune fille.

Odilia, à cette question, sursauta. Comme cette femme était lucide ! Elle fut envahie d'une infinie reconnaissance pour elle qui lui

avait posé cette question, parce qu'elle lui avait facilité la tâche en l'aidant à dire ce que toute seule, elle n'aurait peut-être jamais eu le courage d'avouer. Elle fut soulagée tout à coup. Elle aurait un frère, un autre frère qui ne le cédaît en rien au premier.

— Moi... euh ! est-ce que je sais, moi ? Est-ce qu'on pose des questions comme celle-là ? Des garçons comme Banda, je me demande s'il est une fille au monde qui n'en voudrait pas. Avec un tel cœur, et si dévoué et si courageux...

Et soudain elle éclata en sanglots qu'elle ne pouvait réprimer et qui la secouaient tout entière. La malade crut qu'elle pleurait à cause du souvenir de son frère ; cela lui était déjà arrivé plusieurs fois ce matin.

— Tu sais Odilia, je compatis à ta douleur, lui dit-elle en guise de consolation tandis qu'une grosse larme perlait à sa joue.

— Hier déjà, c'était mon frère, bégayait la jeune fille. Est-ce que je n'aurai jamais de chance ? Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver aussi ?

— À qui donc ?

— Mais à Banda, voyons !

À ce moment, quelqu'un poussa le battant de bois avec autorité et pénétra dans la case. C'était Banda. Il portait une petite valise au bout du bras. Odilia s'essuya furtivement les yeux.

— Ma parole ! dit-il, tu as dû pleurer tout le long de la journée. Calme-toi donc, tu vas te rendre malade.

Il crut lui aussi qu'elle pleurait à cause du souvenir de son frère.

CHAPITRE XIII

En retirant la valise du fond de la rigole, Banda s'était aperçu qu'il était détenteur de trois secrets : le premier, la mort de Koumé, il le partageait avec la jeune fille ; le second, l'argent de Koumé, il le détenait tout seul, de même que maintenant la valise du Grec, qui était son troisième secret. Il lui avait semblé qu'il succomberait sous le poids de ces trois secrets s'il devait le supporter longtemps. Par bonheur, quelques centaines de mètres encore, et il entrerait dans Bamila : il s'en réjouit.

Il se sentait courbatu. Il ne voulait pas se montrer ; on lui aurait posé des questions et sur les contrôleurs et sur la dispute avec les gardes régionaux et sur la valise. Il avait les questions en horreur, quand elles venaient de certaines gens. Il décida de marcher derrière les cases, en rasant les murs, tout doucement. Il était reconnaissant à la nuit de la complaisance qu'elle apportait à le soustraire à toute indiscretion ; il lui semblait retrouver une complice familière : la nuit était désormais une amie et une complice pour lui. Il se remémorait toutes les péripéties de son voyage, la nuit dernière, sur le fleuve, auprès du corps de Koumé. À vrai dire, pensa-t-il avec fierté, on ne peut pas prétendre que je sois un bon à rien.

Et aussitôt il songea au Grec dont il venait de découvrir la valise. Il avait promis une forte récompense ? Combien à peu près donnerait-il ? Peut-être dix mille ?... Non, c'était trop ; c'était peut-être trop, ce chiffre. Probablement moins de dix mille francs... Au fait, qu'est-ce que c'était pour lui dix mille francs ? Rien du tout. Avec des millions de bénéfices par mois, dix mille francs, ça n'était rien du tout. Peut-être qu'il lui donnerait dix mille francs, le Grec... Ouais ! dix mille, c'était juste ce dont il avait besoin. S'il lui donnait dix mille, il ne penserait plus à opérer un jour chez un Grec, puisqu'il aurait obtenu ce qu'il convoitait. Oui, le Grec lui donnerait dix mille, ça serait comme s'il avait vraiment opéré. Ouais ! s'il lui donnait dix mille, ça serait vraiment comme s'il avait opéré. Dix mille ! à peu près ce qu'il aurait eu avec tout son cacao. C'est drôle la vie.

En poussant la porte de la case, il savait exactement ce qu'il ferait. Encore qu'il ne fût pas certain d'obtenir dix mille francs du Grec, il savait qu'il remettrait à Odilia tout l'argent qu'il avait trouvé sur son frère ; c'était clair et simple, il rendrait cet argent. Aussitôt après cette décision, il avait retrouvé la confiance en lui-même, beaucoup d'assurance, la conviction qu'il irait à Fort-Nègre. La voix ne lui disait plus : « Banda, tu ne seras jamais qu'un propre à rien, un zéro qui se fait des idées et rien de plus... » Mais : « Banda, tu es un homme, un vrai dur. Voilà le Banda que j'aime ! Tu as raison d'être fier de toi, va... et maintenant, tu peux aller à Fort-Nègre, après la mort de ta mère, tu l'auras mérité... » Est-ce que le Grec lui donnerait vraiment dix mille francs ?

Peut-être qu'il ferait mieux d'attendre pour voir si le Grec lui donnerait bien dix mille... Non ! il n'attendrait rien, il remettrait l'argent à la jeune fille, tout de suite. Il ne fallait pas attendre. Pourquoi le Grec

ne lui donnerait-il pas dix mille ? Qu'est-ce que c'était pour lui, dix mille ? Rien du tout, absolument rien ; avec des millions de bénéfices par mois, rien du tout.

L'idée qu'il allait se mettre en règle avec la jeune fille le mettait dans une joie dont il était le premier à s'étonner. Cet argent, tant qu'il avait été convaincu qu'il se l'approprierait, avait semblé devoir élever un mur entre Odilia et lui, alors qu'il avait plutôt tendance à sentir avec plaisir la jeune fille s'installer de plus en plus profondément dans sa pensée. Combien de temps consentirait-elle à rester encore avec eux ? Si seulement il pouvait le savoir. Peut-être l'accompagnerait-il dans son pays, juste pour la protéger. Et peut-être que le Grec lui donnerait dix mille... Ouais ! à peu près ce qu'il aurait eu avec tout son cacao... C'est lui qui accompagnerait la jeune fille dans son pays, juste pour la protéger, on ne sait jamais. Pourvu qu'elle ne veuille déjà pas partir demain matin. Pas de doute, il avait dû voir cette fille-là quelque part. Mais où ? Son village était si loin, et elle n'habitait à Tanga que depuis quelques semaines. Et lui, avant la veille, il avait mis plus d'un mois sans se rendre à Tanga... Où avait-il pu la voir ? Et peut-être qu'il l'avait vue plusieurs fois en rêve. Combien de temps resterait-elle encore avec eux ? C'est lui qui la conduirait dans son pays, juste pour la protéger : le pays n'est pas sûr.

Il fut très surpris de retrouver la jeune fille sur ce lit, en face de sa mère, exactement dans la même attitude et à la même place où il l'avait laissée la veille.

— Mère, supplia-t-il, mère, tu ne l'as donc pas empêchée de pleurer ? Elle est restée assise sur ce même lit, à cette même place depuis hier soir, n'est-ce pas, mère ? Elle n'a rien fait que pleurer

toute la journée, et toi tu n'as rien fait pour l'en empêcher ? Tu aurais dû l'empêcher de pleurer ainsi...

C'est Odilia elle-même qui protesta d'une voix ferme et unie : on n'aurait pas dit que tantôt elle pleurait à se briser le cœur. Elle n'était pas restée assise sur ce lit, à cette même place depuis hier soir. Non, elle avait dormi la nuit dernière jusque très tard dans la matinée. Elle n'avait pas fait que pleurer. Non, elle avait vaqué à de nombreuses besognes.

— Tiens, conclut-elle, je m'en vais te servir le repas que je t'ai préparé.

Elle avait parlé avec une volubilité affectée et pour cette raison même, douloureuse, d'autant plus douloureuse qu'il savait qu'elle venait de pleurer. Il se tenait debout, au milieu de la case et la regardait aller et venir. Sûr qu'il l'avait déjà vue avant de la rencontrer dans ce bouge, sûr qu'il l'avait déjà vue avant.

Il lui sembla que le regard de la jeune fille éprouvait de la peine à affronter le sien. Heureusement, songea-t-il, heureusement, je vais lui remettre son argent, tout son argent : il était inquiet.

La malade attisa le feu. Une petite flamme apparut, grandit et se mit à danser comme une fillette au son du xylophone. En même temps, la case entière grouillait d'ombres qui se trémoussaient : le spectacle évoquait une multitude de danseurs s'agitant au clair de lune.

Il restait là, debout, avec sa valise au bout du bras, embarrassé par ses rêves, ses désirs et ses craintes.

— Fils, qu'est-ce que c'est que cette valise ? demanda la malade.

— Qu'il mange d'abord, conseilla la jeune fille. Il nous dira bien.

Il se demandait si elles s'étaient beaucoup parlé et ce qu'elles avaient dû se dire ; si elles avaient sympathisé. Il se rendit bientôt compte qu'Odilia se trouvait à l'aise comme si elle avait séjourné chez eux depuis des mois ; cela lui fit plaisir. Peut-être qu'elle consentirait à vivre avec eux une semaine encore, juste une petite semaine ; pourquoi pas ? Elle finirait, après tout, par retourner dans son pays, auprès de ses parents qui en seraient quitte pour quelques jours d'angoisse. Il désirait vraiment voir Odilia prolonger son séjour chez eux. Il n'arrivait pas à imaginer ce qui se passerait au bout de ce séjour ; il ne voulait pas même l'imaginer, à dire vrai. Pour le moment, tout son esprit était mobilisé par l'idée de l'amener à rester plus longtemps encore avec eux. Il n'avait aucune intention précise : il désirait tout simplement voir la jeune fille plus longtemps encore.

Il s'assit enfin sur le lit en face de sa mère, à côté d'Odilia. Leurs corps se frôlèrent légèrement : elle s'écarta imperceptiblement — crut-elle. En fait, il n'échappa nullement à Banda qu'elle avait pris de l'écart : il en fut dépité. Est-ce qu'elle lui en voulait ? Pourquoi lui en voulait-elle ? Elle n'était plus comme hier soir, dans le bouge... Hier soir, elle se laissait toucher ; elle abandonnait sa main... Peut-être que ce soir, elle n'abandonnerait pas sa main ? Il allait essayer de lui prendre la main, juste pour voir. Oui, il allait essayer de lui prendre la main, juste pour voir... Mais tout à coup, il se souvint de sa mère et qu'elle n'avait d'yeux que pour lui. De sa main qui avait déjà esquissé le geste, il épongea son visage et se frotta les yeux :

— Ah ! soupira-t-il, comme je me sens fatigué !... Je ne sais

plus où j'en suis...

Elles le considéraient avec des yeux étonnés et admiratifs. Au moins, pensait la mère, je n'aurai pas donné le jour à un esclave, à un faiblard, mais à un homme, un vrai et pas seulement une imitation. Mon Dieu ! se disait la jeune fille, c'est la réplique même de mon pauvre frère ; il est même plus intelligent et plus réfléchi, lui. Ce penchant pour le dévouement, pour la générosité... C'est peut-être à la vue de sa mère malade que lui est venue l'habitude de prendre les malheureux en pitié... C'est curieux seulement comme il manque de chance ! C'est vrai que mon frère en manquait aussi d'ailleurs...

Comme une petite fille au son du xylophone, la flamme dansait ; elle sautillait, caracolait, se ramassait et bondissait et à son rythme les ombres sur le mur exécutaient une sarabande échevelée.

Pendant qu'il mangeait, il rêvait à ce Grec, Démétropoulos... il s'appelait Démétropoulos... c'était un drôle de nom. Qu'est-ce qu'il pourrait bien lui donner, Démétropoulos ? Il aurait tant voulu le savoir. Qu'est-ce qu'il pourrait bien lui donner ? Peut-être dix mille, juste dix mille... Est-ce qu'il le féliciterait d'abord avant de le récompenser ? Est-ce qu'il lui parlerait d'abord avec des mots flatteurs et agréables ?... Ou est-ce qu'il lui donnerait tout de suite la récompense, sans l'avoir préalablement félicité ?... Il ne voulait pas de ses félicitations. Tout ce qu'il désirait, c'était l'argent de Démétropoulos : il ne lui demandait rien au-dessus de son argent, pas même des paroles agréables. Brave garçon... excellent garçon, tout cela, il n'en voulait pas.

Ce Démétropoulos, il le connaissait bien ; il ne le connaissait que trop bien. Il ne l'aimait pas ; pour tout dire, il ne l'aimait pas. C'est

vrai qu'il ne payait pas de mine, avec son nez trop fort et crochu comme un bec d'aigle, avec son obésité récente, ses dents artificielles ; c'est vrai qu'il ne payait pas de mine.

Il ne pouvait pas aimer le Démétropoulos. Un jour, il l'avait vu faire une chose atroce, horrible. C'était pendant la saison du cacao, il y avait quelques années de cela. Installé devant son magasin, Démétropoulos voulait acheter du cacao. Mais il attendait ; il attendit appuyé à sa balance romaine, et entouré de ses hommes qui appelaient en vain. Les paysans passaient, emmenant leur cacao sans même daigner regarder Démétropoulos. Alors, ce salaud avait eu une idée diabolique. Il avait fait porter près de lui de menues pièces de monnaie, des morceaux de savon parfumé, des couteaux, des flacons de parfum, des peignes, tout un tas de pacotille, il s'était mis à puiser à pleine main dans ces objets et à les lancer sur la chaussée, comme ça. Les paysans n'avaient pu résister ; ils étaient accourus et s'étaient précipités. Banda se rappelait avoir vu des hommes se colleter pour un couteau ou pour un harmonica ; il avait vu des enfants rouler étroitement enlacés sur la chaussée pour une pièce de monnaie et se relever ensanglantés. Il avait vu des femmes se griffer, se mordre, s'entredéchirer pour un peigne ou un flacon de parfum. Pendant ce temps-là, le Démétropoulos s'esclaffait et se tapait sur les cuisses. Pourquoi avait-il fait cela ? Est-ce qu'il avait voulu les appeler à lui de cette façon, ou est-ce qu'il avait voulu se venger d'eux, comme ils l'avaient dédaigné ? Pourquoi avait-il fait cela ? Sûr qu'il ne pourrait jamais aimer ce Démétropoulos. Et il avait des magasins à travers tout le pays. Et l'on disait qu'il y avait dix ans, venant de chez lui, il était débarqué à Fort-Nègre, dépourvu de tout. Il n'avait alors pour tout bien qu'une mauvaise valise de carton, des chaussures de toile, un

short kaki, une chemisette de cotonnade, toutes choses qu'il portait d'ailleurs sur lui en débarquant. Et voilà que maintenant il avait des camions, de grosses voitures et même une femme, une belle femme, peut-être une femme de son pays : ils parlaient ensemble une langue incompréhensible. Cette femme, on la voyait souvent accoudée à la fenêtre, on ne la voyait jamais dans la rue.

Sacré Démétropoulos ! sûr que s'il avait maintenu son idée d'opérer chez un Grec, c'est chez Démétropoulos qu'il serait allé opérer. Ouais ! tout ce qu'il lui demandait, c'était la récompense ; il ne voulait pas de ses bonnes paroles. Et même la récompense, il l'aurait refusée s'il n'y avait pas sa mère... Il aurait gardé la valise ; ou bien, comme il ne pourrait pas l'ouvrir, il serait allé la jeter au milieu du fleuve... Juste pour que le Démétropoulos ne la retrouve jamais.

Lui, Banda, devrait faire attention quand il irait à la ville. Il prendrait garde, sinon il ferait une histoire épouvantable, pire que celle de Koumé. Il ferait attention, sinon un Blanc comme Démétropoulos ou M. T..., il le tuerait purement et simplement. Il n'aimait pas les méchants. L'envie de les punir serait si forte qu'il y succomberait. Il faudrait qu'il fasse attention, lui Banda. Un Blanc comme M. T... ou Démétropoulos, s'il le frappait ou l'injurait, il tiendrait les mains serrées contre son corps : il baisserait les yeux pour ne pas voir le visage de son adversaire, sinon, il ne pourrait jamais résister à la tentation de le tuer, de l'étrangler, de le rouer de coups jusqu'à ce qu'il crève. Mais alors, que lui arriverait-il !...

Au fait, était-ce bien là sa petite valise ? Du regard, il examinait la minuscule cassette. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien contenir, cette boîte ? Il avait déjà tenté de l'ouvrir sans y parvenir, bien sûr. Elle

correspondait au signallement qu'il avait entendu par hasard et qu'il se rappelait bien.

Il avait fini de manger. Il savait qu'il était l'objet de la curiosité intense des deux femmes qui se taisaient. Avec des gestes trop lents, exagérément fatigués, il fourra la main dans la poche gauche de sa culotte kaki. Il retira le petit paquet de billets de banque qu'il défit sans hâte. Il alluma une cigarette froissée qu'il aspira goulûment. Il était très étonné d'attacher si peu d'importance maintenant à cet argent. Il compta les billets de banque dans la main de la jeune fille stupéfaite. C'est ensuite seulement qu'il lui expliqua. En entendant le nom de son frère, elle éclata en sanglots.

Ne pleure pas, petite sœur, je t'en prie, lui dit-il à l'oreille.

En réalité, il n'était pas mécontent qu'elle se mette à pleurer. Il croyait que, si elle pleurait, il pourrait encore comme pour la consoler lui prendre la main, ou lui caresser les cheveux, recommencer tous les gestes dont le souvenir la lui rendait si douce et si aimable. Mais elle cessa de pleurer et lui, il n'osa pas lui prendre la main. Peut-être que ça ne lui ferait plus plaisir maintenant ?

Il entrevit la prunelle noire, l'air absent de la malade qui fixait obstinément la flamme. Il lui dit :

— Mère, vois-tu cette valise, ce petit machin ? Cela appartient à un Grec, paraît-il. Je me demande encore comment il s'y est pris pour le laisser tomber de voiture, alors qu'il revenait je ne sais plus d'où.

— C'est cette valise ? s'exclama la jeune fille, les yeux agrandis, la bouche arrondie.

Il prit peur. Est-ce qu'on avait déjà retrouvé la vraie valise ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ?...

— Non ! je demandais comme ça...

— Je ne sais pas moi. Il me semble qu'elle répond à la description.

Non, on n'avait pas encore trouvé la vraie valise. Il souffla. Il raconta comment il l'avait trouvée. Elles lui dirent qu'elles avaient entendu parler de cette valise et que le Grec avait promis une forte récompense à qui la trouverait et la lui rendrait. Je n'ai donc pas rêvé, songea Banda. Je n'ai pas rêvé : ainsi donc, il a bien promis une récompense, une forte récompense. Combien donnerait-il ? Peut-être dix mille francs... Pourquoi pas ? Elles le prévinrent aussi que le Grec roulait sans arrêt sur la route, allant et venant ; il s'arrêtait dans chaque village, s'informait pour savoir si quelqu'un avait retrouvé sa valise. Il venait de passer se dirigeant vers le sud ; il repasserait bientôt. Il n'avait fait que ça toute la journée ; sa femme était à ses côtés, elle ne l'avait pas quitté depuis ce matin. Elle était à ses côtés dans leur grosse voiture noire. C'était curieux : elle qui ne sortait jamais, elle qu'on ne voyait qu'à la fenêtre et jamais dans la rue, elle ne l'avait pas quitté un seul instant depuis ce matin.

— On prétend, fit remarquer Odilia que la valise contient des objets à elle, des objets très précieux.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? demanda la malade.

Tous trois considéraient la petite boîte avec beaucoup de curiosité.

— Moi aussi, dit Banda, moi aussi je me demande ce qu'il

peut bien y avoir dedans. J'ai essayé de l'ouvrir, mais je pourrais bien y consacrer un an, il me semble que je ne réussirais quand même pas à l'ouvrir.

— Si c'est vrai que la valise contient des objets à elle, très précieux, estima la jeûna fille, ce doit être des bagues, ou des bracelets en or ou des colliers très chers...

— Tu crois ?... intervint Banda sceptique.

— Qu'est-ce que c'est, alors ? s'impacienta Odilia.

— Je ne sais pas, moi, dit Banda. Je voudrais bien le savoir. Des objets très précieux appartenant à une jeune femme blanche. Qu'est-ce que ça peut bien être, je me le demande ? Ça peut être n'importe quoi...

— Je te dis que ce sont des bagues en or, des bracelets, des colliers, des boucles d'oreilles...

— Qu'est-ce que tu veux qu'elle en fasse à Tanga ? petite sœur, je te demande ? Qu'est-ce que tu veux qu'elle en fasse à Tanga ? Elle ne sort jamais dans la rue. Des colliers, des bagues, des bracelets d'or, tout ça c'est pour les femmes qui vont dans les grandes réunions pour danser, ou tout simplement pour se montrer et se faire admirer : c'est pour les femmes des Français. Mais une femme grecque... Quand deux Grecs se rencontrent, ce n'est jamais pour rien d'autre que pour parler commerce, je les connais, moi. D'ailleurs, celle-ci, Mme Démétropoulos, elle ne sort jamais plus loin que sur sa véranda. Je voudrais bien savoir ce qu'elle contient, la valise...

— Ne vous tracassez donc pas, mes enfants, dit la malade en riant. Si l'on vous ouvrait cette valise, peut-être que vous seriez bien

étonnés et bien déçus. Ce qu'il y a dedans, peut-être que ce n'est vraiment rien de si important...

— Des photos de ses parents, suggéra Odilia dont le visage s'anima tout à coup.

— Ou des lettres d'amour, dit Banda.

Aucune des deux femmes ne sembla comprendre l'importance que pouvaient avoir des lettres d'amour pour une femme blanche : Banda en fut déçu et n'insista pas.

— Ou des choses qui ont appartenu à ses parents, proposa Odilia.

— Oh ! oui, ça c'est très possible, approuva la malade.

— N'importe quoi, de menus objets comme ça, dit la jeune fille.

— Ou aussi des objets étonnants, estima Banda, venant au secours d'Odilia, par exemple des cheveux de femme, des os d'homme...

— Des os ?... s'exclama la malade en tirant la langue et horrifiée. Tu dis bien des os d'homme, fils ?...

— Mais oui, mère. Ces gens-là sont surprenants. Par exemple, ne sais-tu pas que toutes les églises catholiques recèlent un os humain quelque part, très souvent à l'autel ? Un os de saint... Ils adorent des souvenirs comme ça. Comme souvenir de quelqu'un, il n'y a rien pour eux qui vaille un os ou des cheveux. Mère, tu ne peux pas savoir : ce sont des gens étranges.

— Tu es bien sûr de ce que tu dis, fils ? Un os humain !...

— Mais oui, mère, un os humain...

— À l'église !

— Un os de saint, une « relique », comme ils disent.

— Et c'est pour quoi faire, cet os ?

— Oh ! pas bien grand-chose. De temps en temps, ils le découvrent, et l'exposent. Alors, tous viennent le regarder et le contempler tout simplement. Parfois aussi, ils le touchent, mais ça, c'est plus rare.

— Fils, conclut-elle, tu en sais long sur la religion, et plus long que moi.

— Est-ce que je ne l'ai pas toujours dit, mère ?

— Et pourquoi ne crois-tu pas ?

— C'est justement parce que j'en sais trop long sur eux et leur religion. Alors, je ne veux plus croire : je n'ai pas confiance en eux.

— Comment ça ?

— C'est beaucoup trop difficile à expliquer, mère. N'en parlons plus, veux-tu ?

— Fils, tu n'as pas commencé par en savoir si long. Autrefois, quand tu n'avais que treize ou quatorze ans, pourquoi ne voulais-tu pas assister au cours de catéchisme, fils ?

— Je ne sais pas, mère ? N'en parlons plus, je t'en supplie...

Tous trois se turent. Il aurait été difficile de savoir à quoi rêvaient les deux femmes. Banda, lui, était ému par les dernières questions de sa mère. Il y avait longtemps qu'elle ne lui avait pas parlé de religion.

Pourquoi donc le faisait-elle ce soir, avec cette insistance d'autrefois ? La bouffée chaude d'un pressentiment lui monta au cœur.

Et tout à coup, sa pensée revint à la petite valise. Il se demandait si elle contenait vraiment un objet précieux ; il aurait voulu savoir approximativement quel plaisir, quelle agréable surprise cela causerait à Démétropoulos de la retrouver. Dans l'idée du jeune homme, c'est à la mesure de ce plaisir que serait la récompense de Démétropoulos. Mais qu'est-ce qui est vraiment précieux pour un Blanc ? L'argent ? Certes, ils passent toute leur vie à courir après l'argent, même quand ils en ont stocké des quantités à remplir des maisons grandes comme l'église de Tanga. Pourtant un Blanc te tuerait aussi bien pour une chose apparemment sans importance, une photographie, un livre, un rien. Et puis soudain, il renonça à y réfléchir.

— Ecoute-moi, fils, dit brusquement la malade, rompant le silence. Fils, écoute-moi un moment, rien qu'un moment.

— Mais oui, mère, je t'écoute, répondit-il d'un ton las.

— Regarde bien cette jeune fille-là, à côté de toi ? Regarde-la bien, fils.

Interloqué, il jeta un bref coup d'œil sur Odilia qui était détournée : il se retourna lentement vers sa mère.

— Mais regarde-la donc, s'impacienta la mère.

— Eh bien ! mère ?... Je la connais, et bien mieux que toi. Qu'est-ce que cela signifie ?

Peut-être à force de rester couchée, de souffrir dans son corps et dans son cœur ; peut-être à force de ruminer des choses, avait-elle fini par devenir folle.

- Qu'est-ce que ça signifie, mère ?
- Est-ce que tu l'épouseras ?
- Qui donc ?
- Cette jeune fille-là, à côté de toi ? Dis-moi que tu l'épouseras. Tu l'épouseras, n'est-ce pas ?
- Mais je ne peux pas savoir, mère. Je vais essayer. Et si elle ne voulait pas de moi ?
- Et si elle voulait de toi ?
- Alors, mère, je l'épouserais, puisque tu le veux.

Après un silence, la malade dit :

— Cette femme-là, j'aurai attendu toute ma vie que tu la découvres. Et voilà que c'est arrivé : c'est un ange du Bon Dieu, un vrai. Je peux m'en aller maintenant. J'annoncerai une heureuse nouvelle à ton père de l'autre côté...

Et tout à coup, il sembla au jeune homme qu'on le réveillait d'un long et pénible cauchemar. Epouser Odilia ! Il n'y avait pas songé un seul instant, malgré toute la place qu'elle avait prise dans son esprit depuis l'instant où elle lui était apparue dans ce bouge et s'était assise à côté de lui comme guidée par une fatalité. Depuis la veille au soir, il avait vécu dans un monde qui n'appartenait qu'à lui, exclusivement. Sans le savoir, il s'était débattu dans des difficultés artificielles.

C'est qu'épouser cette fille pour laquelle on lui demandait tant d'argent lui était devenu une idée fixe, une épreuve de force que son amour-propre lui commandait de gagner, à tout prix. Certes, à l'origine, le désir de procurer un seul petit instant de bonheur à sa

malheureuse mère avait bien été le mobile de sa décision de se marier. Mais peu à peu, un autre mobile avait pris le pas sur le mobile primitif ; ça s'était produit après la rencontre de sa fiancée.

La jeune fille n'avait pas paru déplaire à la malade qui en avait rejeté tant d'autres auparavant. Peut-être la mère s'était-elle abstenue de dévoiler le fond de sa pensée dans la seule crainte de décourager son fils. En tout cas, elle n'avait pas in limine opposé son veto habituel. Dès ce moment-là, Banda avait juré d'épouser cette femme qui ne déplaisait pas à sa mère, encore qu'il n'éprouvât rien de spécial pour elle, sinon une certaine attirance charnelle. Il s'agissait surtout de procurer une joie de dernière heure à la pauvre femme qui l'avait tant aimé et qui était condamnée irrévocablement à une mort prochaine — du moins c'est ce qu'elle disait et croyait. Mais, peu à peu, à mesure que les obstacles s'étaient accumulés plus nombreux sur son chemin, Banda s'était accroché à son entreprise avec une obstination désespérée, plus, maintenant, pour s'affirmer que pour toute autre raison : il vient des moments généralement dramatiques, où l'on éprouve comme un pressant besoin de vérifier toutes les bonnes opinions qu'on avait de soi ; à de tels moments, un échec peut remettre tout en question et, chose plus pénible, contraindre le sujet, par des doutes en chaîne, à réviser toute sa conception du monde, à désavouer l'homme qu'il a été jusque-là. Banda aurait préféré le succès qui lui aurait donné plus d'assurance ; c'est pourquoi il s'y était efforcé.

Il s'était ainsi armé de toute sa patience. Il avait amassé l'argent, sou après sou. La vente de ses deux cents kilos de cacao représentait pour lui le coup final qui devait lui permettre, en s'ajoutant à ses économies antérieures, de réunir d'emblée la somme exigée. Après

l'incident du contrôle, parce qu'il n'était guère superstitieux, parce qu'il ne croyait guère à la chance ni à aucune autre force occulte, il avait considéré ce malheur en face et s'était dit : « Je ne suis bon à rien... je suis un propre à rien... » Ce contretemps remettait son mariage à une date fort lointaine, où sa mère ne serait peut-être plus vivante, sans compter qu'entre-temps, le père de sa fiancée aurait bien pu s'aviser de marier sa fille à quelqu'autre prétendant plus fortuné. Tout à son malheur, il avait rencontré Odilia qui lui avait plu immédiatement. Si étonnant que cela puisse paraître, l'idée ne lui était pas venue de l'épouser, quoiqu'il sût fort bien que la pensée de la jeune fille le remplissait d'émoi : depuis la veille, il s'était mis à douter terriblement de lui. D'ailleurs, malgré lui, il ne s'était pas tout à fait résigné à ce qui lui était arrivé : en fait, son esprit n'avait cessé de préparer toutes sortes de combinaisons en vue d'une revanche sur le destin. Si hier soir, dans ce bouge, il avait dit à la jeune fille : « J'aimerais t'épouser... Tu es belle, tu me séduis ; et puis je ne paierais pas d'argent. J'aimerais t'épouser. » C'eût été une manière de capitulation, une reconnaissance de son échec, l'aveu de son impuissance, à laquelle il s'était toujours refusé à croire, malgré Tonga, malgré tous les anciens de Bamila. Enfin, chose infiniment plus grave, rien ne prouvait que la malade aurait donné son consentement s'agissant d'Odilia.

Il ne comprenait pas qu'il n'y eût songé plus tôt. Odilia ! la petite sœur dont il avait rêvé toute sa vie... Sûr aussi qu'il avait dû la voir plusieurs fois avant de la rencontrer dans ce bouge. Comment l'idée ne lui était-elle pas venue plus tôt. Il aurait peut-être demandé à la jeune fille de prolonger son séjour dans le village. Mais, pensait-il, tout seul je n'y aurais jamais pensé, à lui demander de m'épouser... Ce

soir, il éprouvait une telle envie de la toucher, de lui parler doucement à l'oreille, de la consoler. Et pourquoi ne pleurait-elle plus ? Si seulement elle pouvait se remettre, tout à coup, à pleurer. Odilia ! la petite sœur aimante, dévouée et tout, dont il avait rêvé... Ce n'était donc pas vrai qu'il manquait de chance et qu'un anathème s'acharnait après lui ? Qui pouvait, comme lui, imaginer une petite sœur douce et belle, et la rencontrer telle quelle — sans omettre le nom — dans la réalité ?

Sûr que tout seul il n'y aurait jamais songé.

Ouais ! c'était pourtant facile. Il avait fallu toute la sollicitude de sa mère, tout son amour pour ce fils ingrat...

Il irait habiter à Fort-Nègre, il y travaillerait. Pour Odilia, il travaillerait vingt-quatre heures sur vingt-quatre s'il le fallait. Pour elle, il ferait attention de bien tenir ses mains serrées contre son corps, si un Blanc l'insultait : « Fils de putain ! Couillon de nègre ! Ordure de sauvage ! Macaque sans queue ! »... ou s'il le frappait. Pour elle, il ferait bien attention de ne pas porter la main sur le Blanc, de ne pas s'attirer des histoires. Ouais ! il ne se pardonnerait jamais d'abandonner Odilia, toute seule dans la détresse, perdue au milieu de tant d'hommes indifférents ou même hostiles, dans une ville immense comme Fort-Nègre ! Il ne se le pardonnerait jamais.

Pour la première fois, il se sentait moins seul dans ce monde dont il pressentait vaguement l'étrangeté, l'hostilité, sans pouvoir les saisir très exactement. Il avait perdu l'impression désagréable et humiliante qu'on lui avait imposé un combat avec la certitude d'être vaincu. Il concevait toujours la vie comme une lutte cruelle, sans merci, mais où, désormais, l'espoir de vaincre serait permis.

Odilia ! sa petite sœur bien aimée... Au fait, que savait-il de l'autre ? Il n'avait jamais eu l'occasion de la mettre à l'épreuve. Avait-elle les qualités d'Odilia, sa contenance ?... Quoiqu'il sût qu'il n'aurait pas balancé un moment, qu'il n'avait pas balancé un moment entre l'autre et Odilia, il éprouvait néanmoins le besoin d'une comparaison, comme pour mieux se prouver à lui-même qu'il avait obtenu de la vie tout ce qu'il aurait pu humainement en attendre.

Il s'épongea le front à la paume de la main : c'était chez lui signe d'embarras. Il se tourna vers la jeune fille ; leurs yeux se croisèrent. Sa bouche, ironique, esquissait un sourire : on aurait dit qu'elle le narguait. Il dit :

— C'est donc vrai ?...

Il semblait supplier.

— C'est vrai, tu veux bien ?

Elle fit simplement oui de la tête. Un sourire narquois errait toujours sur ses lèvres et ses yeux noirs brillaient dans la demi-obscurité.

— Tu as bon cœur, conclut-il sans se douter qu'il répétait le premier jugement de sa mère.

— Je te le disais bien, enchaîna la malade dont le visage s'anima tout à coup ; je te le disais que c'était un ange du Bon Dieu. Et sache bien ceci : tu n'auras pas à payer même un centime...

Il se rapprocha d'elle, très discrètement, jusqu'à ce que leurs épaules se touchent. Il sentait rayonner sa féminité à travers la robe de cotonnade légère, comme la veille au soir ; elle était aussi chaude, aussi brûlante, aussi frémissante. Pendant un instant, la vue du jeune

homme s'obscurcit ; mais aussitôt il se ressaisit. Le contact du corps jeune et frais lui procurait une sensation étrange qui le faisait rêver à des choses douces et enivrantes, comme si la jeune fille lui eût imposé son univers à elle.

Il n'entendit pas même le ronronnement de la voiture qui stoppait sur la route. Lorsque Odilia l'eut bousculé, il se leva mécaniquement, prit la valise et marcha vers la chaussée.

Tout ce qu'il se rappela de la scène, c'est que le Démétropoulos avait une voix de châtré, qu'il était en proie à une joie hystérique, qu'il lui compta dans la main dix billets de mille francs chacun et qu'il lui tapota sur l'épaule. Et aussi que sa femme, sous l'éclairage violent des phares, avait des lèvres rouges et malades ; qu'elle lui serra la main et que sa main à elle était froide et molle.

Et enfin qu'il considéra la grosse voiture noire, avec ses phares saillants, se rappela les contrôleurs et les gardes régionaux, sourit et porta la main à l'œil qu'on lui avait poché et qui avait complètement désenflé.

ÉPILOGUE

La mère de Banda était morte depuis quelques jours après les événements que vient de relater cette chronique. Banda avait attendu, pour quitter Bamila, que s'écoule un délai convenable.

Au jour fixé pour son départ, il s'était trouvé entouré d'un certain nombre de gens dont, notamment, son oncle le tailleur de Tanga, son oncle Tonga de Bamila, Sabina, Régina, toutes les cinq femmes qui l'avaient aidé à porter son cacao à Tanga, de fidèles amies de sa pauvre mère... Il leur avait fait ses adieux. Il n'y avait plus de raison, avait-il dit, qu'il continue à vivre à Bamila maintenant que sa mère s'en était allée.

— Mais Banda, avait protesté Sabina, c'était aussi le village de ton père ! Et la plantation de cacaoyers qu'il t'a léguée ?...

— Qui donc a dit, avait répliqué l'orphelin, que le fils devait nécessairement vivre où a vécu le père ? Moi, j'irai m'installer à Fort-Nègre. Peut-être reviendrai-je à Bamila après cinq, vingt ou trente ans, qui sait ? Peut-être qu'alors tout aura changé : les vieillards seront probablement morts et l'on pourra certainement respirer...

Les femmes avaient des larmes aux yeux. Le tailleur était resté dans une attitude pensive et triste.

— Fils, avait-il fini par dire, s'il y a un homme qui t'empêcherait d'aller à la ville, ce n'est pas moi. Je me suis toujours laissé dire que tu réussirais mieux dans une grande ville ; Fort-Nègre, c'est vraiment ce qu'il te faut. Moi, je te bénis, fils ; sois heureux.

Et il avait craché sur le sol : c'était une vieille façon de bénir quelqu'un.

— Et dire, avait gémi Sabina, que nos enfants n'attendent que notre mort pour partir ainsi...

— Si nous le faisons, avait protesté Banda pendant que l'envahissait la lassitude de l'inanité, si nous abandonnons nos villages et notre belle et maternelle forêt, ce n'est pas toujours de gaieté de cœur.

Tonga, lui, n'avait pas proféré une seule parole. Il s'était contenté de fixer obstinément le sol, le visage froncé, pendant que sa main caressait son menton perplexe.

Il fut rapidement adopté par la famille d'Odilia dont il devint la coqueluche, l'unique garçon, Koumé étant mort. Et « sa petite sœur » lui fut confiée pour toute la vie.

Il se demandait ce qu'il aurait bien pu devenir s'il n'avait pas rencontré Odilia. Il lui semblait qu'il devait finir par la rencontrer un jour ; il lui semblait qu'il n'aurait pas pu ne pas l'épouser. Pour la première fois depuis son adolescence, il prenait plaisir à la vie. Il admirait ce pays si peu farouche et dont les habitants avaient reçu en partage une cordialité, une sincérité et une harmonie uniques. Mais il sentait que ce n'était qu'une étape et qu'il lui faudrait bientôt se

remettre en route... Chaque jour, il remettait l'échéance à plus tard. Ses beaux-parents avaient manifesté peu d'enthousiasme à l'annonce qu'il irait à la ville ; ils ne s'étaient pourtant pas opposés à ses projets.

Et lui, il se demandait quand il s'en irait pour Fort-Nègre ; Bamila l'avait rejeté, Fort-Nègre, au souvenir de Tanga, lui paraissait hostile. Pour l'instant, il se réfugiait dans l'amour d'Odilia, dans l'étrange ambiance de douceur dont le baignait la présence de sa petite sœur. Mais il sentait qu'il ne pouvait pas en rester là.

Un jour, il lui faudrait bien aller à la conquête de Fort-Nègre, il ne pouvait pas s'arrêter à mi-chemin.

Et la voix, sa voix, dont il aimait à entendre les inflexions, toutes les intonations, ne cessait de lui susurrer : « Banda qu'attends-tu donc pour partir ? Est-ce que tu n'as pas honte ? Lève-toi, prends ta femme et va-t'en... »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

[CHAPITRE PREMIER](#)

[CHAPITRE II](#)

[CHAPITRE III](#)

[CHAPITRE IV](#)

[CHAPITRE V](#)

[CHAPITRE VI](#)

[CHAPITRE VII](#)

[CHAPITRE VIII](#)

[CHAPITRE IX](#)

[CHAPITRE X](#)

[CHAPITRE XI](#)

[CHAPITRE XII](#)

[CHAPITRE XIII](#)

[ÉPILOGUE](#)

[TABLE DES MATIÈRES](#)

**Dans ce premier roman publié
sous le pseudonyme d'Eza Boto,
le lecteur découvrira, tracés
avec une force qui s'accomplira
exemplairement dans les œuvres
postérieures, fort célèbres, de Mongo
Béti, les drames d'une Afrique
dominée, ceux qui opposent les
humbles, les simples, les paysans,
aux différents types d'exploiteurs
du monde politique, économique
et religieux.**

**Publiée en 1954, cette œuvre
dénonce une situation historique
qui, en tant de lieux,
dans ce monde, est toujours actuelle.**